

LE FIGARO HISTOIRE

FÉVRIER-MARS 2023 - BIMESTRIEL - NUMÉRO 66

BEL : 10,20 € - CAN : 16,10 \$C - CH : 16,60 \$C - DOM : 10,30 € - D : 10,30 € - GB : 3,30 £ - GRE : 10,20 € - IT : 10,20 € - LUX : 10,30 € - MAR : 10,20 € - NL : 10,60 € - PORTUGAL : 10,20 €.

NAPOLEON III IMPOSTEUR OU VISIONNAIRE ?



M 05595 - 66 - F: 9,90 € - RD

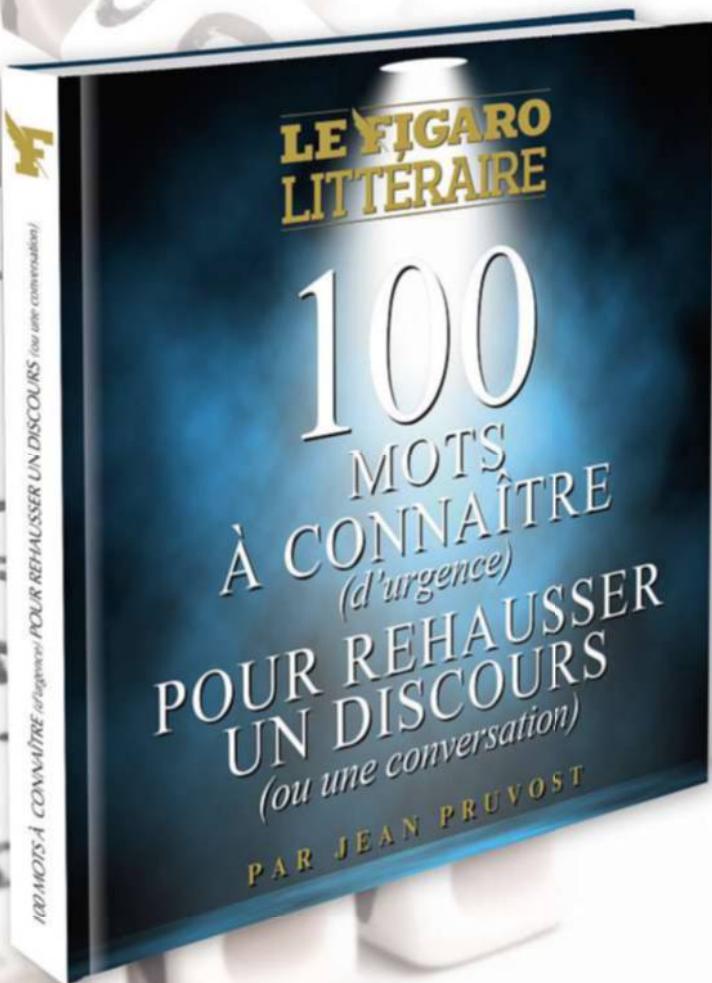


NOUVEAU

LE FIGARO
LITTÉRAIRE

présente

PARFOIS IL NE SUFFIT QUE DE QUELQUES MOTS...



Une idée **pertinente**
plutôt que *bonne*.

Un propos **sibyllin**
mieux que *mystérieux*.

Concomitant
plus original que *simultané*.

Archéotype
plus élégant qu'*exemple*.

Célérité
plus inédit que *vitesse*.

Laconique
plus gracieux que *bref et concis*.

Chimère
plus chic qu'*illusion*.

Spartiate
moins utilisé que *sévère*.

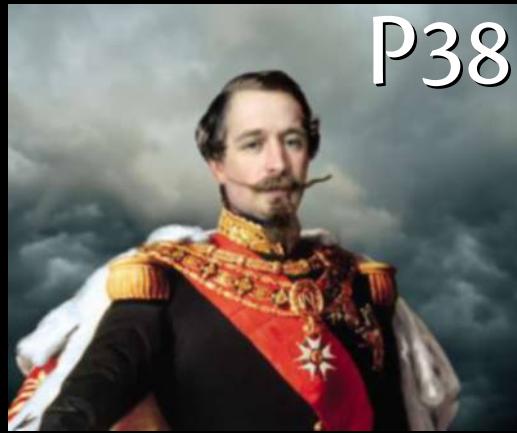
Œcuménique
plus érudit qu'*universel*.

Sous la plume de Jean Pruvost, professeur émérite et éminent linguiste, retrouvez 100 mots et la manière de les employer pour redonner avec humilité un peu de richesse à un discours, une conversation ou un simple propos.

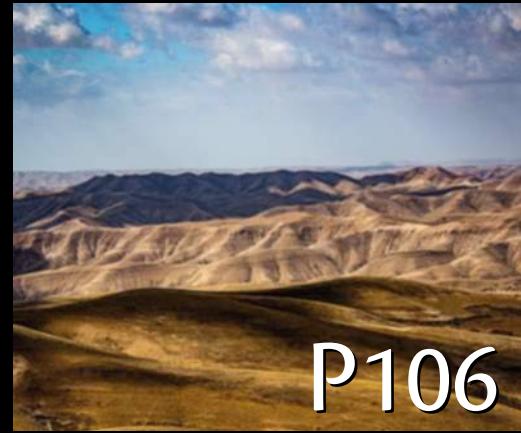
9,90 € | 150 pages, EN VENTE ACTUELLEMENT
Chez tous les marchands de journaux et sur www.figarostore.fr



P8



P38



P106

AU SOMMAIRE

ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

8. Sous les pavés, l'histoire *Par Marie-Amélie Brocard*
14. Verts de gris *Par Geoffroy Caillet*
16. Le maître des couleurs *Entretien avec Michel Pastoureau, propos recueillis par Frédéric Valloire*
22. Le risque de la vérité *Par Alain Michel*
23. Côté livres
29. La planète des singes *Par Eugénie Bastié*
30. L'ange des ténèbres *Par Geoffroy Caillet*
32. Expositions *Par Albane Piot, Pétronille de Lestrade et Cyprien Lemoigne*
34. Notre-Dame à chœur ouvert *Par Marie Zawisza*
35. Subtil pistil *Par Jean-Robert Pitte, de l'Institut*

EN COUVERTURE

38. L'aventurier du trône perdu *Par Thierry Lentz*
48. La conjuration dans le boudoir *Par Nicolas Chaudun*

54. L'invention de la France moderne *Par Eric Anceau*
64. Morny le Magnifique *Par Xavier Mauduit*
68. Dans le cercle impérial *Par Jean-Claude Yon*
76. Que la fête commence ! *Par Eric Mension-Rigau*
80. L'empire des styles
84. Plus dure sera la chute *Par Maxime Michelet*
92. 1870, la défaite de la pensée *Par Stéphane Faudais*
98. Brèves d'empire
100. Le dernier empereur *Par Blandine Huk*

L'ESPRIT DES LIEUX

106. Une voix dans le désert *Par François-Joseph Ambroselli*
114. Le brise-lame de Vauban *Par Marie-Laure Castelnau*
118. Aux royaumes du milieu *Par Albane Piot*
126. Pilleurs d'Histoire *Par Sophie Humann*
130. L'époque buissonnière *Par Vincent Trémolet de Villers*

EN HAUT À GAUCHE : © FRANÇOIS RÉGIS SALEFRAN-LACITÉ DE L'HISTOIRE EN HAUT À DROITE : © DOMINIC KIEWET/GETTY IMAGES.

Société du Figaro Siège social 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris.

Président **Charles Edelstenne**. Directeur général, directeur de la publication **Marc Feuillée**. Directeur des rédactions **Alexis Brézet**.

Le FIGARO HISTOIRE. Directeur de la rédaction **Michel De Jaeghere**. Rédacteur en chef **Geoffroy Caillet**.

Enquêtes **Albane Piot**. Chef de studio **Françoise Grandclaude**. Secrétariat de rédaction **Caroline Lécharny-Maratray**.

Rédactrice photo **Carole Brochart**. Editeur **Robert Mergui**.

Directrice de la fabrication **Emmanuelle Dauer**. Directrice de la production **Corinne Videau**.

Le FIGARO HISTOIRE. Commission paritaire : 0624 K 91376. ISSN : 2259-2733. Édité par la Société du Figaro. ISBN : 978-2-8105-1007-8

Rédaction 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Tél. : 01 57 08 50 00. Régie publicitaire **MEDIA.figaro**

Président-directeur général **Aurore Domont**. 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Tél. : 01 56 52 26 26.

Imprimé en France par RotoFrance Impression, 25, rue de la Maison-Rouge, 77185 Lognes. Janvier 2023.

Origine du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : Ptot 0,002 kg/tonne de papier.

Abonnement un an (6 numéros) : 45 € TTC, deux ans (12 numéros) : 80 € TTC. Etranger, nous consulter au 01 70 37 31 70, du lundi au vendredi, de 7 heures à 17 heures, le samedi, de 8 heures à 12 heures. *Le Figaro Histoire* est disponible sur iPhone et iPad.

CE NUMÉRO A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE **Jean-Louis Voisin, Stéphane Ratti, Philippe Maxence, Marie Peltier, Charles-Édouard Couturier, Jean Tulard, Luc-Antoine Lenoir, Blandine Huk, secrétaire de rédaction, Sophie Suberbère, rédactrice photo, Mary D'Andrea, rédactrice graphiste, Key Graphic, photogravure, Sophie Trotin, fabrication**.

EN COUVERTURE ET CI-DESSUS : IMAGE : © RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE DU LOUVRE)/IMAGE RMN-GP, COLORISATION ET CRÉATION : © KLIMBIM.

**LE FIGARO
HISTOIRE**

RETROUVEZ LE FIGARO HISTOIRE SUR WWW.LEFIGARO.FR/HISTOIRE ET SUR



CONSEIL SCIENTIFIQUE. Président : Jean Tulard, de l'Institut. Membres : Jean-Pierre Babelon, de l'Institut ; Simone Bertié, historienne, maître de conférences honoraire à l'université Bordeaux-Montaigne et à l'ENS Sèvres ; Jean-Paul Bled, professeur émérite (histoire contemporaine) à l'université Paris-Sorbonne ; Jacques-Olivier Boudon, professeur d'histoire contemporaine à l'université Paris-Sorbonne ; Maurizio De Luca, ancien directeur du Laboratoire de restauration des musées du Vatican ; Alexandre Grandazzi, historien et archéologue, professeur de langue et littérature latines à l'université Paris-Sorbonne ; Barbara Jatta, directrice des musées du Vatican ; Thierry Lentz, directeur de la Fondation Napoléon ; Alexandre Maral, conservateur général au Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon ; Eric Mension-Rigau, professeur d'histoire sociale et culturelle à l'université Paris-Sorbonne ; Arnold Nesselrath, professeur d'histoire de l'art à l'université Humboldt de Berlin, ancien délégué pour les départements scientifiques et les laboratoires des musées du Vatican ; Dimitrios Pandermalis (†), professeur émérite d'archéologie à l'université Aristote de Thessalonique, président du musée de l'Acropole d'Athènes ; Jean-Christian Petitfils, historien, docteur d'Etat en sciences politiques ; Jean-Robert Pitte, de l'Institut, ancien président de l'université Paris-Sorbonne ; Giandomenico Romanelli, professeur d'histoire de l'art à l'université Ca' Foscari de Venise, ancien directeur du palais des Doges ; Jean Sévillia, journaliste et historien.



© LEA CRESPIL/LE FIGARO MAGAZINE

LE DEUIL ÉCLATANT DE LA GLOIRE

Victor Hugo n'avait pas retenu ses coups, et, porté par la fulgurance de son verbe, son jugement à l'emporte-pièce s'est imposé à la postérité. « *Nain immonde* », « *Petit Poucet* », « *faquin* », Napoléon le Petit s'est inscrit dans la mémoire nationale sous les traits du président qui avait trahi la République, du chef de guerre soucieux de justifier un nom illustre et trop lourd à porter, qui avait mené le pays à la plus cuisante des défaites, et qui avait lui-même piteusement capitulé.

Il avait été jugé insensé lorsqu'il avait tenté, en vain, de prendre le pouvoir sous la monarchie de Juillet, s'efforçant de rééditer, depuis Strasbourg ou depuis Boulogne, le « *vol de l'Aigle* » des Cent-Jours. Il a été stigmatisé pour l'avoir perdu au terme d'une défaite sans gloire, due à la présomption, à la négligence et à l'impréparation de son armée.

Thiers l'avait tenu pour un « *crétin* » lorsqu'il avait été élu président de la République sur le malentendu de son nom prestigieux, dans l'espoir conjugué d'un retour à l'ordre propice aux possédants et d'une association des plus pauvres à la prospérité. Hugo dénonça, quand il lui fallut, pour se maintenir, s'affranchir de la légalité, le crime d'un « *Pygmée* ».

Il s'était lui-même appuyé, tant et plus, sur le souvenir glorieux de son oncle pour parvenir au pouvoir et pour s'y conforter : pour créer un nouveau régime qui, renouant avec l'histoire interrompue à Waterloo, couronnerait ses ambitions politiques par la restauration de la dynastie impériale. La référence lui est comptée à charge, elle l'expose au ridicule de celui qui a endossé un costume trop grand et dont le pantalon gondole, dont les manches dépassent largement les poignets. Comparant le 2 décembre au 18 Brumaire, Marx avait statué en rappelant que Hegel avait justement remarqué que nombre d'événements se reproduisent dans l'histoire, ajoutant qu'il avait oublié de préciser que c'était « *la première fois comme tragédie, la seconde fois comme farce* ».

Tocqueville qui avait eu, durant la II^e République, l'occasion de l'observer, avait dénoncé en lui la « *passion de jouissances vulgaires* », un « *goût de bien-être* » que l'exercice du pouvoir avait exacerbé, une intelligence « *incohérente, confuse, remplie de grandes pensées mal appareillées* » qui l'avait conduit à tenter sans cesse de concilier l'inconciliable : la volonté de renouer avec la gloire napoléonienne, le désir de procéder à l'extinction du paupérisme par les recettes de Saint-Simon, le recours aux pratiques autoritaires du Consulat et de l'Empire, l'imitation de l'Angleterre libre-échangeiste et coloniale de la reine Victoria.

L'historiographie républicaine serait, après la défaite, plus sévère encore. Elle dénoncerait, dans sa volonté sincère de faire rayonner le nom français, le triomphe du clinquant et de l'épate, le va-et-vient des politiques entre libéralisme et dictature, l'avènement d'une cour où les médiocres le disputaient aux aventuriers. Il avait aspiré à être un personnage digne des toiles historiques de David. Il avait bien plutôt évoqué les rois barbus et débonnaires des opérettes d'Offenbach. Il n'est pas jusqu'à la surcharge et à l'éclectisme qui furent, sous son règne, la marque des arts décoratifs qui ne lui fussent reprochés comme le signe d'un mauvais goût de parvenu.

L'injustice du verdict est aujourd'hui légitimement soulignée, après Philippe Séguin, par les historiens spécialistes de la période : Eric Anceau, Thierry Lentz, Xavier Mauduit ou Maxime Michelet. Ils observent que les vingt-deux ans durant lesquels il exerça le pouvoir peuvent même, au contraire, apparaître, avec le recul, comme ceux d'un apogée en même temps que d'une oasis de stabilité où s'étaient épanouis les talents de Mérimée, Flaubert, Jules Verne, Viollet-le-Duc ou Manet.

Il avait voulu concilier, par l'onction du suffrage universel et le recours au plébiscite, la prééminence de l'exécutif avec la souveraineté populaire, l'ordre propice au développement industriel avec la fidélité à l'héritage de la Révolution française (l'Assemblée qu'il avait dissoute avait, en dépit des cris d'indignation de Hugo contre l'assassinat de la République, une majorité monarchiste). Faire aussi profiter le grand nombre, à l'école du saint-simonisme, des bénéfices du progrès des machines. Et les réussites n'avaient pas manqué.

Sa politique économique s'était traduite par un regain de prospérité, l'industrialisation rapide de la France, le développement du chemin de fer, des messageries maritimes, des houillères, la multiplication des organes de crédit. Elle avait paru triompher avec le percement du canal de Suez ou lors des grandes Expositions universelles qui avaient fait de Paris l'épicentre du progrès.

Sa politique d'urbanisme avait transformé les grandes villes de province en capitales régionales ; elle avait fait, avec Haussmann, entrer Paris dans une modernité où l'hygiène et le sens pratique n'avaient pas désarmé la splendeur monumentale.

Sa diplomatie avait permis le rattachement définitif de Nice et de la Savoie à la France. En Nouvelle-Calédonie, en Cochinchine, au Cambodge, au Sénégal, à Djibouti et à Madagascar, il avait jeté les bases d'un empire colonial qui ferait la gloire de la République. Il avait renoué, au Liban, avec la tradition qui faisait de la France la protectrice des chrétiens d'Orient.

Ses voyages à travers la France avaient manifesté sa popularité. Ils avaient eu parfois un caractère triomphal.

Rien n'y fait : on ne veut se souvenir que du 2 décembre et de Sedan. Il avait usé de violence contre la République, mais s'était révélé incapable de défendre nos frontières contre l'envahisseur.

Sa faiblesse tint sans doute au caractère brouillon, désordonné de ses ambitions et, partant, de sa politique étrangère. Il avait eu, enfant, la tête tournée par la lecture du *Mémorial de Sainte-Hélène*. Avec lui, par l'exaltation du principe des nationalités. Jointe au désir d'asseoir la légitimité de sa dynastie par la gloire militaire, elle l'avait conduit à trop d'interventions dans des conflits où l'intérêt national n'était pas en cause, où la France avait parfois tout à perdre et la plupart du temps rien à gagner.

La guerre de Crimée s'était conclue sur une victoire (1856) qui avait paru faire de lui l'arbitre des questions européennes. Elle avait été payée par 96 000 morts, sans que la France en tire d'autre profit que d'avoir resserré ses liens avec l'Angleterre, et ébranlé le tsar persécuteur des nationalités. Elle lui permit de favoriser l'indépendance des principautés danubiennes qui avaient échappé à la domination ottomane, au seul motif que « *l'intérêt de la France est partout où il y a une cause juste et civilisatrice à faire prévaloir* ».

La participation française, aux côtés de l'Angleterre, à la guerre de l'Opium contre la Chine et au sac du palais d'Eté (1860) n'avait servi, très inutilement, que les intérêts commerciaux britanniques au prix d'une injustice qui avait suscité, en Chine, un ressentiment que nous n'avons pas fini de payer.

L'expédition au Mexique (1861) avait peut-être relevé du désir légitime de contrebalancer la puissance américaine et l'influence anglo-saxonne par l'émergence d'un Etat catholique qui fut notre allié naturel. Elle avait fait l'impasse sur la faiblesse de notre capacité de projection, l'inadaptation de nos forces à une guerre si lointaine contre un Etat développé.

Quand même sa répugnance à verser le sang était sûrement sincère, il avait ainsi confondu, plus d'une fois, au prix d'affrontements meurtriers, la grandeur avec l'activisme, le patriotisme avec la volonté de puissance sans prendre garde à ce que l'aventurisme de son oncle avait dû lui-même aux moyens que lui avait fournis l'expansion démographique de la France de la fin de l'Ancien Régime, quand celle du XIX^e siècle était entrée, la première, dans l'ère du malthusianisme ; sans s'arrêter non plus au fait que son illustre devancier avait laissé, *in fine*, le pays plus petit qu'il ne l'avait trouvé.

Son rôle fut certes décisif dans le redécoupage d'une Europe où l'Allemagne et l'Italie avaient réalisé, après des siècles de division, leur unité. Le drame est que, fondées sur l'idée que tous les nationalismes sont également légitimes, sans égard à ce que l'histoire révèle de la fécondité que peut avoir, chez certains peuples, l'émettement politique, des dangers que représente parfois leur unité pour la paix (l'Allemagne de Bach et de Goethe souffre après tout la comparaison avec celle de Bismarck et de Hitler), ces visées grandioses préparaient en réalité sa défaite.

Son intervention en appui du Piémont en Italie du Nord pour la conquête de la Lombardie (1859) l'avait opposé à l'Autriche, à laquelle s'était allié avant lui Louis-Philippe. Il avait en revanche rejeté en 1865 l'idée de se dresser contre l'expansionnisme de la Prusse en Allemagne au motif qu'il ne pouvait, sans contradiction, faire obstacle au principe des nationalités. Il avait préféré mener avec les deux puissances germaniques un obscur double jeu, dans l'espoir d'y trouver des compensations territoriales en Belgique ou au Luxembourg. La défaite brutale de l'Autriche devant les Prussiens à Sadowa (1866), qui avait privé l'Europe centrale du seul contrepoids possible à leurs ambitions et ouvert la voie à la confédération de l'Allemagne sous la férule de la monarchie des Hohenzollern, l'avait, dès lors, laissé sans recours.

Remettant son épée au roi Guillaume I^{er}, au terme d'une guerre au cours de laquelle ses alliés italiens s'étaient abstenus de venir à son secours et où son amie la reine Victoria s'était prononcée elle-même en faveur de la cause prussienne, tandis que, corsetée par un Etat militariste et conquérant, l'unité allemande avait fait sentir,

pour la première fois, sa puissance de dévastation, il avait payé ses erreurs de jugement par des larmes de sang.

Pour le meilleur et pour le pire, ce petit homme rondelet aux jambes courtes, à la moustache de hussard, à la barbiche de notaire, fut en politique l'incarnation du romantisme. Il en partagea le culte de l'action, qui impose le héros flamboyant, prédestiné, l'illusion révolutionnaire, le désir d'exalter les peuples sous le drapeau des nationalités, le souvenir entêtant des campagnes de Napoléon I^{er}. N'avait-il pas été, à l'image des « *enfants du siècle* » de Musset, conçu « *entre deux batailles* », élevé « *dans les collèges au roulement des tambours* » ? N'avait-il pas grandi dans l'admiration du grand homme qui semblait seul « *en vie alors en Europe* » ? N'avait-il pas tâché « *de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré* » ? Jusque par le souci des pauvres, le paradoxe eût suffoqué Hugo, il présente avec les héros des *Misérables* de troubantes parentés. L'ancien compagnon de route des *carbonari* eut, en d'autres circonstances, volontiers fait le coup de feu sur une barricade à leurs côtés. Il avait seulement réussi là où ils avaient échoué.

Quelle jeunesse fut, au reste, plus aventureuse que la sienne ? Il avait connu les ors d'une cour princière avant les prestiges de l'exil, les affres des conspirations, le clair-obscur de la clandestinité. Il avait été enfermé dans une forteresse et il s'en était évadé : il ne lui manquait, pour rivaliser avec Fabrice del Dongo, qu'un physique de jeune premier. Déterminé et agissant comme les Treize de Balzac, il avait conquis le pouvoir par ses intrigues et sa ténacité.

Il avait fondé un empire et il avait multiplié les victoires : il y avait là de quoi faire de lui un héros d'épopée. Son drame est que cela même lui fut refusé et qu'il ne gagna à sa vie d'aventures que le surnom de Badinguet.

La faiblesse des hommes lui avait permis de s'imposer par une nuit sans lune, au terme d'un coup d'Etat en forme de triste opération policière. Son empire avait été confortable. Ses visées révolutionnaires n'avaient débouché que sur « *l'âge d'or de la coulisse* » (Pierre Larousse), le triomphe d'une société bourgeoise dont le profit était le dernier mot. Le goût des uniformes avait dû se concilier, chez lui, avec l'embonpoint d'une vie sédentaire. La fatalité lui valut de perdre le pouvoir sans gloire, à l'issue d'une campagne qu'il avait encombrée de sa présence sans prendre franchement le commandement de son armée, d'une capitulation dont on n'avait pas voulu voir qu'elle lui avait été dictée par la volonté d'épargner la vie de ses soldats, alors même que, pissant le sang, miné par la dysenterie et épuisé par les douleurs, il ne cherchait lui-même qu'à trouver, dans une mort tragique, une fin honorable. Son dernier tourment aura été, au terme d'une bataille où il avait dû faire le deuil éclatant de la gloire, en même temps que celui du bonheur, d'avoir compris qu'on pardonne tout en France, sauf de manquer de ce qui, toute sa vie, et malgré qu'il en ait, lui avait échappé : le panache.

ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

© CORENTIN FOHLEN/DIVERGENCE. © MARY EVANS/BRIDGEMAN IMAGES.

8

Sous les pavés, l'histoire

LA CITÉ DE L'HISTOIRE VIENT D'OUVRIR SES PORTES À LA DÉFENSE. NI MUSÉE NI CINÉMA, MAIS ESPACE DE VISITE CONÇU AUTOUR DE SPECTACLES IMMERSIFS QUI VISENT À DONNER LE GOÛT DE L'HISTOIRE, SELON LE SOUHAIT DE SON DIRECTEUR, FRANCK FERRAND.

14
verts
de gris

L'ÉCOLOGIE POLITIQUE

N'EST PAS NÉE DANS LES ANNÉES 1980. ELLE FUT UN AXE ESSENTIEL DU PROGRAMME DU III^e REICH, FASCINÉ PAR SON ANTHUMANISME ET PAR SA MYSTIQUE DE LA NATURE VUE COMME UNE PUISSANCE SUPRÈME.





16 LE MAÎTRE DES COULEURS

SPÉIALISTE DES COULEURS
ET DU MOYEN ÂGE,
MICHEL PASTOUREAU
COMPLÈTE SON ŒUVRE
GÉNÉREUSE AVEC
LA PUBLICATION DE *BLANC*.
Le Figaro Histoire
L'A RENCONTRÉ.



ET AUSSI
LE RISQUE DE LA VÉRITÉ
CÔTÉ LIVRES
LA PLANÈTE DES SINGES
L'ANGE DES TÉNÈBRES
EXPOSITIONS
NOTRE-DAME À CHŒUR OUVERT
SUBTIL PISTIL

© BPK, BERLIN, DIST. RMN-GRAND PALAIS/IMAGE BSTGS. © VENISE,
GALLERIA GIORGIO FRANCHETTI ALLA CA' D'ORO, DIREZIONE REGIONALE
MUSEI VENETO-REPRODUIT AVEC L'AUTORISATION DU MINISTERO
DELLA CULTURA/PHOTO MATTEO DE FINA.

À L'AFFICHE
Par Marie-Amélie Brocard

Sous les pavés, l'histoire

Née de l'association entre Franck Ferrand et la société de production Amaclio, la toute nouvelle Cité de l'Histoire vient d'ouvrir ses portes au cœur de La Défense.

8
THEATRE D'HISTOIRE

Rien ne vous y prépare. Dans l'ambiance minérale de l'esplanade de La Défense, dominée par ses géants de verre, entre deux zones de travaux, on s'engouffre soudain sous la Grande Arche comme on entre dans le métro. Pourtant, une fois poussées les portes de la Cité de l'Histoire, l'immersion commence. Le visiteur est accueilli en effet par des murs de parchemins, comme s'il pénétrait dans l'antique bibliothèque d'Alexandrie. Au sol, un dallage de moquette, émaillé d'un jeu d'échecs de symboles qui évoquent différentes périodes de l'histoire, comme des émoticônes d'un autre temps : la fleur de lys y côtoie le bonnet phrygien, la croix des croisés celle de Lorraine, le casque corinthien les lauriers impériaux... Le voyage dans le temps peut commencer.

NAISSANCE D'UN PROJET

Aux origines de ce projet hors du commun, deux hommes : François Nicolas et Franck Ferrand. On ne présente plus ce dernier, dont la voix fait vibrer l'histoire depuis vingt ans, d'Europe 1 à Radio Classique. Toute sa vie professionnelle a été consacrée au partage de cette passion qui remonte à l'enfance, sur les ondes de la radio, les écrans de télévision, les pages d'un livre, les planches des spectacles ou



© CORENTIN FOHLEN/DIVERGENCE. © THIERRY RETIF.

les conférences. Quant à François Nicolas, son amour pour l'histoire a donné naissance en 2012 à la société de production Amaclio, qui se propose de faire revivre pour le grand public l'histoire monumentale et spirituelle de la France. C'est dans la cour des Invalides que tout a commencé, avec le son et lumière grandiose de *La Nuit aux Invalides* qui offre, chaque été depuis 2012, une seconde vie nocturne à l'un des monuments les plus emblématiques de la capitale. Des *Luminesses*

d'Avignon, illuminant le palais des Papes, au Mont-Saint-Michel, en passant par Moulins, Saumur ou Carcassonne, Amaclio s'est déployé à travers la France depuis dix ans afin de mettre en lumière, au sens propre du terme, les plus beaux monuments et de faire aimer une histoire mise à la portée de tous à travers des spectacles d'exception qui épousent et magnifient le patrimoine français.

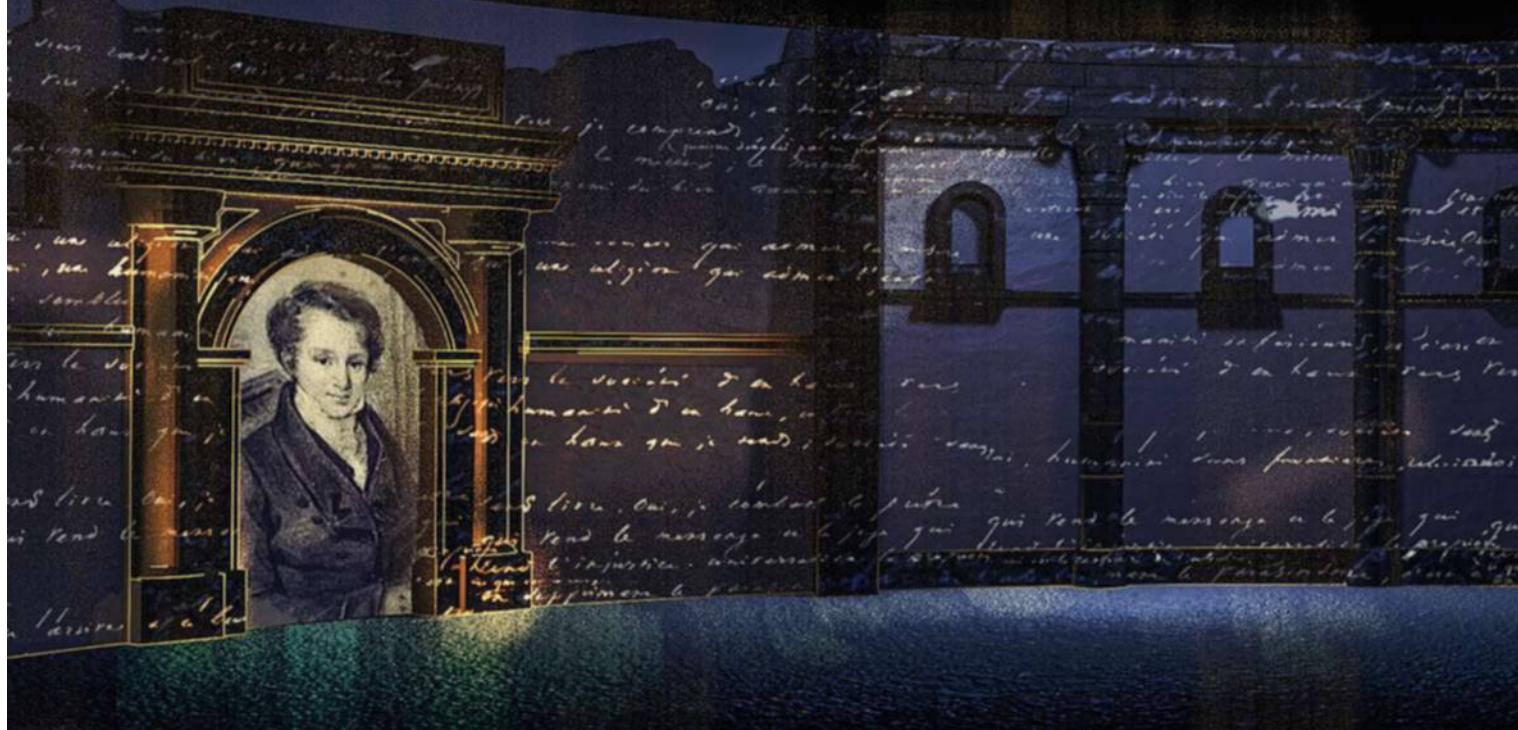
Ce goût pour l'histoire à hauteur du public ne pouvait que réunir les deux



LA CLEF DES SIÈCLES

Ci-contre : Napoléon sous sa tente pendant la bataille d'Eylau (1807), l'une des dix-sept scènes de « La clef des siècles », le parcours immersif de la Cité de l'Histoire, mis en scène par Thierry Retif, spécialiste de ces expériences multisensorielles hyperréalistes. Page de gauche : Franck Ferrand, directeur de la Cité de l'Histoire, née de son association avec la société Amaclio.





hommes. C'est d'abord à la radio que les deux compères se sont rencontrés, l'un invitant, l'autre invité pour la promotion de *La Nuit aux Invalides*. Au fil des ans, la volonté de travailler ensemble est née et un projet de cinéma immersif voit le jour, qui donnerait vie à une page d'histoire racontée à la façon de Franck Ferrand. Nous sommes alors au début de l'année 2021. De confinement en couvre-feu, les boîtes de nuit ferment ; voici donc nos deux amoureux de l'histoire écumant les espaces de vie nocturne parisiens à la recherche du lieu qui pourrait accueillir leur projet. Jusqu'à ce que leurs pérégrinations les mènent sous la Grande Arche de La Défense, où les attendent d'anciens salons d'exposition, de grands

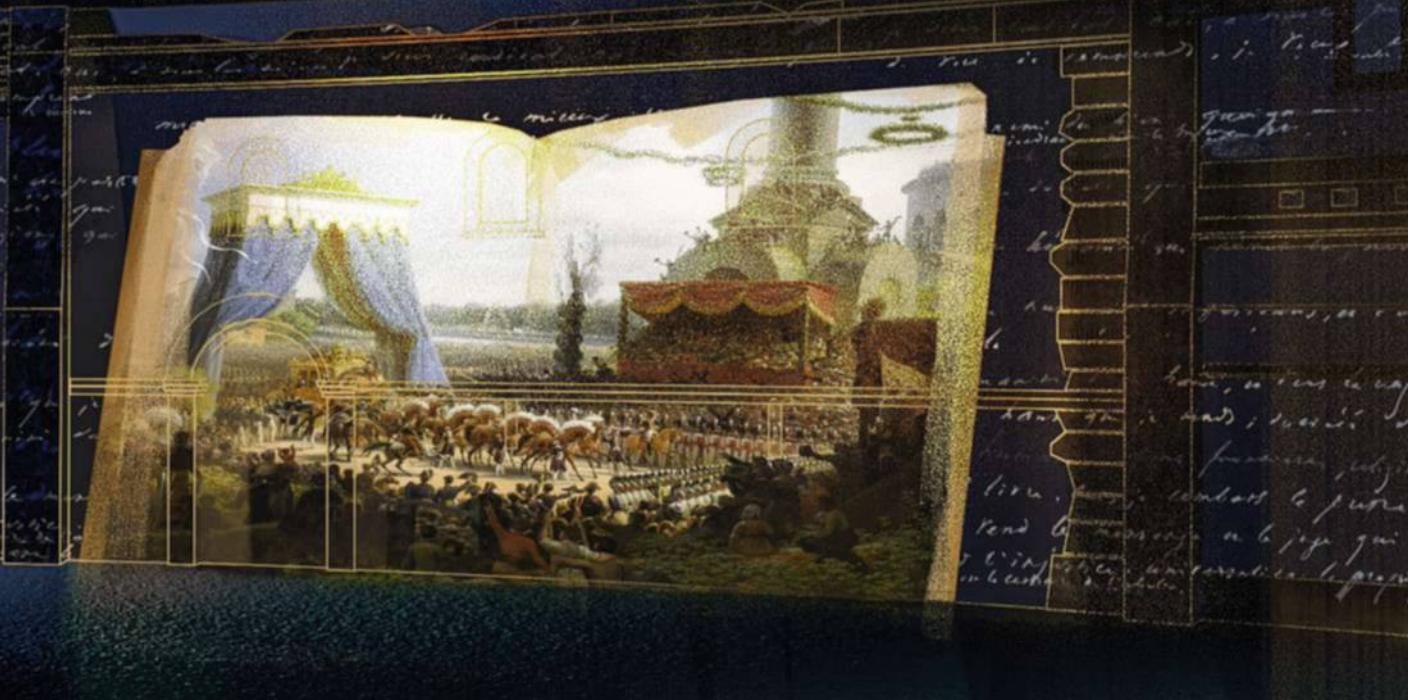
espaces vides, souterrains et terriblement impersonnels, comme une page blanche sur laquelle tout reste à écrire. Une friche immense, tout à fait démesurée pour le projet initial d'un simple cinéma. Qu'à cela ne tienne, naît un nouveau projet !

Conjointement, germe en effet l'idée d'une Cité de l'Histoire chez ces deux passionnés. « *Dans un spectacle, le lieu commande*, explique le président d'Amaclio. Ici c'est le lieu qui a commandé le projet. » Moins d'une semaine plus tard, celui-ci était lancé. Dès septembre, Franck Ferrand s'attelait au travail colossal d'écriture des textes. En décembre, Amaclio prenait possession des lieux, devenus port d'attache de sa société de production. Au printemps 2022, les travaux destinés à faire surgir les

murs de la Cité de l'Histoire pouvaient commencer, avec en ligne de mire l'ouverture au public un an plus tard.

AU COEUR DE LA CITÉ

Les portes franchies, le visiteur est aussitôt plongé dans une ambiance qui contraste volontairement avec l'environnement urbain de La Défense. L'aménagement du hall a été confié au décorateur Jacques Garcia, renommé pour sa restauration splendide du château du Champ de Bataille, en Normandie, et pour avoir conçu dans le monde entier la scénographie d'hôtels, palaces et musées qui visent à accueillir le visiteur dans une atmosphère chaleureuse. En faisant surgir l'Egypte et l'Antiquité, le clin d'œil à la bibliothèque d'Alexandrie place dès l'entrée la Cité sous le signe d'une histoire qui n'est ni exclusivement française ni uniquement moderne. De fait, son ambition est de survoler tous les aspects de l'histoire, du Ve siècle av. J.-C. jusqu'au monde contemporain. Une frise de personnages échappés des siècles et figés sur les murs par les dessins de Kim Roselier nous invite à les suivre. En accès libre, la boutique librairie, riche de plus de 1 200 titres de livres d'histoire, ne cache pas son ambition de devenir un lieu de référence, tandis que le restaurant, où les maquettes d'avions en papier suspendues au plafond procurent le vague sentiment de se promener dans les gravures illustrant les romans de Jules Verne, témoigne du souci de convivialité qui a présidé à l'aménagement des lieux. C'est ainsi un quart de la Cité qui, selon la volonté de ses créateurs, demeure en libre accès. « Nous voudrions que cet endroit devienne le



HUGO SUR GRAND ÉCRAN Ci-dessus : deuxième attraction de la Cité de l'Histoire, l'Ellipse, dont la surface de projection à 360 degrés offre une parfaite immersion visuelle et sonore, accueille pour l'heure un spectacle de 26 minutes consacré à Victor Hugo et écrit par Franck Ferrand. En bas : une salle de classe en 1900, scène du parcours « La clef des siècles ». Page de gauche : village dévasté par les Vikings au IX^e siècle, autre scène du parcours. L'une et l'autre recourent à des comédiens qui accueillent le visiteur.

point de ralliement des amoureux de l'*histoire* », dit François Nicolas.

La Cité de l'*Histoire* vise en effet à « offrir au plus grand nombre l'occasion d'assouvir leur passion de l'*histoire* » et à permettre aux Français de se réapproprier la leur. Pour y parvenir, François Nicolas reste fidèle à l'intuition centrale d'Amaclio : la dimension spectaculaire. « *Par les sens, on touche les cœurs, et par les cœurs, on atteint les intelligences* », souligne-t-il. « Ce qu'on va raconter est vrai, mais il faut que cela reste onirique », renchérit Franck Ferrand, qui a conçu l'ensemble des spectacles de la Cité et qui en est désormais le directeur. Véridique, onirique et ludique : le public ciblé est clairement familial. Il ne s'agit définitivement pas d'une résurgence de la Maison de l'*histoire* de France projetée par Nicolas Sarkozy, ni bien sûr d'un musée, mais d'une immersion par le spectacle, entendu comme une porte d'entrée, qui cherche à faire vibrer la

sensibilité du spectateur, à contrevenir à l'idée que l'*histoire* serait quelque chose de difficile et d'abscons. Pour ses créateurs, qui espèrent un demi-million de visiteurs par an, ce lieu inédit en France a pour vocation de faire bouillonner l'*histoire*, d'y « *faire toucher ce que nous aimons* ».

Depuis l'espace restaurant, une première porte conduit vers un espace de réalité virtuelle. Avant même que la Cité de l'*Histoire* ne se concrétise, Amaclio a conçu en effet une salle de réalité virtuelle, qui accueille depuis un an leur premier spectacle immersif, *Eternelle Notre-Dame*. Jusqu'au mois de septembre 2023, la déambulation virtuelle en trois dimensions dans

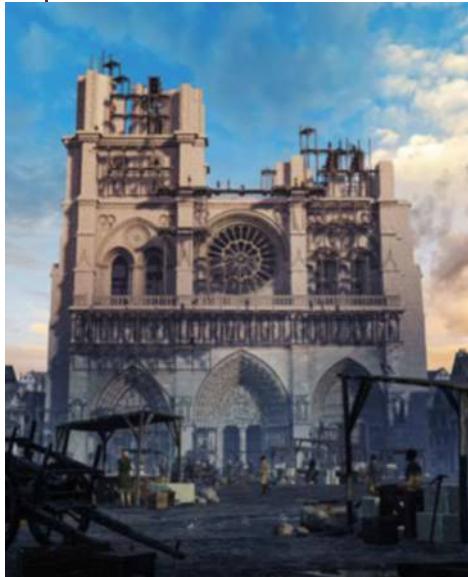
l'*histoire* de la cathédrale y est accessible indépendamment de la visite de la Cité de l'*Histoire*. Mais la salle est appelée à accueillir par la suite d'autres spectacles en réalité virtuelle, qu'Amaclio entend bien continuer à développer sur le principe de l'exposition temporaire, pour offrir ainsi aux visiteurs la possibilité de s'approprier les monuments emblématiques de l'*histoire* de France à travers les âges.

Mais entrons enfin dans le centre de la Cité, là où sont hébergés ces spectacles destinés à ouvrir au visiteur les portes de l'*histoire*.

DANS LA TÊTE DE VICTOR HUGO

En pénétrant dans l'Ellipse, on découvre le projet original de Franck Ferrand et François Nicolas : un cinéma immersif. On est ici au cœur du savoir-faire d'Amaclio : projection sur une surface monumentale mais à 360 degrés, création de façades avec leurs éléments architecturaux. Pour ses créateurs, il n'y a pas de doute : c'est la salle de projection la plus aboutie du monde, avec un équipement télévisuel unique. Si le principe permet d'envisager de varier régulièrement les contenus, c'est à *Hugo, l'homme révoltes*, figure emblématique du patrimoine français, qu'on a donné la vedette pour le lancement. Le spectacle d'une demi-heure, écrit par Franck Ferrand, plonge donc le visiteur dans un dialogue entre le





MAINTENANT ET POUR LES SIÈCLES DES SIÈCLES...

L'île de la Cité.
A la faveur d'une déambulation dans ces rues bordées d'échoppes apparaît la silhouette majestueuse de Notre-Dame de Paris. Nous sommes en 2023... mais

nous sommes en 1240. Tout autour, des murs blancs barrés de figures géométriques noires. Et pourtant n'apparaissent que des maisons à colombages, auxquelles se balancent les enseignes d'artisans médiévaux, formant un couloir au bout duquel la cathédrale immortelle attend le visiteur. Telle est l'expérience que lui offre le spectacle immersif en réalité virtuelle d'*Eternelle Notre-Dame*. Nanti d'un ordinateur sur le dos et d'un casque sur les yeux, le visiteur est réellement plongé dans le Paris du XIII^e siècle alors que la construction de la cathédrale approche de sa fin. Accueilli par l'évêque de Paris, Guillaume d'Auvergne, et guidé par un artisan à travers le chantier permanent de la modernisation du monument sacré, le voici déambulant dans les moindres recoins inaccessibles, admirant les éléments architecturaux qui n'existent plus, découvrant le travail minutieux des artisans, l'évolution du bâtiment à travers les siècles, la vie cultuelle qu'il abrite. On enjambe les obstacles, on est pris de vertige sur la passerelle qui conduit jusqu'aux tours et face à la richesse des images offertes. Le commentaire de Bruno Seillier accompagne chaque pas, décryptant le catéchisme populaire inscrit dans la pierre et le verre à travers sculptures et vitraux. Toute l'histoire de la cathédrale enfin revit, jusqu'à cette nuit fatale qui vit les flammes dévorer sa toiture et la laisser mutilée au cœur de Paris. Mais Notre-Dame est éternelle, Notre-Dame ressurgira de ses cendres. Alliant onirisme et rigueur historique, cette immersion totale est une superbe réussite, d'une richesse visuelle exceptionnelle. En un an, plus de 60 000 visiteurs sont déjà venus profiter de cette expérience hors du commun. Pour répondre à ce succès, le spectacle a été dédoublé et peut être expérimenté à la Cité de l'Histoire de La Défense et sous le parvis de Notre-Dame.

Actuellement à la Cité de l'Histoire ou sous le parvis de Notre-Dame.
Du mardi au dimanche, de 10 h à 20 h. Tarifs : 30,99 € (35 € sur place)/20,99 € (25 € sur place). Rens. : eternellenotredame.com

grand écrivain et homme politique du XIX^e siècle et sa maîtresse Juliette Drouet, qui dessine toute la vie de l'auteur. D'une grande beauté, l'immersion visuelle et sonore emporte le spectateur dans un tourbillon d'images spectaculaires. Emmaillée de citations de ses œuvres, illustrée par la projection de ses dessins, de caricatures de l'époque ou de gravures tirées de ses romans, la vie de Victor Hugo défile avec, en filigrane, toute l'histoire du XIX^e siècle vécue à travers ses yeux, au rythme des grands événements politiques dont il fut le témoin ou l'acteur. Ici, comme dans tout le reste de la Cité de l'Histoire, l'intuition consiste à partir du particulier pour embrasser le général.

LA MACHINE À EXPLORER LE TEMPS

Le centre névralgique de la Cité est toutefois le parcours permanent « La clef des siècles ». Ici a opéré la magie de Thierry Retif, concepteur scénographe multirécompensé pour ses parcours immersifs, hôtels ou restaurants, notamment au Puy du Fou ou au Parc Astérix. Qui d'autre était plus indiqué pour traduire les idées éventuellement déraisonnables surgies du cerveau foisonnant de Franck Ferrand ? Le résultat est impressionnant. Il s'agit en effet, sur un espace de 1 700 m², d'une déambulation immersive à échelle humaine à travers douze siècles d'histoire de France. En donnant au visiteur la « clef des siècles », l'ambition de ce parcours est de lui faire comprendre d'où nous venons. L'exploration dans le temps se déroule donc à rebours, depuis des bureaux à La Défense au début des années 1990. Dans ce voyage, chaque étape est un moment clé de l'histoire, destiné à mieux faire comprendre les événements qui l'ont suivi, tant est vrai que le présent ne peut faire l'économie de la connaissance du passé. Chaque scène s'explique ainsi plus ou moins par la scène suivante, qui se trouve l'avoir précédée dans l'histoire.

Franck Ferrand a voulu cette promenade temporelle décalée, inattendue et pleine de surprises. En découvrant chaque salle, le tableau qui s'offre au visiteur est impressionnant. Conjugué au talent de Thierry Retif, le travail soigné d'artisans non moins talentueux a fait surgir des



LE TEMPS S'EST ARRÊTÉ Ci-dessus : frise chronologique géante, « Le couloir du temps » représente la troisième attraction proposée aux visiteurs, qui projette des reproductions de peintures ou de photos et de dates de l'histoire mondiale.

Ci-contre : entrée de la Cité de l'Histoire sous la Grande Arche de La Défense.



décors extrêmement réalistes, dans lesquels le public peut déambuler afin de découvrir les multiples détails auxquels on a accordé un soin scrupuleux. L'immersion à taille humaine permet dès lors au visiteur de vivre réellement les scènes où il se trouve plongé. Le passage d'une pièce à l'autre marque à chaque fois un changement d'univers. Une attention toute particulière a été accordée à ce que, d'une façon ou d'une autre, toutes les régions de France soient évoquées. L'humour souvent convoqué contribue à abaisser les barrières et à faire entrer de plain-pied dans les événements présentés. Quatre des dix-sept pièces traversées bénéficient en outre de l'intervention d'un comédien qui interagit avec les visiteurs, rappelant ainsi combien l'histoire est une matière vivante.

L'entrée dans l'histoire se fait par ailleurs souvent par le petit bout de la lorgnette, l'anecdote dont le spectateur est témoin devenant l'occasion d'évoquer un contexte plus général, dans une démarche synecdoque. Dans un dialogue avec son ancienne partenaire à la radio Anissa Haddadi, la voix de Franck Ferrand raconte en effet le contexte et les implications historiques de chacun de ces moments. Chaque étape du parcours a été observée par des universitaires spécialistes du sujet évoqué pour s'assurer de son authenticité : le souci de divertir, certes, mais sans sacrifier la véracité de l'histoire. En mariant spectacle et rigueur historique, l'objectif est ainsi de parler au cœur et à l'esprit.

On pourra cependant regretter que le choix d'une histoire de France concentrée sur les siècles où le pays s'appelle la France ait exclu de fait tout ce qui précède le

IX^e siècle. Par ailleurs, si une sélection était nécessaire et le nombre de dates à choisir limité, certaines impasses sont difficilement compréhensibles (où sont Philippe Auguste, Saint Louis, François I^{er} ?). Sur les dix-sept scènes retenues, dix ont lieu entre le XVIII^e et le XX^e siècle, et six se partagent les huit siècles précédents, tandis que la dernière salle, consacrée à l'évocation de « la France avant la France », mêle Charlemagne, sainte Geneviève, Vercingétorix. La répartition aurait sans doute gagné à être plus équilibrée.

Voyage, voyage...

Pour conclure la visite après les deux expériences de l'Ellipse et de « La clef des siècles », le visiteur est convié à une déambulation chronologique sous forme de balade par l'image à travers les dates. « Le couloir du temps » abrite ainsi une sélection de quatre cents dates majeures de l'histoire du monde qui constituent une frise chronologique d'exception. Dans trois salles en libre circulation, vingt-cinq bornes tactiles sont à la disposition du public ; la sélection d'une année projette aussitôt sur le mur opposé un tableau (ou une photo pour les dernières décennies) illustrant un événement important, accompagné d'une courte notice – qui gagnerait à être étoffée – révélant son nom et sa nature. Au fil de ces quatre cents dates sont évoqués toutes les civilisations et tous les continents. Si, avec la moitié des dates qui lui sont consacrées, l'histoire occidentale domine, la recension s'est toutefois voulue la plus complète et équilibrée possible, proposant une approche synoptique de décryptage de l'histoire par l'image comme une nouvelle porte

d'entrée, afin de susciter dans le public le désir d'en savoir davantage.

Enfin, la Cité de l'Histoire se veut aussi un lieu de rencontre et de diffusion du savoir. Aussi a été mis en place un rendez-vous hebdomadaire, « Les lundis de la Cité », qui verra chaque semaine un historien de renom partager sa passion pour le thème historique de son choix, à l'occasion de cycles de trois conférences. Lundi 23 janvier, la leçon inaugurale a été donnée par le professeur Jean-François Solnon sur « Anne d'Autriche, femme d'Etat ». C'est animée du même désir de transmission que la Cité de l'Histoire souhaite se doter prochainement de son propre service de web TV et web radio consacrées à l'histoire, tandis que déjà sont en chantier des projets d'extension du site avec de nouveaux spectacles, voire d'exportation du concept à l'étranger. En attendant, le seul principe de projection numérique à l'œuvre dans l'Ellipse et la frise chronologique promet une multitude de possibilités pour varier et enrichir les contenus. ✓



- Cité de l'Histoire, 1 parvis de La Défense, 92800 Puteaux. Mardi et mercredi, de 10 h à 20 h 30 ; jeudi et vendredi, de 12 h à 22 h ; samedi, de 10 h à 22 h ; dimanche, de 10 h à 20 h. Fermé le lundi. Tarifs : 23,99 €/18,99 €. « Les lundis de la Cité » : le lundi, à 19 h. Rens. : cite-histoire.com



© STÉPHANE CORRÉA/LE FIGARO.

VERTS DE GRIS

Dans un étonnant livre enquête, Philippe Simonnot explique comment le nazisme se fit le champion de l'écologie politique en puisant au même antihumanisme qu'elle.

Adéfaut de l'avoir jamais su, on l'avait oublié. Moins par inattention qu'à cause d'un chaînon manquant, qui avait comme interrompu le fil de l'histoire. Entre la naissance de l'écologie comme science en 1866, sous la houlette du biologiste allemand Ernst Haeckel, et sa mutation en idéologie de la contre-culture en 1968, la page serait restée blanche. Il a fallu Luc Ferry et son *Nouvel ordre écologique*, qui dénonçait, en 1992, les dangers de la *deep ecology* et son refus de tout anthropocentrisme, pour rappeler qu'entre ces deux dates, le nazisme avait fait franchir à l'écologie une étape décisive en en faisant une réalité politique. C'est la genèse de cette filiation que retrace et démêle d'abord Philippe Simonnot, récemment disparu, dans *Le Brun et le Vert*. Avant de scruter le corpus législatif et réglementaire pléthorique dont les nazis dotèrent le III^e Reich en matière d'écologie, dès l'accession de Hitler au pouvoir en 1933.

A l'origine était donc Haeckel. Inconnu du public français, ce spécialiste des invertébrés marins fut le promoteur de Darwin en Allemagne, mais surtout l'inventeur du darwinisme social, soit l'application aux sociétés des théories du naturaliste britannique, et parmi elles la sélection naturelle et l'élimination des plus faibles. De la théorie évolutive, Haeckel, farouchement antichrétien et antisémite, déduisit d'une part le caractère insignifiant de l'humanité et l'absence de frontière entre celle-ci et le monde animal, de l'autre une classification des races humaines. Et c'est sous le patronage d'un Darwin revu et corrigé qu'il plaça son concept d'*Ökologie*, en le définissant comme « *le corps du savoir concernant l'économie de la nature (...), l'étude de ces interrelations complexes auxquelles Darwin se réfère par l'expression de conditions de la lutte pour l'existence* ».

Après Haeckel, mort en 1919, son disciple Walther Schoenichen reprit le flambeau de la science écologique naissante. Directeur de l'Office d'Etat pour la préservation de la nature en Prusse sous la république de Weimar, il adhéra au Parti nazi en 1932 et salua l'arrivée de Hitler au pouvoir l'année suivante en affirmant dans son journal : « *Le peuple allemand doit être nettoyé, et de même la campagne allemande.* » Un programme que le III^e Reich naissant allait suivre à la lettre. Car pour les théoriciens nazis, le peuple allemand puise sa force de l'union du sang et du sol (*Blut und Boden*), menacée par les forces adverses de la démocratie, du capitalisme, du libéralisme, qu'il importe donc de combattre pour protéger l'un et l'autre.

Cette religion de la nature plus ou moins baignée de romantisme agraire et d'anti-urbanisme imprégnait déjà en réalité un appareil nazi hostile à tout anthropocentrisme. Membre du parti, le biologiste Paul Brohmer affirmait ainsi : « *Selon notre conception de la nature, l'homme est un chaînon dans la chaîne naturelle comme n'importe quel organisme.* » De 1933 à 1942, près de vingt-cinq lois et règlements donnèrent corps à cette croyance. Expression d'un souhait personnel de Hitler, la grande loi sur la protection de la nature de 1935 imposa l'idée d'une nature reine à protéger contre le capitalisme destructeur des paysages. Votée deux ans plus tôt, la loi sur la protection des animaux, qui ne faisait pas de différence entre animaux domestiques et sauvages, utiles et nuisibles pour l'homme, la surclassait pourtant. Elle fut encore renforcée par une loi sur l'abattage des animaux – qui visait en réalité le rituel des Juifs, accusés d'insensibilité – et d'autres lois et décrets sur leur transport, l'éclairage et la ventilation des stalles, le ferrage des chevaux, mais aussi l'interdiction aux Juifs de détenir des animaux domestiques. On alla jusqu'à prohiber l'application d'œillères aux chevaux !

Tous les barons du régime se mobilisèrent pour défendre cet arsenal législatif. Hitler apparut nourrissant des biches dans la forêt sur des cartes postales légendées « *Le Führer, ami des animaux* ». Apôtre du *Blut und Boden*, Richard Walther Darré, ministre de l'Alimentation et de l'Agriculture, justifia l'extension du Reich vers l'est en affirmant que seule la race germanique était apte à tirer le meilleur profit de ses terres, et promut une exploitation agricole permettant de « *garder la terre en bonne santé* ». Mais c'est Göring qui fut le champion absolu de l'écologie nazie. Comme « grand veneur du Reich », il inspira en 1934 une loi qui encadrait sévèrement la chasse et, note Simonnot, faisait du chasseur « *le responsable d'un état originel sauvage* ». Comme maître des forêts du Reich, il s'appliqua à sanctuariser ce berceau mystique de la race germanique, lieu de son enractinement et de son unicité, à l'opposé du désert des Juifs, réputés un peuple d'errants, ennemi des forêts.

C'est encore le régime nazi qui construisit, sous la houlette du ministre Fritz Todt et de son adjoint Alwin Seifert, nommé « avocat du Reich pour le paysage », des milliers de kilomètres d'autoroutes



présentées comme respectueuses de l'environnement, le tout technologique devant s'allier au tout naturel. Et qui promut l'agriculture biodynamique, soutenue par la SS de Himmler dans les territoires conquis à l'est. Là, Seifert entendait « germaniser » le paysage en plantant de forêts la steppe polonaise. A nouveau, l'écologie nazie se faisait l'alliée du nationalisme raciste du régime.

Le III^e Reich disparu, les thuriféraires de sa politique écologique ne furent pas inquiétés après la guerre. Leur défense consista à affirmer, comme Seifert, qu'ils avaient « été plus verts que bruns ». Les décennies passèrent et il fallut attendre le milieu des années 1980 pour voir un écologiste allemand membre du parti des Verts, Rudolf Bahro, revendiquer l'héritage écologique du nazisme, jusqu'à souhaiter l'avènement d'un « Adolf vert ». Alors que l'écologie est devenue une sorte de dogme officiel dans le monde occidental depuis les années 2000, lequel de ses militants s'associerait à ce vœu ? Elle n'en formule pas moins, particulièrement dans ses ramifications qui ont pour noms l'animalisme, l'antispécisme et le culte de la nature, des propositions politiques identiques à celles que vota le III^e Reich, au nom d'un même refus de l'humanisme judéo-chrétien. Cette passionnante enquête refermée, ce sont les conséquences vertigineuses de ce refus qu'elle invite encore à méditer.

DES MILLIONS D'AMIS En haut : carte postale imprimée en 1934 et légendée « *Le Führer, ami des animaux* ». Le III^e Reich multiplia les lois et décrets visant à protéger les animaux domestiques aussi bien que sauvages.

À LIRE



Le Brun et le Vert
Philippe
Simonnot
Les Editions
du Cerf
232 pages
19 €

LES RENDEZ-VOUS DE LA FONDATION NAPOLEON

La Fondation Napoléon est une institution reconnue d'utilité publique de recherche et de diffusion de la connaissance historique, d'aide à la préservation du patrimoine et de services au public. Ses champs d'intervention couvrent les deux Empires français et, plus largement, le XIX^e siècle, qui fut amplement celui des Bonaparte.

1 - Sur notre site d'histoire www.napoleon.org

A découvrir dans la section « Histoire des deux Empires », notre rubrique « Cartes » : pour comprendre la reconfiguration de l'Europe lors du congrès de Vienne (1814-1815).

2 - Parution des derniers numéros de notre revue scientifique en ligne Napoleonica. *La Revue* (accès gratuit aux articles)

Trois fois par an, nous publions les travaux des meilleurs spécialistes sur le site de cairn.info
Deux numéros viennent de paraître : *Lire Jacques Jourquin* et *Les élections et plébiscites de 1848 à 1870*.



3 - Mise en ligne de la Correspondance générale de Napoléon I^{er}

Plus de 12 000 lettres sont désormais accessibles, de la jeunesse du personnage à la période consulaire (1787-1802). Elles sont librement consultables sur notre site d'archives : www.napoleonica.org

4 - Parmi notre cycle de conférences en février et mars :

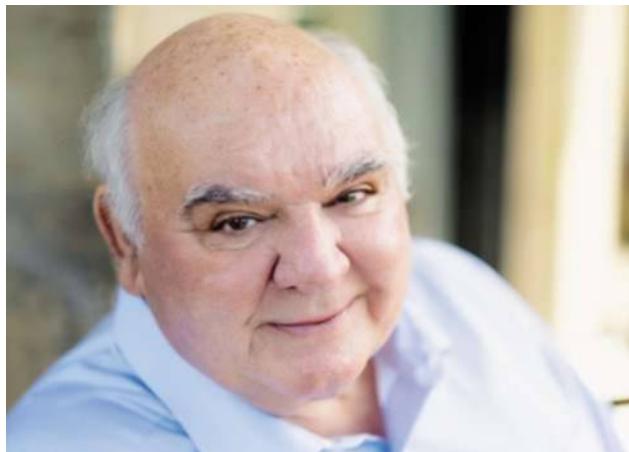
- Mardi 7 mars, à 18 h : « Ils voulaient tuer Napoléon », par le Pr Jacques-Olivier Boudon.
Lieu : Fondation Napoléon,
7, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, 75005 Paris.
- Jeudi 30 mars à 19 h : conférence musicale « La romance sous le Premier Empire ou l'art d'unir poésie et musique », par Hervé Audéon.
Lieu : église anglicane Saint-Georges,
7, rue Auguste-Vacquerie, 75016 Paris.
Sur inscription, contact : duprez@napoleon.org
Pour suivre nos actualités, abonnez-vous à notre lettre d'information hebdomadaire sur notre site www.napoleon.org



Le maître des couleurs

Après *Bleu, Noir, Vert, Rouge et Jaune*, Michel Pastoureau poursuit son *Histoire d'une couleur* avec *Blanc*.

Parisien né en 1947, Michel Pastoureau fait ses études à la Sorbonne, entre à l'Ecole nationale des chartes, est conservateur au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale France avant d'être élu directeur d'études à l'Ecole pratique des hautes études. Pendant trente-sept ans, il y tient la chaire d'histoire de la symbolique occidentale. Invité dans plusieurs universités européennes, auteur généreux d'une cinquantaine d'ouvrages, presque tous traduits, qui vont de charmants souvenirs personnels (*Les Couleurs de nos souvenirs*, Seuil, 2010) à une étude complète sur *Les Emblèmes de la France* (Edition Bonneton, 1998), il est l'un des rares Français à faire partie de l'Académie internationale d'héraldique, composée de soixante-quinze académiciens qui représentent les différentes parties du monde et dont le siège se trouve en Suisse. Peintre du dimanche lui-même (l'une de ses gouaches, *Profession de foi du cochon savoyard*, illustre l'un de ses livres), il a conseillé Jean-Jacques Annaud pour son film *Le Nom de la rose*. Il vient de publier *Blanc* (Seuil), sixième ouvrage d'une série consacrée à l'histoire sociale et culturelle des couleurs en Europe.

**ARC-EN-CIEL****HISTORIQUE**

Ci-contre : l'historien Michel Pastoureau.

Page de droite : *Le Baiser de Judas*, détail de *Vie et Passion du Christ*, fresque de Giotto, 1303-1305 (Padoue, Cappella degli Scrovegni).

A partir du Moyen Age, Judas est représenté vêtu de jaune, couleur symbolisant alors le mensonge et la traîtrise.

Comment un latiniste chevronné devient-il le spécialiste des couleurs et des animaux ?

Presque naturellement, depuis l'adolescence. Dans ce qui était autrefois appelé encore le lycée, en sixième et en cinquième, des professeurs surent me faire aimer le latin que je continue d'ailleurs à pratiquer tous les soirs. Au cours des années, je me suis aperçu que jusqu'au XVIII^e siècle, le latin était plus précis que les langues vernaculaires pour exprimer les nuances de couleur avec un mot plutôt qu'une périphrase. Une tante chartiste, une famille de la petite bourgeoisie où les peintres étaient nombreux, de très fréquentes visites de musées lorsque j'étais enfant avec mon père qui, parmi ses amis, comptait des artistes dont les ateliers me servaient de terrain de jeu,

une attirance extrême très jeune pour les couleurs (je garde encore le souvenir du gilet jaune d'André Breton avant qu'il ne se fâche avec mon père alors que j'avais à peine 5 ans), un professeur de dessin qui, plutôt que de faire dessiner le buste de Gambetta à ses élèves, proposait la copie d'un vitrail armorié des années 1500 représentant un grand dauphin bleu posé sur un champ jaune, les armoiries chatoyantes que j'avais trouvées dans un petit ouvrage de Pierre Joubert, rencontré dans le scoutisme, le film *Ivanhoé* de Richard Thorpe (1952) vu cinq jours de suite pendant l'été 1955 avec les écus, les bannières, les boucliers et la superbe scène de l'attaque de la forteresse de Torquilstone, m'ont fait préférer les chevaliers aux cow-boys.

Très vite, je voulus en savoir plus sur ce qu'étaient les armoiries, les figures et les

couleurs qui les comptaient, les règles à respecter pour les représenter. Cet ensemble m'a conduit à l'Ecole nationale des chartes. En outre, comme j'éprouvais une forte curiosité pour les animaux, en particulier ceux qui se rencontrent dans les armoiries, j'ai soutenu en 1972 ma thèse des chartes sur le *Bestiaire heraldique au Moyen Age*, dont l'essentiel est résumé dans mon *Traité d'héraldique* (Picard, « Grands manuels », 1979). Or, à cette époque, l'héraldique était devenue une science auxiliaire de l'histoire quasi oubliée, presque méprisable, tant elle était tenue pour démodée ou reléguée à des érudits provinciaux, et les animaux – je parle surtout de la symbolique animale plus que de leurs fonctions dans la vie quotidienne – n'intéressaient pratiquement personne : ils semblaient relever de la « petite histoire ». En faire une véritable thèse était, dans ces années, impensable, presque suicidaire.

Cela vous a-t-il permis d'aborder, à petites touches, ce que l'on nomme le Moyen Âge ?

Mon travail s'est, de fait, inscrit dans un renouveau de notre connaissance de cette période. Renouveau qui touche plus la recherche que l'opinion publique. Il est dommageable que dans l'enseignement secondaire, les heures qui lui sont consacrées ne cessent d'être réduites. La perception du Moyen Âge comme une période d'obscurantisme est un héritage lié en partie à l'historiographie du XIX^e siècle, voire du XVIII^e siècle, volontiers scientiste et anticléricale, qui détestait l'idée qu'alors l'Eglise et le christianisme étaient puissants. Elle est aujourd'hui heureusement dépassée. Ainsi, les procès de sorcellerie ou d'hérésie, même ceux dans lesquels des animaux (chats, chiens, boucs, ânes, corbeaux) sont impliqués, concernent peu le Moyen Âge, mais surtout les XVI^e et XVII^e siècles.

J'ai réuni quelques-unes de mes études dans *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental* (Seuil, 2004). Elles portent aussi bien sur le lion qui triomphe

© BÉNÉDICTE ROSCOT. © DAGLI ORTI/DEA/LEEMAGE





dans le bestiaire médiéval et que n'importe quel paysan peut voir, peint ou sculpté, dans son église, qu'elle soit romane ou gothique, que sur la chasse que l'Eglise canalise, désacralisant la chasse de l'ours et du sanglier, valorisant au contraire celle du cerf qui devient un gibier royal, ou encore sur l'iconographie de Judas, en général gaucher et roux. Par ce biais, j'aborde l'imaginaire médiéval qui ne s'oppose pas à la réalité à laquelle il appartient : ainsi la licorne est considérée comme un animal authentique dont la corne est de nature divine et qui ne peut être capturée que grâce à une jeune fille vierge. On n'a commencé à douter de sa réalité qu'au XVI^e siècle...

Une centaine de pages de ces études se penchent, elles, sur la naissance des armoiries qui apparaissent entre Loire et Rhin dans la première moitié du XII^e siècle, un phénomène qui s'étale sur cinq ou six générations et qui s'explique par les transformations de la société occidentale au lendemain de l'an mille et par l'évolution de l'équipement militaire entre la fin du XI^e siècle et le milieu du XII^e siècle. Puis, leur usage atteint un réel développement, touchant l'ensemble des classes et des catégories sociales, et le code du blason, désormais stabilisé, entre dans sa phase classique. Un fait de société d'une portée considérable dont les résonances perdurent jusqu'à nos jours dans des domaines divers. Tout le monde connaît le poème de Gérard de Nerval, *El Desdichado*.

Nerval était un excellent germaniste. Goethe lui-même avait dressé l'éloge de sa traduction de *Faust*. A la Bibliothèque nationale qu'il fréquentait, Nerval a dû consulter le *Codex Manesse* (ou l'une de ses reproductions), un manuscrit très célèbre orné de 137 miniatures accompagnées d'armoiries. Neuf vers sur quatorze renvoient directement à certaines scènes du manuscrit qui semble, à mon sens, avoir été le germe principal du sonnet.

Notons que notre pays n'a toujours pas d'armoiries officielles, un cas unique en Europe. Il pose sur le plan protocolaire des problèmes délicats. Lorsque dans une réunion internationale les autres pays exhibent à côté de leur drapeau leurs armoiries, il y a un vide comblé par une carte de France ou par le triste monogramme « RF » ou par un écusson avec les trois couleurs nationales qui fait redondance avec le drapeau. C'est consternant ! Il serait temps de remédier à cette pratique qui ne donne pas de la France une image exemplaire.

« Retracer l'histoire des couleurs est un exercice difficile, presque impossible », écrivez-vous. Quels sont les obstacles à surmonter ?

Ils sont légion, d'ordre documentaire, méthodologique et épistémologique. Les premières difficultés que rencontre l'historien tiennent à la multiplicité des supports de la couleur et à l'état dans

lequel chacun a été conservé. Bref, au travail du temps. Je reste perplexe devant certaines entreprises pour restaurer les couleurs des monuments ou des œuvres d'art, ou pire les remettre dans leur état chromatique premier. Une trop grande recherche de la prétendue « vérité » historique ou archéologique peut déboucher sur de véritables catastrophes.

Deuxième difficulté : conserver à chaque document (panneau, vitrail, tapisserie, etc.) sa spécificité et ne pas y placer immédiatement une signification réaliste des couleurs. Croire, par exemple, qu'un vêtement rouge dans une miniature du XIII^e siècle ou dans un vitrail du XV^e siècle représente un véritable vêtement qui a été rouge est à la fois naïf, anachronique et faux. Aucune image médiévale ne reproduit le réel avec une scrupuleuse exactitude colorée. Il en est de même pour les textes. Même les inventaires après décès dressés par notaire peuvent être suspects. En 1527, deux notaires dénombrèrent les vêtements d'Eléonore, une princesse de la maison d'Este. Ses robes étaient classées par couleur : six robes rouges, quatre bleues, trois vertes, etc. Or, grâce à d'autres documents (chroniques, portraits, pièces comptables), nous savons que cette jeune femme s'habillait toujours de blanc. Erreur des notaires ? Non, ils ont pris la partie pour le tout et nommé les robes non d'après la couleur dominante, mais d'après la couleur de la ceinture, des rubans ou d'autres



DANS LA LUMIÈRE

Page de gauche, à gauche : *Diane chasseresse*, fresque provenant de la villa Arianna près de Stabies, 1^{er} siècle (Naples, Museo Archeologico Nazionale di Napoli). Déesse de la lumière lunaire, Diane, Artémis pour les Grecs, est associée au blanc et au jaune. Page de gauche, à droite : *Licorne*, enluminure tirée de l'*Histoire des Juifs* de Flavius Josèphe, XV^e siècle (Chantilly, musée Condé). Animal réel au Moyen Âge, la licorne, symbole de pureté, ne pouvait être capturée qu'en étant attirée par une jeune fille vierge. Ci-contre : *Le Roi Louis XI préside le chapitre de l'ordre de Saint-Michel*, miniature de Jean Fouquet, tirée des *Statuts de l'ordre de Saint-Michel*, vers 1469-1470 (Paris, Bibliothèque nationale de France).

accessoires. Il faut donc comprendre par « robe rouge », une robe blanche à ceinture rouge. Et ainsi de suite. Ultime difficulté : l'impossibilité de projeter sur les images anciennes nos définitions, nos conceptions et nos classements actuels de la couleur qui ne sont pas ceux d'un Moyen Âge qui ignorait, cela va sans dire, le spectre des couleurs de Newton. Pour nous, le vert se situe entre le jaune et le bleu. Pour l'homme médiéval, cela n'a pas de sens : pour lui, si le vert a des rapports avec le bleu, il n'en a aucun avec le jaune ; avant le XVe siècle, aucune recette, que ce soit en peinture ou en teinture ne nous apprend que pour faire du vert il faut mélanger du

jaune et du bleu. Peintres et teinturiers fabriquaient du vert, mais autrement. Même chose pour le violet qui n'était pas obtenu à partir du bleu et du rouge mais qui prenait place entre le noir et le bleu, un sous-noir comme le montrent les pratiques liturgiques et comme le désigne le mot latin *subniger*. Autre exemple d'anachronisme : un cheval gris aux XII^e et XIII^e siècles n'est pas un cheval à la robe de couleur grise mais un cheval tacheté, pommelé, moucheté ou tigré de différentes couleurs. Mais ce qui nous sépare de la lecture des images médiévales est aussi de l'ordre du symbole : associer du jaune et du vert est aussi pour nous un contraste relativement

peu marqué alors qu'au Moyen Âge, c'est le contraste le plus brutal, celui dont on se sert pour vêtir les fous et pour souligner tout comportement dangereux, transgressif ou diabolique. Autrement dit, étudier une couleur ne peut se faire hors du temps et de l'espace. Il faut donc être prudent, voire modeste. Mes travaux ne concernent que le monde occidental ; le Japon, l'Afrique ou les Indes n'ont pas la même hiérarchie des couleurs que nous. La couleur est d'abord un fait de société avec des périodes plus colorées ou plus sombres que d'autres. Faute de l'admettre, on risque de verser dans un neurobiologisme réducteur ou dans un scientisme dangereux.





© BPK, BERLIN, DIST. RMN-GRAND PALAIS/IMAGE BSTCS, © THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART/CCO, © DOMINGUE & RABATTI/LA COLLECTION

LE TEMPS DE L'INNOCENCE

A gauche : *L'Annonciation*, détail du Triptyque de l'adoration des Mages ou Retable de Sainte-Colombe, par Rogier Van der Weyden, vers 1455 (Munich, Alte Pinakothek). En bas : *Les Joueurs d'échecs*, attribué à Liberale da Verona, vers 1470-1475 (New York, The Metropolitan Museum of Art). Page de droite : *Léda et le cygne* (détail), par le Tintoret, vers 1550 (Florence, Gallerie degli Uffizi).

c'est parce qu'elle joue un faible rôle dans les activités humaines, les relations sociales, la vie religieuse, le monde des symboles et de l'imaginaire. Les problèmes de la couleur ne sont pas seulement biologiques ou neurobiologiques, ils sont d'abord sociaux, culturels, moraux et même théologiques. Les premiers à en parler au Moyen Age seront des théologiens, suivant les Pères de l'Eglise qui liaient la couleur à la lumière, visible et immatérielle, et par suite à la relation que l'homme d'ici-bas entretient avec le divin. Ce n'est, je crois, pas la nature, ni le couple œil-cerveau qui fait une couleur, mais la société. Les Grecs voyaient certainement très bien le vert mais les occasions qui leur étaient données de le nommer par écrit n'étaient sans doute ni très nombreuses ni remarquables. Le vert se disait au quotidien, s'écrivait plus rarement, mais était représenté en peinture à partir d'une assez grande diversité de pigments.

De la même façon que la lexicologie, j'utilise les écrits et les recueils de recettes des teinturiers, un métier inquiétant, surveillé, souvent le fait d'artisans juifs, interdit aux clercs et déconseillé aux

Est-ce la raison pour laquelle vous commencez toujours vos études de couleur (bleu, noir, vert, rouge, jaune, blanc) par des notions de lexicologie avant d'examiner les traités de teinturiers et le port des vêtements ?

Les faits de langue sont les premiers terrains sur lesquels s'aventure l'historien des couleurs. Le cas de la Grèce est exemplaire. Le lexique chromatique est relativement pauvre et indécis. *Glaukos* exprime tantôt le vert, tantôt le gris, tantôt le bleu, parfois même le jaune ou le brun. Un mot qui traduit davantage une idée de pâleur ou de faible concentration de la couleur qu'une couleur définie : Homère l'emploie aussi bien pour nommer la couleur de l'eau que celle des yeux, des feuilles ou du miel. Nommer le

vert en grec ancien est difficile. Ce n'est qu'à partir des III^e-II^e siècles avant notre ère qu'un adjectif désigne les tons de vert bien marqué, un adjectif qui à l'origine signifie « *de la couleur du poireau* ». Au point que pendant longtemps, jusqu'au XIX^e siècle et même au début du XX^e siècle, l'on s'est demandé si les Grecs n'éprouvaient pas des difficultés à percevoir la plupart des colorations.

A l'inverse, le latin n'a aucune difficulté à nommer cette couleur même si son utilisation est relativement rare avant l'empire. Ce n'est qu'à partir de l'an mille que cette couleur discrète et incertaine s'affirme. Très souvent, plus que la couleur elle-même, ce qui compte, c'est sa luminosité, sa saturation, sa densité ou son éclat. Pour ma part, j'ai tendance à penser que si dans une société donnée, une couleur n'est pas ou peu nommée,





honnêtes gens, ce qui entraîna des droits et des obligations spécifiques avec des listes de colorants licites et de colorants interdits. Il n'y a qu'à Venise (et peut-être à Nuremberg au XV^e siècle) que les teinturiers sont respectés. Longtemps Venise reste la capitale de la teinturerie occidentale, la source de tous les approvisionnements et de tous les savoirs, la capitale de la couleur qu'on oppose volontiers, de manière caricaturale, à Florence, capitale du dessin et de la ligne.

Vous terminez vos études de couleurs par le blanc, une couleur hors du sceptre défini par Newton. Mais est-ce vraiment une couleur ?

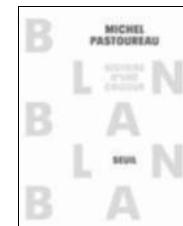
J'avais commencé par le bleu, la couleur préférée des Occidentaux, de la Nouvelle-Zélande à la Sicile, pour les hommes comme pour les femmes, quel que soit leur milieu social et professionnel. Une couleur devenue consensuelle. Dans l'Antiquité, à Rome, elle était signe de barbarie, celle des Germains, et avoir les yeux bleus pour une femme, était un indice de mauvaise vie. Le mot « bleu » est emprunté à la langue germanique tandis qu'« azur » vient de l'arabe. Ce n'est qu'aux XII^e et XIII^e siècles que le bleu est promu, parallèlement au développement du culte marial. De plus,

vers 1140, l'abbé Suger en reconstruisant l'église abbatiale de Saint-Denis, veut dissiper les ténèbres par des couleurs, notamment par le bleu qui sera utilisé pour les vitraux. De là, il se diffuse, au Mans, à Vendôme et bien sûr à Chartres. Puis le roi Philippe Auguste s'habille de bleu, son petit-fils Saint Louis aussi. En trois générations, il devient à la mode. La technique suit, la culture, celle de la guède, également. Au XVIII^e siècle, le bleu s'installe comme la couleur de prédilection des Européens. Une place indétrônable. Les documents étaient faciles à rassembler.

Pour le blanc, cela me semblait difficile. Je me trompais. L'iconographie du livre en témoigne. Au demeurant, en faire une « non-couleur », comme son opposé le noir, relève d'une conception récente. Qui résulte de trois phénomènes qui l'évincent du registre des couleurs. D'abord le développement de l'imprimerie et la diffusion du livre et de l'image imprimée. Toutes les images médiévales, ou presque, étaient polychromes. Désormais, les images sont en noir et blanc et le papier un support blanc, « une page blanche » est une page sans rien. Deuxième élément, la réforme protestante. Calvin, Melanchthon et Luther dénoncent la couleur, surtout la rouge. S'il existe un écart entre la théorie et les

pratiques, la Réforme valorise rapidement la couleur noire et les peintres protestants, qui réduisent leur palette, privilégient les teintes sombres, refusent le bariolage, participent à une sorte d'ascèse de la couleur et contribuent à faire sortir le noir et le blanc de l'ordre des couleurs. Le coup de grâce, pourrait-on dire, vient de Newton. En 1666, grâce à l'expérience du prisme et à la mise en valeur du spectre, il exclut scientifiquement le noir et le blanc des couleurs. Reste que le blanc a la peau dure. Jamais, jusqu'à la fin du Moyen Age, il n'a signifié « sans couleur ». De nombreuses couleurs présentent des aspects négatifs et des aspects positifs, tels le rouge ou le noir. Le blanc est moins manichéen. Dès l'Antiquité, il est lié intimement au domaine du sacré : prêtres et desservants vêtus de cette couleur, offrandes animales à pelage ou à plumage blanc. Couleur des dieux, du Christ et des rois, il est associé, et cela depuis des millénaires, à des vertus et à des qualités : pureté, virginité, innocence, sagesse, paix, bonté, propreté, pouvoir, élégance sociale. Lui ont été ajoutés des prolongements plus modernes : cols blancs, hygiène, symbole du froid et de la conservation, art du design, de la photographie (ou film) en noir et blanc, l'essence même de cette discipline selon certains artistes. Sans que nous le sachions, le blanc nous rattache à l'imaginaire religieux antique. Je ne vois aucune raison pour que cela s'arrête. ✓

À LIRE



Histoire d'une couleur. Blanc
Michel Pastoureau
Seuil
240 pages
39,90 €

À LIVRE OUVERT

Par Alain Michel



Le risque de la vérité

Trois spécialistes de l'Occupation se sont penchés sur le discours d'Emmanuel Macron sur la rafle du Vel d'Hiv. Erreurs et approximations reflètent la vision qui s'est imposée sur le sujet depuis quarante ans.

Transformer une indignation en une démonstration rigoureuse et scientifique n'est pas monnaie courante. L'indignation fut celle de Jean-Marc Berlière, Emmanuel de Chambost et René Fiévet après le discours prononcé par le président de la République Emmanuel Macron, le 17 juillet 2022, à Pithiviers, lors du 80^e anniversaire de la rafle du Vel d'Hiv. Une allocution de quatorze pages (reproduite en intégralité en fin de volume) qui accumulait les poncifs et les idées reçues sur le déroulement de la Shoah en France, tels qu'ils se sont accumulés depuis le début des années 1980 dans l'histoire officielle relayée par les médias, par une partie des historiens et les politiciens de presque tous les bords. Une « doxa » qui peut se résumer ainsi : le gouvernement de Vichy a désiré, organisé et réalisé les arrestations et les déportations de près de 80 000 Juifs vivant en France, presque tous assassinés à Auschwitz. Une analyse simplificatrice et caricaturale, reprise par Emmanuel Macron en juillet dernier, en accumulant les erreurs, les contrevérités et les inexactitudes.

Les trois auteurs, à travers leurs travaux, leurs échanges et leurs réflexions, ont été amenés à jeter un regard plus complexe et plus scientifique sur cet épisode tragique de l'histoire de France, et ils auraient pu se contenter de hausser les épaules et de soupirer face à ce discours de Pithiviers. Ils auraient pu également se lancer dans des diatribes médiatiques et provocatrices à l'encontre du président et de ses propos. Heureusement pour nous, ils ont décidé de proposer un ouvrage qui permet au public non seulement de comprendre les problèmes que pose la « doxa », mais également de découvrir d'une manière plus exacte, plus historique, de quelle façon les nazis ont appliqué la solution finale de la question juive dans l'Hexagone, et quelle part y a pris le gouvernement de Vichy.

Le livre s'ouvre sur la description des trois points essentiels du discours présidentiel. Il montre que loin des fines analyses du philosophe de l'histoire Paul Ricœur, pourtant souvent cité, Emmanuel Macron présente des contrevérités flagrantes et des fausses affirmations. Non, la déportation des Juifs n'a pas résulté d'une décision française, conséquence de l'antisémitisme de Vichy manifesté dès juillet 1940 : c'est l'Allemagne nazie qui a décidé d'imposer la

solution finale en France, l'antisémitisme français étant ségrégationiste et non pas assassin. Non, les arrestations n'ont pas été menées en autonomie par la police française : la préparation de la rafle du Vel d'Hiv s'est faite à la demande allemande et sous étroit contrôle de la SS. Laval et Bousquet avaient d'ailleurs demandé initialement que la police allemande arrête elle-même les Juifs parisiens, mais avaient dû céder pour pouvoir au moins protéger les Juifs citoyens français. Non, la finalité des arrestations – envoyer les victimes vers une mort horrible dans les camps d'extermination – n'était pas alors connue par Vichy : à l'été 1942, personne en dehors de la SS ne connaissait le caractère systématique, industriel des assassinats auxquels étaient destinées les victimes des déportations.

Au fil des pages, s'impose ainsi l'idée qu'une telle lecture a posteriori des événements vaudrait un zéro pointé à tout étudiant de première année en histoire. Mais si Emmanuel Macron a pu tenir de tels propos, c'est avant tout sous l'influence d'historiens idéologues, qui, depuis les livres de Paxton et Klarsfeld, il y a quarante ans, ont mêlé en permanence histoire et mémoire. C'est pourquoi cette salutaire *Histoire d'une falsification* se présente en trois parties : la première rétablit le narratif des événements tels qu'ils se sont vraiment déroulés. La deuxième décrit les dérives des historiens idéologues qui manipulent le public avec la complicité des médias et des hommes politiques. La troisième souligne les difficultés de la société française, écartelée depuis la Libération entre désir de « supprimer Vichy » et besoin de se confronter à un passé qui a laissé des traces. Cette tension ne pourra finalement s'apaiser que si le sérieux de l'analyse historique n'est plus bafoué par le désir, légitime, d'entretenir la mémoire des victimes d'une tragédie inoubliable. Le discours de Pithiviers montre que nous ne sommes pas, à cet égard, au bout de nos peines. ✓

Historien de la Shoah et rabbin, Alain Michel est lui-même l'auteur de *Vichy et la Shoah. Enquête sur le paradoxe français* (Editions Elkana, 2014).
• *Histoire d'une falsification. Vichy et la Shoah dans l'histoire officielle et le discours commémoratif*, de Jean-Marc Berlière, Emmanuel de Chambost et René Fiévet, L'Artilleur, 328 pages, 22 €.

CÔTÉ LIVRES

Par Jean-Louis Voisin, Stéphane Ratti, Philippe Maxence, Marie Peltier, Frédéric Valloire, Charles-Edouard Couturier, Jean Tulard, Eric Mension-Rigau, Michel De Jaeghere et Cyprien Lemoigne



Bibliothèque idéale des Odyssées. D'Homère à Fortunat Textes rassemblés et présentés par Claude Sintès

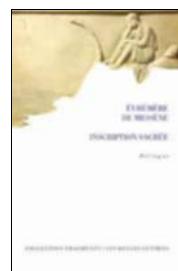
« Heureux qui comme Ulysse... » Depuis plus de deux mille ans, on sait que le plus beau et le plus émouvant moment d'un voyage au long cours est le retour chez soi. Partir avec enthousiasme, revenir apaisé. A l'exception d'un texte d'Horace qui conseille de rester dans son village plutôt que de courir le monde, c'est au départ et au voyage que l'auteur, archéologue de renom, fondateur et ancien directeur du splendide musée de l'Arles antique, a consacré cette « Bibliothèque idéale des Odyssées ». Car on bouge dans l'Antiquité, à pied, à cheval, en voiture et surtout en bateau, le moyen le plus commode de circulation. Grecs et Romains, civils et militaires, fonctionnaires et étudiants, commerçants, prêtres et pèlerins se déplacent. La Méditerranée n'a pas de secret, on aborde l'Inde, on suit les côtes de l'Afrique tropicale ou celles de la Crimée, on s'aventure au cœur du Sahara. Cet excellent choix de textes, sous-tendus par des cartes, conduit d'Homère aux auteurs chrétiens (Fortunat vers 530-609) et invite à prendre le sac. **J-LV**

Les Belles Lettres, 344 pages, 29,90 €.

Inscription sacrée. Evhémère de Messène

Evhémère a décrit, vers 300 av. J.-C., dans une histoire mythique, une île imaginaire de l'Arabie, la Panchaïe, qui aurait abrité un sanctuaire de Zeus. C'est là qu'il prétend avoir vu une stèle gravée contant les exploits des dieux. Cette stèle a donné son nom à son ouvrage, l'*Inscription sacrée*, ou *Histoire sacrée*, le titre que lui donna Ennius dans la traduction qu'il en fit en latin au II^e siècle av. J.-C. Connu sous forme de fragments ici rassemblés, cet ouvrage a donné naissance, chez les auteurs chrétiens, à un courant de pensée nommé l'évhémérisme, qui affirmait que les dieux païens n'étaient que de puissants souverains du passé, divinisés après leur mort. En réalité, Evhémère n'était point un athée mais l'auteur d'une fable historique qui ne peut se comprendre que dans le contexte hellénistique, à une époque où, après Alexandre le Grand, les souverains étaient désormais considérés comme des divinités. **SR**

Les Belles Lettres, « Fragments », 432 pages, 45 €.



Le Roi Hérode. De la légende à l'Histoire. Edith Parmentier

Hérode, mal aimé de l'histoire ? Une image façonnée par le massacre des enfants de Bethléem âgés de moins de 2 ans qui aurait fait suite à l'assassinat de ses propres fils, à la décapitation de Jean le Baptiste à la demande de son épouse Hérodiade et qu'aurait même suivie la persécution de l'apôtre Jacques... Or le roi Hérode serait mort en 4 avant notre ère ! Des confusions, des amalgames ont été faits entre Hérode et ses successeurs éponymes. Le ménage historiographique devait être fait, d'autant qu'une inscription découverte en Jordanie dans les années 1980 mentionnait « l'année où est mort Hérode le fou »... une interprétation erronée. D'où proviennent ces légendes noires que d'autres éléments (roi étranger, tyran paranoïaque) avaient renforcées ? Jouant de toutes les données disponibles, l'auteur discerne trois sources qui se sont combinées, l'une juive (en particulier Flavius Josèphe), l'autre chrétienne, la troisième romaine qui dénigre ce roitelet. Cela non pour inventer un nouvel Hérode, mais pour rendre sa place à celui qui fut un grand roi de Judée. **J-LV**

Les Belles Lettres, 256 pages, 47 €.

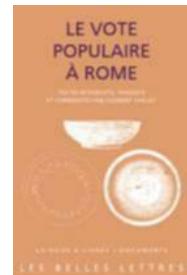


L'Armée romaine, première armée moderne. Général Nicolas Richoux

L'art de la guerre peut-il apprendre de l'histoire ? La réponse va de soi. L'ouvrage original du général Richoux va cependant beaucoup plus loin en démontrant que les textes antiques recèlent des leçons qui permettent de répondre aux défis actuels. Il en apporte la preuve en croisant de manière passionnante la constitution de l'armée romaine et les exigences de la guerre moderne. Dès la Rome antique sont en place les fondements du combat interarmes et une pensée stratégique qui reste pérenne. Un bel éloge de l'Antiquité et un plaidoyer pour qu'on ne cesse d'y recourir. **PM**

Editions Pierre de Taillac,

144 pages, 16,90 €.



Le Vote populaire à Rome. Textes introduits, traduits et commentés par Clément Chillet

Un titre guère affriolant, une lecture austère, mais un livre indispensable pour qui s'intéresse à la Rome antique. Car si l'on en exclut les devoirs religieux, le pivot du « métier de citoyen » à Rome est le vote du *populus*, un groupe d'hommes qu'unissent des mêmes lois et un corps de droits. S'appuyant sur 218 documents, l'auteur analyse sous tous ses aspects l'activité civique que constitue le vote : qui le pratique ? Pour quels types de lois ? Dans quelles assemblées ? Comment se déroule une campagne électorale ? Existe-t-il un vote par correspondance ? Qui proclame les résultats ? Cela, des origines de la ville jusqu'au I^e siècle, quand le vote populaire devient formalité, contrairement aux cités de l'empire où la vie municipale demeure très vivante. Une remarque : on voit mal comment l'aristocratie essaie, en réussissant le plus souvent, de court-circuiter le vote populaire. Mais il est vrai que l'approche institutionnelle choisie ne peut qu'effleurer la vie politique. **J-LV**

Les Belles Lettres, 656 pages, 55 €.



Les Celtes. Histoire d'un mythe. **Jean-Louis Brunaux**

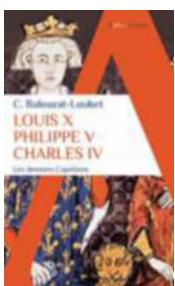
Le titre est un rien provocateur. L'auteur, spécialiste de la société gauloise, nous convie à l'histoire des idées et des représentations en suivant Tolkien, grand utilisateur de l'imaginaire celtique qui écrivait : « les Celtes (...) sont un sac magique, dans lequel on peut mettre ce que l'on veut et d'où peut sortir à peu près n'importe quoi ». Autrement dit, parler des Celtes comme d'une réalité admise par tous est une démarche qui n'a rien d'historique. Brunaux tire, de fait, à boulets rouges sur toute généralisation, s'appuie sur les textes antiques qui différencient les populations, écarte la culture matérielle des peuples dits celtes (Bretons, Gallois, Galates, etc.), pour ne retenir, avec précaution, que la notion linguistique. Un livre qui s'inscrit dans un débat très actuel, celui de l'identité. **J-LV**
Alpha, 416 pages, 11 €.

Germais et Romains au III^e siècle.

Le Harzhorn : « Une bataille oubliée ». **Yann Le Bohec**

A la lecture du *Figaro Histoire* d'octobre-novembre 2015, ce spécialiste de l'armée romaine découvre la bataille du Harzhorn, au cœur de l'Allemagne. Une bataille que ne mentionne aucun texte antique. Elle serait oubliée sans un fouilleur clandestin qui l'a sortie de la nuit en apportant aux autorités les preuves d'un engagement militaire. Des fouilles s'ensuivirent. Une réalité nouvelle se fit jour que Yann Le Bohec expose dans ce livre, le premier en français sur ce sujet. Il situe la bataille entre 230 et 251, à une époque que l'on supposait marquée par une crise militaire. Or, les bases romaines se trouvent à 250 km à l'ouest. Ce qui invite à nuancer cette crise, l'armée romaine ayant pu mener un raid en Germanie avec plusieurs milliers d'hommes et remporter sur le chemin du retour une victoire sur les Germains. **J-LV**

Lemme Edit, 108 pages, 17,95 €.



Louis X, Philippe V, Charles IV. Les derniers Capétiens

Christelle Balouzat-Loubet

Méconnus, frappés par la légende noire de la malédiction de Jacques de Molay et par le sarcasme public en raison de l'adultère de leurs épouses, les trois fils de Philippe le Bel (Louis X, Philippe V et Charles IV) régnèrent pendant quatorze petites années cumulées, mais demeurèrent d'humbles et agiles gouvernants, sacrés par l'onction. Dans ce petit opus admirablement documenté et rédigé, ils apparaissent comme des réformateurs efficaces, soucieux de la défense

de la grandeur de la France, à laquelle leurs intérêts dynastiques étaient charnellement liés. Héritiers et passeurs, ces « derniers Capétiens » ne le sont que par la chronologie. **MP**

Alpha, 312 pages, 9 €.

Le Journal de la Cour (1723-1785). **Stéphane Castelluccio**

Des cinq registres qui relataient la vie de la cour de France, trois ont survécu. Ces documents exceptionnels, quasi inédits, proviennent de l'administration des Menus Plaisirs. Elle organisait les fêtes laïques et religieuses, les représentations théâtrales et les concerts ordinaires, jouait un rôle d'aide-mémoire pour le respect des usages. Si l'on est loin des descriptions vivantes et partisanes de Saint-Simon, ces rapports montrent la mécanique de la Cour vue de l'intérieur sans porter de jugement de valeur. Elles impressionnent par le nombre et le détail des obligations et des servitudes quotidiennes, particulièrement celles du roi, centre de la société et de la Cour. Tout est noté, voyages, réceptions, visiteurs, chasses, députations, réunions, maladies, messes. L'étiquette n'est pas figée. Elle évolue. La respecter, c'est reconnaître sa place et celle d'autrui dans la hiérarchie sociale. Picorer à plaisir ce volume est un plaisir, c'est aussi comprendre la complexité de la Cour. Elle fascina les contemporains et donna le ton à l'Europe entière. **FV**

CNRS Editions, 706 pages, 38 €.



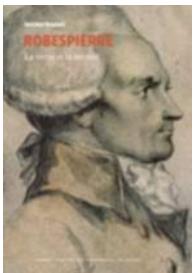
1491. Nouvelles révélations sur les Amériques avant Christophe Colomb. **Charles C. Mann**

Les révélations se sont un peu émoussées car il s'agit de la reprise en poche d'un ouvrage paru en 2005 et traduit en français deux ans plus tard. Ainsi, il est désormais assuré par l'archéologie que les rives du fleuve Amazone étaient beaucoup plus peuplées qu'aujourd'hui avec des villes, telle Marajo, près de l'océan Atlantique, dont la population a été estimée à 100 000 personnes !

Trois lignes de force sont explorées : la démographie indienne, les origines des peuples indiens et l'écologie indigène. Cela sans oublier les guerres entre Etats, comme celle qui dura cent ans (562-682) pour le contrôle du cœur de l'Empire maya, ni les caractères de chaque civilisation. Le livre de ce journaliste scientifique reste captivant, vertigineux par son érudition et son allant : pas une seule page d'ennui dans cette visite guidée de l'Amérique précolombienne. Il ne cesse de surprendre : contrairement à une idée reçue, les sociétés de Méso-Amérique avaient bien inventé la roue, mais elles s'en servaient seulement comme d'un jouet pour enfant ! **FV**

Albin Michel, « Espaces libres », 736 pages, 15 €.





Robespierre. La vertu et la terreur. Antoine Boulant

Y a-t-il un homme de la Révolution qui ait plus déchaîné les passions ?

Ce piège, Antoine Boulant l'évite d'emblée et propose une biographie synthétique de l'Incorrigeable sans tomber dans les réductions faciles, les enthousiasmes militants ou ces *a priori* téléologiques qui voient dans l'enfance de Maximilien les raisons profondes de son action politique. Précis, argumenté, il montre la radicalisation progressive de Robespierre, habité d'une logique démocratique toujours plus exigeante, une « *vigie de la démocratie* » voyant des complots partout. Admirablement servi par le format et l'iconographie de la « Bibliothèque des illustres », ce Robespierre restera aussi comme un beau livre. Un véritable exploit vu le sujet... PM

Perrin/Bibliothèque nationale de France, 256 pages, 25 €.



Louis XVII. Une disparition programmée

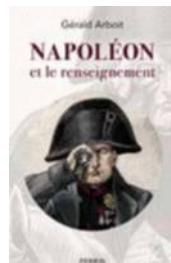
Dominique Sabourdin-Perrin

Louis XVII, un enfant à qui l'on a arraché sa famille, son nom, sa vie, un enfant rongé par la peur et la maladie au fond d'une prison, un enfant victime de sa naissance royale, enfermé pour qu'il ne puisse pas réclamer une couronne qu'il n'avait jamais coiffée. Historienne spécialiste de la famille royale sous la Révolution, Dominique Sabourdin-Perrin livre un plaidoyer aussi saisissant que rigoureux en faveur du fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, mort de maltraitance. Le bref récit d'une vie écourtée, où l'insouciance et la légèreté d'un petit garçon laissent brusquement place au calvaire de la tour du Temple. En annexe, sont rangés quelques poèmes, chansons et la convention des droits de l'enfant adoptée en 1989, et destinée à pourvoir à l'avenir à leur protection, qu'ils soient enfants des rues ou enfant de roi. C-EC
Salvator, 130 pages, 10,90 €.

Napoléon et le renseignement. Gérald Arboit

Napoléon n'a pas inventé le renseignement mais il a su utiliser ses ambassadeurs, l'interception des lettres et un vaste réseau d'espions pour préparer ses campagnes, connaissant chaque fois le nombre et la position de ses adversaires, ainsi que le terrain sur lequel il allait les affronter. Gérald Arboit nous livre une excellente description de l'administration du renseignement et, à l'aide d'une abondante documentation, éclaire « *opérations spéciales* » et « *actions invisibles* » d'un jour nouveau. Un ouvrage de référence. JT

Perrin, 544 pages, 25 €.



© FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO. © FONDATION NAPOLEON. © DUNOD.



Victoria. Reine et impératrice, 1819-1901. Hortense Dufour

Cette petite reine imposante à l'air sévère et rigoriste, est-ce toute la reine Victoria ? Reine de l'Empire britannique à son apogée, impératrice des Indes, « grand-mère de l'Europe », souveraine de la révolution industrielle, elle fut aussi une reine obstinée, colérique, simple, sensuelle, follement amoureuse de son époux, Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, aimant les hommes, la musique et le whisky dans son thé. Ne serait-ce qu'à cause de sa personnalité, parmi les plus marquantes de son siècle, et de son règne de soixante-quatre ans, lire sa vie, c'est relire l'histoire d'une époque, surtout sous la plume d'Hortense Dufour, qui signe ici une biographie aux airs de roman, agrémentée d'une série de portraits et de photographies. C-EC
Editions du Rocher, 640 pages, 26 €.



LE FIGARO
HISTOIRE



RENCONTRE

À L'OCCASION DE LA PARUTION
DU NOUVEAU NUMÉRO
DU FIGARO HISTOIRE,

LES RENCONTRES
DU FIGARO HISTOIRE ET
DE LA FONDATION NAPOLEON
vous invitent à assister à un débat

« NAPOLEON III : IMPOSTEUR
OU VISIONNAIRE ? »
le 8 février 2023 à 19 h 30
à la Fondation Napoléon



AVEC JEAN
TULARD,
DE L'INSTITUT,
PRÉSIDENT
DU CONSEIL
SCIENTIFIQUE DU
FIGARO HISTOIRE

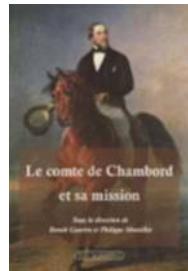


THIERRY
LENTZ,
PRÉSIDENT
DE LA
FONDATION
NAPOLEON



XAVIER
MAUDUIT,
HISTORIEN
ET ANIMATEUR
DU « COURS
DE L'HISTOIRE »
SUR FRANCE
CULTURE

7, rue Geoffroy-Saint-Hilaire
75005 Paris
Entrée libre
Inscriptions :
ce@napoleon.org
ou par téléphone : 01 56 43 46 00



Le Comte de Chambord et sa mission. **Benoît Courtin et Philippe Montillet (dir.)**

Fils posthume du duc de Berry, fidèle à son héritage familial et à sa foi profonde, le comte de Chambord incarna les espoirs du légitimisme après la II^e République, mais mourut en 1883 sans avoir concrétisé son destin, effacé par une III^e République farouchement décidée à s'enraciner. Henri V ne régna pas mais élabora une pensée politique exhaustive, nuancée et féconde, aidé par des figures religieuses, littéraires et politiques majeures de son temps. C'est ce qui apparaît dans cet ouvrage constitué des actes d'un colloque annulé en 2021 : chaque intervention permet d'observer le personnage sous un angle précis et de reconstituer le panorama de sa longue vie. Donnée ou perdue ? Le lecteur tranchera. **MP**

Via Romana, 298 pages, 25 €.



Le Chœur des esclaves

Antonin Durand

La vitalité symbolique du « *Va, pensiero* » ou « Chœur des esclaves » de Giuseppe Verdi est si forte qu'elle méritait une étude singulière. Dans un ouvrage aussi érudit qu'agréable à lire, Antonin Durand analyse les usages politiques successifs de cet air de la troisième partie du *Nabuchodonosor* (le roi de Babylone a envahi Jérusalem, pillé son Temple et emmené en exil les Hébreux qui chantent le souvenir douloureux de leur lointaine patrie), créé à la Scala de Milan en 1842. A l'époque où la Lombardie était occupée par les Autrichiens, le chant fut associé au *Risorgimento* italien, le mouvement de renaissance national qui culmina avec l'unification du pays en 1861. Cri de ralliement des patriotes et des libéraux, hymne national bis de l'Italie, il a acquis le statut universel d'hymne de la liberté perdue, entonné jusqu'à aujourd'hui, à travers le monde, dans les manifestations les plus diverses. **EM-R**

Buchet Chastel, 352 pages, 24,90 €.



Quand l'histoire fait dates. **Patrick Boucheron**

Professeur au Collège de France, spécialiste de l'Italie du Moyen Age et de la Renaissance (il est l'auteur d'un magnifique *Conjurare la peur. Sienne, 1338*), Patrick Boucheron est devenu la bête noire des intellectuels de droite depuis qu'il a publié en 2017 son *Histoire mondiale de la France*. Délaissez l'histoire sociale, il y avait réinvesti le genre de l'histoire de France – dont l'abandon par l'école des Annales avait ouvert, à ses yeux, un boulevard aux réactionnaires, qui avaient trouvé dans le monopole du « *récit entraînant* » l'occasion de bénéficier d'un large accès au grand public –, mais pour le subvertir en insistant sur la prééminence paradoxale, dans ce qui constitue l'identité française, de tout ce qui vient d'ailleurs. L'exercice, marqué par un *a priori* multiculturaliste franchement assumé, mais aussi par un sens indiscutable de la narration, avait rencontré un large succès. Il le renouvelle ici avec la chronologie. Inspirées par la trame des émissions qu'il anime depuis cinq ans sur Arte, ces trente chroniques écrites comme autant de nouvelles traitent de trente événements de l'histoire universelle, des grottes de Lascaux au coup d'Etat de Pinochet, en passant par le procès de Socrate, la crucifixion du Christ ou la chute de Constantinople, pour mieux s'interroger sur ce qui relève, en eux, de l'histoire ou d'une mémoire fantasmée. L'événement n'est ici qu'un point de départ, une « porte d'entrée », qui permet de décrypter les imaginaires et les instrumentalisations plus ou moins intéressées qui lui sont associés. On mesure la portée polémique d'un livre qui vient défier les partisans de l'histoire chronologique sur leur propre terrain. On aurait tort d'en rester là, pourtant, et de passer son chemin. Servies par une langue subtile et élégante, une information sûre – quand même l'auteur n'est pas toujours exempt de certains partis pris (témoin, son adhésion sans réserve aux spéculations de Florence Dupont sur le caractère cosmopolite de l'identité première de Rome) –, ces chroniques s'inscrivent sans doute dans la volonté de « déconstruire » les tranquilles certitudes de l'histoire événementielle en montrant la volatilité des faits. Pour être parfois discutables, elles n'en sont pas moins toujours passionnantes. **MDeJ**

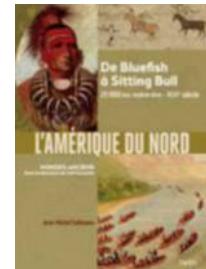
Seuil/Arte Editions, 480 pages, 25 €.

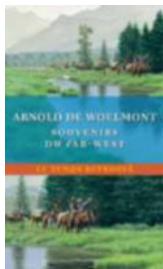
L'Amérique du Nord. De Bluefish à Sitting Bull

(25 000 av. notre ère-XIX^e siècle). **Jean-Michel Sallmann**

Bluefish ? Un site sur les bords du Yukon, à la frontière avec l'Alaska. Dans des cavernes qui servaient de refuge à des populations de chasseurs ont été trouvés les restes les plus anciens d'Amérique du Nord, 25 000 ans av. J.-C. Sitting Bull ? Chacun connaît ce chef sioux (1831-1890), vainqueur de l'armée américaine à Little Bighorn, devenu acteur du « cirque » de Buffalo Bill avant d'être tué lors de son arrestation en décembre 1890. Un an plus tard, s'achèvent les guerres entre Amérindiens et Etats-Unis. C'est donc une très longue histoire que raconte l'auteur. Elle ne se résume pas aux contacts entre Européens et indigènes dont les derniers à avoir rencontré pour la première fois des hommes blancs furent des Inuits en 1918 ! Pour le néophyte, les chapitres les plus passionnants concernent le monde amérindien avant l'arrivée des Européens et ses prolongements. Avec les débats sur l'origine sibérienne du peuplement, les variations climatiques, l'apparition de villes vers 3 500 avant notre ère, la conquête et le développement du maïs et la variété insoupçonnée des types de civilisations indiennes. Belles cartes, superbe iconographie. **FV**

Belin, « Mondes anciens », 400 pages, 41 €.

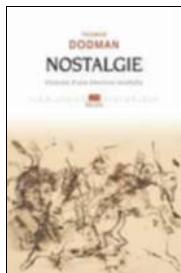




Souvenirs du Far-West. Arnold de Woelmont

« Qui donc en Europe penserait à passer sept jours et sept nuits de suite en wagon ? » s'exclame ce jeune aristocrate belge à l'automne 1876. De New York, il part rejoindre San Francisco à bord d'un « Pullman Cars », ces « caravanserais roulants » et tient une sorte de journal, pimenté de descriptions vives, fraîches, savoureuses. A Cheyenne, dans le Wyoming, un saloon qualifié de « maison de fous ». Là, des colons s'installent avec leur « chariot d'émigrants » et établissent un corral. Ici, des trappeurs causent avec leurs carabiniers qui ne les quittent jamais, des chercheurs d'or inculquent à leurs enfants leur soif d'orpailage. Un tour à Salt Lake City, un salut à Brigham Young, « sorte de Mahomet », le deuxième président des Mormons, qui ne sont guère du goût de notre touriste. Visite de la Californie, vins très médiocres, mais sierras, faune et arbres géants enchantent Woelmont. On le lit avec la joie enfantine de retrouver l'Ouest qui fait rêver, celui de la démesure. **FV**

Mercure de France, « Le Temps retrouvé », 304 pages, 11,50 €.



Nostalgie. Histoire d'une émotion mortelle

Thomas Dodman

L'enjeu méthodologique de l'ouvrage est d'étudier l'apparition, puis la transformation d'un type d'affect. A partir de la fin du XVII^e siècle, « le désir ardent » de rentrer chez soi est décrit comme une maladie nouvelle, sous une forme clinique, avec toute une panoplie de symptômes. A la fin du XIX^e siècle, le mal du pays n'est plus une pathologie mais une simple émotion liée au regret du passé.

L'historien franco-britannique étudie l'expansion de la maladie chez les soldats enrôlés dans les armées républicaines françaises, pendant les guerres révolutionnaires et impériales, les protocoles élaborés par les médecins pour la traiter, puis son abandon par les taxinomies médicales. Un ouvrage savant qui clarifie les représentations littéraires de la nostalgie, aussi abondantes qu'universelles. **EM-R**

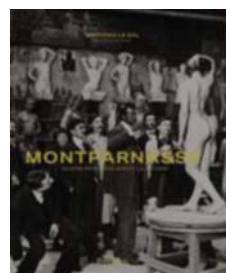
Seuil, 320 pages, 23,50 €.

Montparnasse. Quand Paris éclairait le monde

Mathieu Le Bal

L'ouvrage, dont le texte très solide est servi par des documents variés et fort bien commentés, retrace l'histoire du quartier Montparnasse qui, au tournant du XIX^e et du XX^e siècle, prend la relève de Montmartre et rassemble, autour de bistrots et de bals populaires, une exceptionnelle constellation d'artistes. Le bouillonnement intellectuel y connaît son apogée dans les années 1920 avec l'internationalisation de la communauté d'artistes. Montparnasse devient alors la plaque tournante de la modernité, dans une atmosphère d'intense créativité, portée entre autres par Foujita, Soutine, Modigliani, Léger, Juan Gris, Picasso et Matisse. La Rotonde, Le Dôme et La Coupole, qui continuent aujourd'hui à attirer des touristes du monde entier, sont les institutions emblématiques de cet âge d'or. Un superbe tableau de la vie artistique parisienne de la première moitié du XX^e siècle. **EM-R**

Albin Michel, 400 pages, 59 €.



Le Général Gouraud. Un destin hors du commun, de l'Afrique au Levant. Julie d'Andurain

Entré laborieusement dans la carrière militaire, Henri Gouraud construisit son destin en suivant les méandres géopolitiques du XX^e siècle. Ayant acquis en Afrique une expérience solide du commandement et de l'exploration, il servit pendant la Grande Guerre en Argonne puis aux Dardanelles où il laissa un avant-bras. Proconsul en Syrie dans l'entre-deux-guerres, il termina administrateur et diplomate globe-trotteur. Spécialiste des questions coloniales, Julie d'Andurain brosse la fresque incroyablement dense d'une vie d'aventure, de service et d'honneur, qui soulève subtilement les brûlantes questions de la conquête militaire, de la souveraineté nationale, du patriotisme populaire et de la puissance française, sans jamais céder au jugement anachronique. Passionnant, sans nostalgie possible. **MP**

Perrin, 512 pages, 27 €.

27
HISTOIRE

Tous contre tous. L'hiver 1933 et les origines de la Seconde Guerre mondiale. Paul Jankowski

Moins de vingt ans ! Ce fut au fond la durée du monde issu du traité de Versailles de 1919. Dans *Tous contre tous*, l'historien américain Paul Jankowski retrace de manière détaillée le basculement décisif qui s'opère entre novembre 1932 et l'été 1933. Hitler arrive au pouvoir et le Japon quitte la Société des Nations. Mussolini, lui, regarde l'Afrique, se rêvant en empereur romain. Roosevelt entraîne les Etats-Unis vers l'isolationnisme, quand la Grande-Bretagne se replie sur son empire tandis que la France tente en vain de faire renaître l'alliance victorieuse de 1918. Le monde change et la guerre en sera le résultat. Alors que des similitudes apparaissent avec notre époque, l'auteur montre surtout comment la Seconde Guerre devint... mondiale. **PM**

Passés/Composés, 384 pages, 25 €.

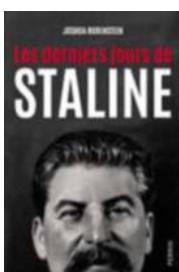




Un tragique malentendu. La querelle entre Bernanos et Maurras Axel Tisserand

La rupture violente de Bernanos avec Maurras est au cœur de la vogue dont jouit, post mortem, l'admirable auteur du *Journal d'un curé de campagne* : parce qu'elle lui a donné la dimension enviable d'un imprécateur convenable. La violence de ses emportements nous paraît garantir la sincérité d'une belle âme. Son reniement de l'Action française permet de se référer à lui sans subir les foudres des vigilants. En dénonçant les crimes de l'armée franquiste durant la guerre d'Espagne, comme en multipliant, depuis le Brésil, à 10 000 km du front, les malédictions contre ceux qui compossait, durant la guerre, avec l'occupant, il a acquis le prestige de celui qui a su « *penser contre son camp* ». C'est dire l'immense intérêt de l'exploration et de l'analyse auxquelles s'est livré avec une singulière liberté Axel Tisserand. On y découvre que la violence la plus révoltante n'est pas toujours dans la bouche de qui l'on croit, et chez Bernanos, regrettant que la guerre n'ait pas fait suffisamment couler de sang en France, une ivresse dans la rhétorique qui le conduit, parfois, à congédier les faits pour écrire n'importe quoi, en même temps qu'une étrange fidélité aux théories de la race et du sang de son premier maître, Drumont. **MDel**

Editions de Flore, 140 pages, 10 €.



Les Derniers Jours de Staline. Joshua Rubenstein

On connaissait la date, mais on ignorait beaucoup des circonstances et des répercussions de la mort du « petit père des peuples ». Joshua Rubenstein se fait fort de combler ce vide historiographique en dépeignant de manière détaillée la lente dégénérescence d'un Staline malade et paranoïaque, qui entama même une violente campagne antisémite avant de s'éteindre en mars 1953. Un des aspects de cet événement, bien développé ici, est la réaction inégale du bloc de l'Ouest et la façon dont celui-ci rata la fenêtre de tir qui lui était offerte pour ouvrir le dialogue en ce tout début de guerre froide. Après plusieurs semaines de flottement et l'évitement inattendue du favori Lavrenti Beria, l'ancien chef de la sécurité du « Vojd » (« guide ») Staline, la voie de la succession était ouverte à Nikita Khrouchtchev. **CL**

Perrin, 368 pages, 23,50 €.

Les Sentinelles oubliées. Roland Pietrini

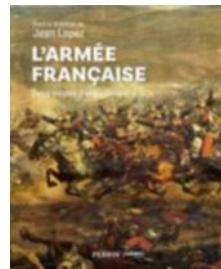
De 1947 à 1991, les membres de la Mission militaire française de liaison (MMFL) se sont rendus de l'autre côté du rideau de fer pour récolter des renseignements sur les mouvements des armées soviétique et est-allemande ainsi que sur leurs équipements. Parmi eux, l'auteur, sous-officier de l'armée de terre, qui détaille ici, avec une précision d'horloger, au risque parfois de la technicité, les missions, les effectifs, les procédures, les tactiques et les caractéristiques des matériels utilisés. Malgré la chute du mur de Berlin, ces soldats, dont certains sont morts en opération, n'ont reçu aucune récompense hors la satisfaction du devoir accompli pour la sauvegarde de la liberté de l'Europe de l'Ouest. Une page qu'il fallait écrire. **PM**

Editions Pierre de Taillac, 280 pages, 16,90 €.



Précision

Sur la foi des épreuves distribuées par le service de presse, notre recension de l'ouvrage *A la droite du Père*, dirigé par Florian Michel et Yann Raison du Cleuziou (Seuil), dans *Le Figaro Histoire* d'octobre 2022, signalait une erreur relative à Jacques Trémoloët de Villers, qui, ayant été repérée à la relecture, ne figure pas en définitive dans la version imprimée.



L'Armée française. Jean Lopez (dir.)

Entraînée par Jean Lopez, une compagnie de spécialistes du monde militaire propose ce bel ouvrage. Articulé autour de six thèmes (le XIX^e siècle, la Grande Guerre, la Seconde Guerre mondiale, l'Indochine et l'Algérie, les troupes, les Opex), superbement illustré, animé de dialogues, de cartes, de mises au point et d'encadrés originaux, il décrit l'identité militaire de la France au cours des deux derniers siècles. Des victoires et des désastres, des aventures coloniales, des types de guerres très divers, la transformation du soldat – de l'appelé au professionnel –, des tensions entre stratégie et tactique, entre pratique et desseins grandioses, entre systématisme cartésien et élan créateur, avec toujours un foisonnement de débats au sein des armées. Existait autrefois un livre pour adolescents, *Pages de gloire de l'armée française*. La gloire n'est plus à l'ordre du jour. Quelques paillettes ici et là, telles celles consacrées à un photographe de grand talent, Marc Flament (1929-1991), ancien d'Indochine qui couvrit toutes les opérations en Algérie. **FV**

Perrin/Guerres et Histoire, 400 pages, 35 €.

Histoire mondiale des impôts

Eric Anceau et Jean-Luc Bordron

Un traité de fiscalité ? On aurait pu le craindre au regard du seul titre. Mais il s'agit bien d'un livre d'histoire, celui de l'impôt et plus largement de la fiscalité à travers le temps et les pays. Né vraiment avec la sédentarisation des peuples, se développant avec l'affirmation d'un pouvoir central, celui du prince puis celui de l'Etat, l'impôt remonte, « *a minima, à cinq mille ans* ». Plus qu'un bel âge pour une pratique qui a suscité des réactions parfois violentes et qui pourtant, au fil de la démocratisation des peuples, a nécessité toujours plus le consentement de ces derniers. Dans cette histoire universelle inédite, les anecdotes ne manquent pas et renforcent la compréhension d'un phénomène répandu dans le temps et l'espace. **PM**

Passés/Composés, 448 pages, 25 €.





© HANNAH ASSOULINE/OPALE.

I y a une dizaine d'années, lorsque vous aviez l'audace de critiquer l'entrisme des *gender studies* en France, on vous renvoyait en ricanant dans le camp des réactionnaires. On traitait alors d'obscurantistes et d'arriérés ceux qui osaient remettre en question cette nouvelle avancée des sciences sociales. Le livre de Frans de Waal, *Défis*, vient montrer que le rejet de la science et la doxa sont plutôt du côté de ceux qui nient la différence biologique des sexes.

Ce primatologue américano-néerlandais compare dans ce livre l'espèce humaine avec les grands singes (avec qui nous partageons 98,5 % de nos gènes) du point de vue du genre. Le résultat est édifiant et sans appel : la théorie du genre, qui postule que la différence des sexes est une pure construction sociale au service de la domination masculine, est une vaste fumisterie. Le constructivisme social, un gigantesque canular érigé au rang de dogme dans les meilleures universités occidentales.

Qu'apprend-on dans ce livre précis, factuel et passionnant ? Que quand on donne des jouets à des singes, les véhicules motorisés finissent presque toujours entre les mains des jeunes mâles, et les poupées entre celles des jeunes femelles. En Suède, pays qui promeut officiellement l'égalité des genres, et où les catalogues des magasins sont dégénrés, les enfants ont exactement les mêmes préférences que dans les autres pays : les garçons ont plus d'outils, de véhicules ; les filles, plus d'articles ménagers, d'objets pour prendre soin des autres et de vêtements !

Lorsqu'on met un enfant chimpanzé dans une cage avec deux adultes, un mâle et une femelle, c'est la femelle qui immanquablement finira par s'en occuper. Mais si vous laissez le bébé singe seul avec un mâle, celui-ci n'en aura dans un premier temps rien à faire, avant de finir par s'en occuper.

Conclusion, selon le chercheur : « *le rôle de la mère est aussi une question de biologie* ». Les mâles humains sont beaucoup plus paternels que la plupart des espèces. Voilà une différence construite qu'on serait bien avisé de ne pas déconstruire !

Le néoféminisme est rousseauïste. Il pense que l'homme est naturellement bon et que c'est sa socialisation qui le pousse à adopter des comportements mauvais, notamment vis-à-vis des femmes.

Or qu'est-ce qu'un chimpanzé, sinon un « homme déconstruit » ? Si Sandrine Rousseau connaît mieux la nature, peut-être n'invite-t-elle pas avec autant de naïveté à gratter le vernis patriarcal pour retrouver l'homme primitif.

LA PLANÈTE DES SINGES

Dans un essai passionnant où il compare humains et grands singes, le primatologue Frans de Waal démontre que la théorie du genre n'est qu'une mystification.

Le livre s'ouvre avec le meurtre d'un des chimpanzés préférés de l'auteur, massacré par ses congénères mâles. L'agressivité masculine « n'est pas une idéologie » mais une tendance propre à tous les mammifères, tandis que la tendance protectrice est une caractéristique universelle des femelles. « *Les garçons grandissent en étant plus enclins à la violence* », écrit le chercheur qui nous invite à tenir compte de cette réalité dans l'éducation de nos enfants. « *Chaque société doit faire face à cette réalité et doit parvenir à civiliser ses fils.* »

« Personne ne proposerait de lutter contre le racisme en incitant les personnes d'origines différentes à se ressembler. Alors, pourquoi essayer de se débarrasser du genre ? » se demande Frans de Waal.

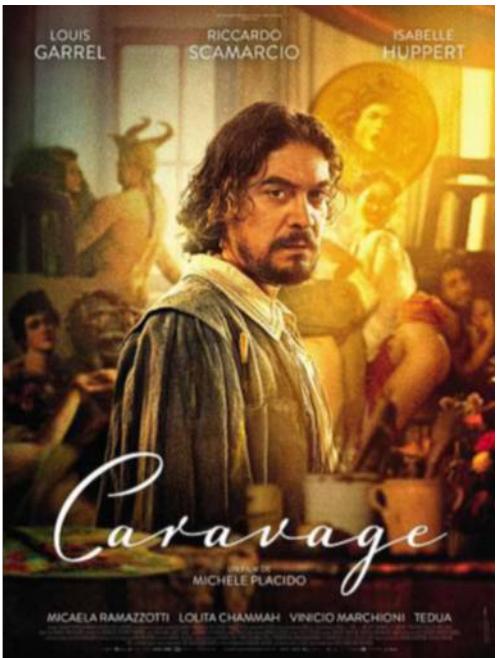
Au fond, la théorie du genre ne fait que rejouer le vieux dualisme entre l'âme et le corps, l'inné et l'acquis, la chair et l'esprit. Cette forme renouvelée de gnosticisme hait le mystère de l'incarnation.

Le formidable livre de Frans de Waal nous invite à ne pas mépriser la part d'animalité qui est en nous, mais à apprendre à la domestiquer. Il y a des instincts qui sont bons, d'autres mauvais, et tout l'art de la civilisation consiste à les brider ou à les cultiver pour tirer le meilleur de l'homme. ↗

À LIRE



Différents.
Le genre vu par un primatologue
Frans de Waal
Les liens qui libèrent
480 pages
25 €



CINÉMA

Par Geoffroy Caillet

L'ange des ténèbres

Le *Caravage* de Michele Placido offre une plongée suggestive dans la peinture d'un maître déchiré entre la grâce et le péché.

A près Michel-Ange et le film éponymous d'Andrei Konchalovsky en 2019, un nouveau génie de l'art a désormais son biopic. Réalisé par Michele Placido (*Romanzo criminale*), ce *Caravage* semble ressusciter l'âge d'or des coproductions franco-italiennes, qui irrigua le cinéma de talents de part et d'autre des Alpes dans les années 1950 et 1960. Isabelle Huppert y incarne la marquise Costanza Colonna, protectrice du peintre, sa fille Lolita Chammah, la prostituée Anna Bianchini, qui lui servit de modèle, et Louis Garrel, un personnage fictif, membre de l'Inquisition, surnommé « L'Ombre », lancé aux trousses d'un Caravage qui s'est réfugié à Naples en 1606 après avoir tué un homme dans une rixe à Rome. Quant à l'artiste, il reprend étonnamment vie sous les traits de l'Italien Riccardo Scamarcio, qui semblent décalqués de ses autoportraits, notamment le Goliath sanglant de la Galerie Borghèse.

C'est au rythme de l'enquête menée par « L'Ombre » que le film déploie ce qu'on sait de la vie du peintre. On le suit par les tavernes enfumées, les ruelles sordides, les prisons lugubres, les ateliers encombrés par les catins qu'il y ramène pour servir de modèles à ses Marie-Madeleine et par les toiles qui sortent de son pinceau. Autant de scènes directement inspirées par sa peinture, dont le clair-obscur sert de thème visuel à tout le film. A l'inverse du *Michel-Ange* de Konchalovsky, qui s'attachait à la

banalité de l'homme plutôt qu'au secret de son génie, *Caravage* fait en effet la part belle à l'artiste en s'efforçant de cerner son œuvre, qui prend forme aux yeux du spectateur au cours de suggestives scènes d'atelier où défilent ses illustres toiles, de *La Vocation de saint Matthieu* à *La Conversion de saint Paul*.

En dépit d'une crudité parfois outrancière, certains crieront à l'académisme. Les autres goûteront cette façon de rendre compte de l'évolution de l'artiste : las de commettre des fleurs et des fruits pour le Cavalier d'Arpin, peintre raffiné en faveur auprès du pape Clément VIII, Caravage veut développer son propre art et faire valoir ses conceptions. Ce qu'il veut, c'est peindre « *la douleur de l'humanité* », faire briller la lueur farouche de l'Evangile sur « *les pauvres hères qui peuplent la nuit* », sur les faces hâves et les corps déguenillés des mendiants de Rome, désireux de rapprocher ceux-ci de celui-là parce qu'il a compris que c'est d'abord à eux qu'il s'adresse. Un idéal qu'il partage avec Philippe Néri, le grand saint romain de la Contre-Réforme, dont il fréquente l'église de la Vallicella et les pauvres qui y trouvent le réconfort.

Dans cette Rome bouillonnante de 1600, Caravage déclenche les passions, autant pour son approche naturaliste du sacré que pour son aura sulfureuse de voyou violent. D'une façon paradoxale, le film ne résiste pas à la tentation de l'ériger

en artiste maudit opprimé par le pouvoir pontifical, à l'image de Giordano Bruno, le dominicain hérétique qu'il croise ici en prison à la veille de sa condamnation au bûcher, alors même qu'il traduit fidèlement les divisions qu'il provoque : les cardinaux Del Monte et Scipion Borghèse l'estiment au plus haut degré; le pape Paul V le reconnaît comme un génie, mais hésite. Son œuvre ne trahit-elle pas le frisson sacré que le concile de Trente a voulu insuffler dans l'Eglise ? Au vrai, Caravage peint le monde défiguré par le péché et anxieux de sa rédemption. Lui-même, mort dans des circonstances obscures alors que la grâce papale venait de lui être accordée, échoua à la trouver ici-bas. Mais toute son œuvre en manifeste, dans l'apréte des ténèbres, l'attente inquiète.

Caravage, de Michele Placido, 1 h 58.

À LIRE



Retrouvez
Le Figaro
Hors-Série
Caravage
8,90 € sur
[www.figarostore.fr/
hors-serie](http://www.figarostore.fr/hors-serie)

JAMAIS SANS MON FILS

Tirailleurs a été présenté par son réalisateur Mathieu Vadepied et son protagoniste et coproducteur Omar Sy comme un tribut versé aux soldats dont le sacrifice pendant la Première Guerre mondiale aurait été oublié. Le jugement ne relève pas de l'histoire, mais de la tendance contemporaine à considérer toute minorité comme victime d'indifférence ou d'opprobre. Car la mémoire des tirailleurs sénégalais – qui venaient en réalité de toute l'Afrique occidentale française et furent unanimement appréciés pour leurs qualités militaires – n'a jamais cessé d'être importante dans l'historiographie de la Grande Guerre, des lendemains du conflit, par le biais de monuments commémoratifs, jusqu'à aujourd'hui, par celui des manuels scolaires et de la recherche universitaire. Et, précisément, sans rapport avec leurs effectifs (moins de 3 % de ceux de l'armée française pendant tout le conflit) ni avec leurs pertes (22 %, soit équivalentes à celles des autres unités engagées). Pour autant, *Tirailleurs*, qui suit l'itinéraire d'un père et son fils depuis leur enrôlement forcé au Sénégal jusqu'aux tranchées de 1917, n'est pas un film pesamment politique comme pouvait l'être *Indigènes* (2006). Certes, la scène de capture des deux hommes

par la gendarmerie française n'est guère représentative de l'enrôlement de ces hommes, qui se faisait principalement par le biais des notables locaux, mais le film se tient à égale distance du procès en racisme comme de l'idéalisat ion des tirailleurs. Il s'inscrit plutôt dans l'évolution historiographique de la mémoire de la Grande Guerre, qui refuse désormais de voir dans le poilu, qu'il soit noir ou blanc, autre chose qu'une victime. Du reste, le scénario délaissé rapidement le film de guerre pour s'attarder sur la relation conflictuelle entre le père, qui cherche à tout prix à s'évader, et le fils, qui affronte la guerre, galvanisé par son lieutenant. *Tirailleurs* s'embarque alors dans un sentimentalisme taillé sur mesure pour Omar Sy et aggravé par une mise en scène tissée de clichés ou d'images faciles, jusqu'à la séquence finale qui suggère de façon appuyée que le soldat inconnu est peut-être un tirailleur. Une véritable pirouette dans un film sur la Première Guerre mondiale où l'ennemi a été invisible, les assauts rares, l'héroïsme absent ou suspect.

Tirailleurs, de Mathieu Vadepied, 1 h 40.



FAIM TRAGIQUE

En 2020, *L'Ombre de Staline* d'Agnieszka Holland (lire *Le Figaro Histoire* n° 51) abordait la tragédie de l'Holodomor à travers le personnage de Gareth Jones, journaliste britannique qui fit connaître au monde la famine organisée par Staline en Ukraine en 1932-1933 pour imposer la collectivisation des terres. *Holodomor, la grande famine ukrainienne* la raconte à travers l'histoire d'un jeune couple de paysans et de leur famille, peu à peu broyés par la machine infernale inventée par Staline et actionnée par de sinistres commissaires, qui fondent régulièrement sur leur village pour les violenter et les affamer. Lui se réveille artiste et fuit à Kiev pour tenter de vivre de sa peinture et trouver des subsides. Emprisonné, il s'échappera pour tenter de libérer son village, à la suite de son père et de son grand-père.

Au regard d'un tiers, *Holodomor* substitue le point de vue



des victimes. Au film enquête glaçant, le grand récit dramatique à l'américaine visant à teinter d'épopée la tragédie, à doubler le cri des victimes d'une ode à la résistance ukrainienne. L'ambition est louable, mais la mise en scène sacrifie trop visiblement ses personnages et ses situations aux canons hollywoodiens, entre représentation idyllique du village et romance envahissante entre les protagonistes. Le film aurait gagné à explorer plutôt le système soviétique qui rendit possible une telle tragédie – 7 millions de morts, dont plus de 4 millions en Ukraine. S'il est loin d'un *Docteur Jivago*, sur lequel il louche visiblement, *Holodomor* n'en contribue pas moins efficacement à faire connaître un épisode encore méconnu de l'histoire contemporaine.

Holodomor, la grande famine ukrainienne, de George Mendeluk, 1 h 43. Sortie le 22 février.

Et aussi

Vaincre ou mourir, de Paul Mignot et Vincent Mottez, avec Hugo Becker, Rod Paradot, Jean-Hugues Anglade, 1 h 35. L'épopée de Charette, tournée au Puy du Fou.

Lire *Le Figaro Histoire* n° 65.



EXPOSITIONS

Par Albane Piot, Pétronille de Lestrade et Cyprien Lemoigne

La beauté en partage

L'hôtel de la Marine expose une merveilleuse sélection des œuvres de la Ca' d'Oro vénitienne, actuellement fermée pour travaux.

C'est un palazzino des Mille et Une Nuits ; un abri, un asile, une retraite comme en peuvent rêver les amoureux de l'art », écrit, ébloui, en 1876, l'historien d'art Henry Havard au sujet du palais qu'habite alors la danseuse Maria Taglioni. Pourtant, l'antique palais de Marino Contarini, édifié au début du XV^e siècle, a déjà subi bien des altérations. Il a fallu les subsides d'un prince russe pour lui redonner un certain lustre. Quand, en 1894, Giorgio Franchetti, fils du baron Raimondo Franchetti et de la baronne Sara Louise Rothschild, arrive à Venise, la Ca' d'Oro est en ruine, divisée à l'intérieur en multiples appartements. L'homme est esthète, pianiste et même compositeur, davantage intéressé par les arts que par les affaires. En 1890, il a épousé Marion von Hornstein, peintre dilettante et amoureuse des primitifs italiens. Ensemble, ils fréquentent les plus grands collectionneurs et connasseurs d'art de l'époque, collectionnent eux-mêmes. La Ca' d'Oro ferait pour leurs trésors le plus beau des écrins.

Les deux époux l'achètent et entreprennent, avec les conseils de Mariano Fortuny et de Gabriele D'Annunzio, de ressusciter l'antique demeure : ils lui redonnent son escalier gothique, la margelle de son puits, retrouvée chez un antiquaire, pavent son cortile d'un spectaculaire pavement en *opus sectile*, une mosaïque de marbre antique. A l'intérieur, ils cherchent à reconstituer la splendeur d'une demeure patricienne de la Renaissance, disposent leurs collections de petits bronzes, des tapis d'Orient, des peintures, telles que *Le Christ mort entre la Vierge et saint Jean* de Michele da Verona (v. 1470-1540), la *Sainte Conversation* de Cima da Conegliano (v. 1459-1517), *Le Christ mort soutenu par deux anges* de Marco Palmezzano (v. 1460-1539), des Vénus de l'atelier de



Titien et surtout leur plus bel achat : le *Saint Sébastien* d'Andrea Mantegna. En 1916, Giorgio Franchetti donne son palais et ses collections à l'Etat italien, mais, malade, se suicide en 1922 sans avoir vu l'ouverture au public, en 1927, de l'un des plus beaux musées de Venise – sans cesse enrichi depuis –, mais aussi des plus mal connus.

Aujourd'hui fermée pour restauration, la Ca' d'Oro expose près de 70 œuvres à l'hôtel de la Marine, place de la Concorde à Paris. Comme l'écrin, la visite est splendide, servie par une muséographie intimiste et un éclairage choisi. Elle est tout autant l'évocation du grand œuvre de Giorgio Franchetti qu'un hommage à Venise, son histoire, sa magie et les splendeurs de la Renaissance vénitienne. Après un vestibule consacré aux chefs-d'œuvre de la collection Al-Thani, on se remémore d'abord l'histoire de la création de Venise, miracle sorti des flots, entre vedute de Guardi, médailles et petits bronzes. La tribune est consacrée aux peintures et sculptures du XV^e siècle, éblouissante réunion de trésors, notamment ceux cités plus haut. Petite mais spectaculaire, l'exposition

se clôt par une galerie de portraits de marbre en ronde-bosse, sculptés à l'antique, d'une frappante intensité. La visite est un éblouissement et crée un rendez-vous, une invitation au voyage, l'envie de revoir ces œuvres dans leur écrin vénitien à sa réouverture.

« Ca' d'Oro, chefs-d'œuvre de la Renaissance à Venise », jusqu'au 26 mars 2023. Hôtel de la Marine, 2, place de la Concorde, 75008 Paris. Tous les jours, de 10 h 30 à 19 h ; nocturne le vendredi jusqu'à 21 h 30. Tarifs : 17 € / 13 €. Rens. : www.hotel-de-la-marine.paris

© VENISE, GALLERIA GIORGIO FRANCHETTI ALLA CA' D'ORO, DIREZIONE REGIONALE MUSEI VENETO-REPRODUIT AVEC L'AUTORISATION DU MINISTERO DELLA CULTURA/PHOTO MATTEO DE FINA/SP.

RENAISSANCE En haut : *Le Christ ressuscité*, par Jacopo Sansovino, première moitié du XVI^e siècle (Venise, Ca' d'Oro). Page de droite, en haut : *Chatte représentant la déesse Bastet*, bronze, XXVIe-XXXIe dynasties (Paris, musée Rodin).



UNE HISTOIRE DE SOIE

Emblème de Lyon, la soie contribua à faire de la ville l'un des principaux centres industriels d'Europe. Dès la Renaissance, la capitale des Gaules accueillit de grandes foires et devint bientôt une ville de production et non plus seulement de commerce. C'est cette histoire que raconte le musée d'Histoire de Lyon dans sa nouvelle exposition permanente. Déroulant l'épopée de la « Grande Fabrique », la scénographie décline les étapes de la construction industrielle de la ville, du XV^e siècle, qui vit fleurir les fabriques des marchands-banquiers italiens, au XX^e siècle, apogée du système de l'usine et du salariat. Le tout servi par des personnages en costumes, qui entraînent le visiteur à la découverte de précieuses pièces de tissu ou bien du dernier métier à tisser « à la grande tire » conservé en France. PL
« Qu'est-ce que tu fabriques ? », jusqu'au 1^{er} novembre 2023. Musée d'Histoire de Lyon-Gadagne, 1, place du Petit-Collège, 69005 Lyon. Du mercredi au dimanche, de 10 h 30 à 18 h. Tarifs : 8 €/6 €.
Rens. : www.gadagne-lyon.fr ; 04 78 42 03 61.



RODIN L'ÉGYPTIEN

Ren cette fin de XIX^e siècle, l'engouement français pour l'Egypte n'épargne personne, pas même Auguste Rodin. Dès le début des années 1890, dans sa villa de Meudon, il acquiert des statues, des amulettes, des masques funéraires, plus de 1 000 objets qui témoignent de sa nouvelle passion exotique. Le musée Rodin dévoile 400 articles de cette collection variée et souligne leur influence sur le sculpteur en juxtaposant œuvres du maître et œuvres antiques. Pureté de la ligne, impression hiératique qui se dégage de ces formes réduites à l'essentiel... Rodin, fasciné, a voulu entrer en résonance avec cet esprit artistique, devenir lui-même « égyptien ». Cette volonté de s'imprégner de ce monde sacré millénaire lui fera dire de son *Balzac* monumental qu'il était « *le sphinx de la France* », la simplicité de la masse conférant à la statue un surcroît de majesté. Entre sculptures et éclairages historiques, l'Egypte rêvée de Rodin réconcilie un art qui crée et transforme avec une science, l'archéologie, qui conserve. CL

« Rêve d'Egypte », jusqu'au 5 mars 2023. Musée Rodin, 77, rue de Varenne, 75007 Paris. Tous les jours, sauf le lundi, de 10 h à 18 h 30. Tarif : 13 €.
Rens. : www.musee-rodin.fr

L'ENFANCE DE L'ART

Paradoxalement jeune comme objet d'étude, l'art préhistorique recouvre les œuvres doyennes de l'humanité, conçues par les tout premiers hommes. Le musée de l'Homme met à l'honneur ces artistes anonymes, auteurs de productions qui forment la genèse de l'histoire de l'art. Des pièces remontant pour certaines à 40 000 ans av. J.-C. s'y dévoilent sur une large surface d'exposition, qui déroule successivement l'art mobilier avec des outils décorés, des animaux sculptés en



ivoire ou des plaquettes gravées, puis l'art pariétal et rupestre de tous les continents, rendu à travers des films et des projections de photos. Sans oublier la fameuse *Vénus de Lespugue*, trésor du Muséum national d'histoire naturelle, mise au jour il y a un siècle, qui inspira de nombreux artistes contemporains jusqu'à Picasso. PL
« Arts et préhistoire », jusqu'au 22 mai 2023. Musée de l'Homme, 17, place du Trocadéro, 75016 Paris. Tous les jours, sauf le mardi, de 11 h à 19 h. Tarifs : 13 €/10 €.
Rens. : www.museedelhomme.fr

PÉRIL EN LA DEMEURE

Le trafic des biens culturels se place au troisième rang des trafics illicites mondiaux, après ceux de la drogue et des armes. Perpétrées par des collectionneurs et des chasseurs de trésors, les fouilles sauvages représentent en particulier une véritable inquiétude pour les archéologues. Cette réalité méconnue est mise en lumière par le musée d'Histoire de Marseille dans une passionnante exposition consacrée à ces « Trésors coupables », qui s'attache à dénoncer ces pratiques et à sensibiliser le public à la conservation du patrimoine culturel et historique. Le parcours explique la découverte des objets, leur excavation, leur commercialisation, mais aussi la dimension internationale, criminelle et terroriste du problème (*lire aussi notre article p. 126*). PL

« Trésors coupables », jusqu'au 12 novembre 2023. Musée d'Histoire de Marseille, 2, rue Henri-Barbusse, 13001 Marseille. Du mardi au dimanche, de 9 h à 18 h. Tarifs : 6 €/3 €. Rens. : musees.marseille.fr ; 04 91 55 36 00.



Par Marie Zawisza

Notre-Dame à chœur ouvert

Les deux sarcophages mis au jour à Notre-Dame de Paris livrent une partie de leurs secrets.

Il se tient debout, les mains jointes, dans le chœur de Notre-Dame de Paris, entouré d'hommes et de femmes agenouillés sur des marches. Ainsi est représenté le chanoine Antoine de La Porte dans le tableau peint entre 1708 et 1710 par Jean Jouvenet et conservé au Louvre. Sans doute commandée par le chapitre de Notre-Dame de Paris, la peinture rend hommage à ce « chanoine jubilé » qui occupait sa fonction depuis un demi-siècle lorsqu'il décida, en 1708, de contribuer à la réfection du décor du chœur de Notre-Dame, selon le vœu que Louis XIII avait formulé en 1637.

C'est entre ce chœur et la nef, à la croisée du transept de Notre-Dame, que deux sarcophages anthropomorphes en plomb ont été découverts par les archéologues de l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap), avant le lancement des travaux de reconstruction de la voûte et de la flèche de Viollet-le-Duc, détruites par l'incendie du 15 avril 2019. L'un contenait la dépouille d'Antoine de La Porte, inhumée dans l'axe parfait de la nef et du portail central, face au maître-autel, au plus près des archevêques et évêques enterrés dans le chœur. Elle a été identifiée grâce à une épitaphe et à une plaque en bronze gravée de ces mots : « Cy est le corps de messire Antoine de La Porte chanoine de l'église [mot effacé] décédé le 24 décembre 1710 en sa 83^e année. Resquietcat in pace. » Trois médailles à l'effigie du chanoine le représentant de profil avaient par ailleurs été déposées sur le sarcophage.

PHOTOS : © DENIS GLIKSMAN, INRAP



FAIRE PARLER LES MORTS La structure en plomb du second sarcophage (*ci-contre* et *en bas*) semble avoir été moulée directement sur le corps du défunt, sans doute un aristocrate. Son crâne scié, probablement pour en extraire les tissus mous, indiquerait qu'il a été embaumé.

Relativement bien conservés, les deux sarcophages ont été acheminés à l'institut médico-légal du CHU de Toulouse afin d'être ouverts et analysés par une équipe pluridisciplinaire. Le squelette du chanoine s'est révélé sans surprise celui d'un homme âgé n'ayant pratiqué aucune activité physique particulière. Quant à l'autre squelette, non identifié, daté entre le XIV^e et la fin du XVII^e siècle, c'est celui d'un homme âgé de 25 à 40 ans, sans doute un aristocrate. « Les croisées du transept sont des lieux privilégiés d'inhumation », indique le responsable des fouilles de la cathédrale, Christophe Besnier. La croisée du transept de Notre-Dame de Paris l'est particulièrement : « On y enterrait soit des religieux liés à l'office, soit des membres de la haute noblesse, voire de la famille royale », précise l'archéologue. Son squelette indique par ailleurs qu'il avait commencé à monter à cheval dès sa jeunesse et qu'il aurait développé une méningite

chronique, probablement après une tuberculose, qui lui aurait causé une intense souffrance dans ses dernières années...

Par leurs fouilles et leurs recherches, les archéologues espèrent « écrire l'*histoire de Notre-Dame de Paris à partir des personnes qui ont été inhumées en son sein* », explique le président de l'Inrap, Dominique Garcia. De fait, la vie d'Antoine de La Porte est intimement liée à celle de la cathédrale. Dans la construction de son caveau funéraire ont été retrouvés des éléments polychromes du jubé médiéval, détruit pour réaménager le chœur. Le tableau de Jouvenet, qui représente le chanoine dans le nouveau décor du chœur, avec un maître-autel surmonté de sculptures, relève cependant de l'invention de l'artiste : au moment où la toile fut peinte, le chœur était encore en chantier. La Pietà de marbre blanc sculptée par Nicolas Coustou ne serait installée qu'en 1723. Le caveau retrouvé d'Antoine de La Porte complète en tout cas ce tableau pour raconter l'*histoire de la cathédrale*.



À LA TABLE DE L'HISTOIRE

Par Jean-Robert Pitte, de l'Institut



© H-K

SUBTIL PISTIL

Roi des épices et épice des rois, le safran, originaire du Cachemire, séduit les fines bouches françaises depuis le Moyen Age.

© STOCKFOOD/LEHMANN, HERBERT. © BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE.

L'une des plus envoûtantes et des plus rares des épices est le safran, l'un des trois stigmates d'un intense rouge orangé du pistil de *Crocus sativus*, une frêle fleur mauve cultivée qui éclôt à l'automne dans les régions ensoleillées. Elle ressemble au colchique qui, lui, est un poison. Il faut 1 kg de fleurs pour produire 12 g de safran séché, ce qui explique son prix très élevé (30 000 à 45 000 € le kg qui correspond à 150 000 fleurs). La cueillette des corolles à peine ouvertes ne peut s'effectuer que le matin, et le recueil des stigmates, qui se pratique aussitôt, demande une main-d'œuvre très qualifiée. On le croit originaire de Grèce, mais il est attesté en Chine dès 2700 av. J.-C., en Egypte, vers 1550 av. J.-C., en Assyrie, au VII^e siècle av. J.-C., et à Rome, sous l'empire, où il est d'abord utilisé comme panacée médicinale. Aussi est-il plus vraisemblable de penser que son berceau est le Cachemire d'où proviennent aujourd'hui les filaments les plus intenses par leur couleur et leur parfum. D'ailleurs son nom est oriental : il provient du persan *zar-parân*, qui signifie plumes dorées, et de l'arabe *za'farân*, dont dérivent l'espagnol *azafrán* et l'italien *zafferano*, alors que les Grecs sont les seuls à l'appeler *krokós*, du nom de la plante qui comporte plus de quatre-vingts espèces dont une seule produit le safran.

Le safran a été acclimaté en Europe occidentale dès le Moyen Age ; sa couleur, son parfum intense et sa saveur complexe et noblement amère exercent une puissante séduction. Il joue à cette époque un rôle majeur dans les cuisines aristocratiques riches en épices qui



distinguent ceux qui ont les moyens de s'en procurer. Sa culture se répand en Espagne, en Italie, en France. Il entre dans 50 % des recettes anglaises du XV^e siècle. A l'époque moderne, la mode des épices s'estompe en France dans toute la haute cuisine raffinée. Le safran continue cependant à être utilisé dans les cuisines régionales. C'est ainsi que le Quercy et le Gâtinais demeurent des terroirs safraniers. Le marché de Pithiviers en vend 30 tonnes par an en 1789 et encore 10 tonnes en 1869, alors que la France entière, où cette culture renaît lentement, n'en produit aujourd'hui que 100 kg par an, dont 11 kg dans le Gâtinais et 8 kg dans le Quercy !

Le safran imprime sa noble puissance à d'innombrables plats orientaux, méditerranéens et d'une grande partie de l'Europe : il est une composante indispensable du curry indien, du *plov*, le riz au mouton ouzbek, des tajines marocains, de la *zarzuela* et de la *paella* espagnoles, du *risotto* à la milanaise, de la bouillabaisse marseillaise et de sa rouille. On le retrouve dans des pâtisseries comme le *panettone* piémontais et lombard, dans la *cuchaule*, une brioche suisse populaire dans le canton de Fribourg, mais aussi dans des boissons digestives comme la chartreuse ou l'*izarra*.

35
HISTOIRE

DU POUVOIR DES FLEURS Au milieu : *Récolte de safran*, extrait du *Tacuinum sanitatis*, version latine du traité médical arabe d'Ibn Butlan, XV^e siècle (Paris, Bibliothèque nationale de France).



LA RECETTE

CALAMARS AU SAFRAN

Nettoyer et couper en morceaux la tête et les tentacules, en rondelles les corps de calamars (150 à 200 g par personne environ). Faire revenir à l'huile d'olive avec un hachis d'ail et d'oignon, ajouter selon le goût du persil haché, du thym, un soupçon de pesto vert et de pesto rouge (aux tomates séchées), sel, poivre et piment fort, des petites olives italiennes (*taggiasche*) dénoyautées et du vin blanc sec. Faire mijoter 1 h 30 à feu doux en conservant assez de sauce et ajouter à la fin des pistils de safran qui doivent dominer la puissante symphonie. Servir avec du riz aromatisé au safran en poudre. Accompagner d'un vin blanc sec méditerranéen, corsé et parfumé, par exemple un *assyrtiko* de Santorin ou un *greco di tufo* du Vésuve, tous deux nés sur un volcan.

ENCOUNTER

© CCO PARIS MUSÉES /MUSÉE CARNAVALET-HISTOIRE DE PARIS. © RMN-GRAND PALAIS /MUSÉE DU LOUVRE) /IMAGE RNM-GP; © RMN-GRAND PALAIS /IMAGE BPK. © LAURENT PATURAUD POUR LE FIGARO HISTOIRE.

36 L'AVENTURIER DU TRÔNE PERDU

IL NAQUIT À L'OMBRE DE SON ONCLE ET GRANDIT AVEC LE SENTIMENT D'UNE MISSION À ACCOMPLIR. PENDANT PLUS DE DIX ANS, LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE ALTERNA TENTATIVES DE COUPS D'ÉTAT ET PASSAGES EN PRISON, AVANT DE TROUVER UNE STRATÉGIE GAGNANTE.

54 L'INVENTION DE LA FRANCE MODERNE

LE BILAN DU SECOND EMPIRE SE CONFOND LARGEMENT AVEC CELUI DE NAPOLÉON III. À CÔTÉ D'UNE POLITIQUE ÉTRANGÈRE HASARDEUSE, L'ESSOR ÉCONOMIQUE, LA MODERNISATION ET LE RAYONNEMENT CULTUREL DE LA FRANCE DEMEURENT D'ÉCLATANTS SUCCÈS.





84

PLUS DURE SERA LA CHUTE

L'ÉTÉ TERRIBLE DE 1870 FUT SON CHEMIN DE CROIX ET PROVOQUA SA CHUTE. APRÈS UNE GUERRE ÉCLAIR ET L'HUMILIATION DE LA CAPTURE, C'EST EN ANGLETERRE QUE NAPOLEON III VÉCUT SES DERNIÈRES ANNÉES. SANS JAMAIS CESSER DE RÊVER AU RETOUR DE SA DYNASTIE.

NAPOLEON III IMPOSTEUR OU VISIONNAIRE ?

ET AUSSI

LA CONJURATION DANS LE BOUDOIR

MORNY LE MAGNIFIQUE

DANS LE CERCLE IMPÉRIAL

QUE LA FÊTE COMMENCE !

L'EMPIRE DES STYLES

1870. LA DÉFAITE DE LA PENSÉE

BRÈVES D'EMPIRE

LE DERNIER EMPEREUR



A political cartoon illustration. In the center, a green pole stands with a yellow knob at the top. A figure with a large head and a small body, wearing a green laurel wreath and a dark coat, looks towards the right. To the left, another figure with a large head and a small body, wearing a red beret and a dark coat, holds a sword. In the background, a man in a purple military uniform with a tall bicorne hat and a plumed crest looks towards the left. The scene is set outdoors with a map of France on the ground and flags on poles. One flag has a bottle and a fork, another has the colors of the French flag, and a third has the text "STRASBOURG" and "Bouillon".

L'aventurier du trône perdu

Par Thierry Lentz

Eduqué dans le culte de son oncle Napoléon I^{er}, Louis-Napoléon Bonaparte acquit très tôt la conviction qu'il était de son devoir de régner sur la France. Après deux coups de force manqués, la révolution de 1848 lui ouvrit les portes du pouvoir.

TOURNEZ MANÈGE ! Un nouveau jeu de bagues, par Charles Vernier, paru dans *Le Charivari* du 9 décembre 1848 (Paris, Bibliothèque nationale de France). De gauche à droite, les quatre principaux candidats à l'élection présidentielle du 10 décembre sont : le radical Alexandre Ledru-Rollin, les républicains Alphonse de Lamartine et le général Cavaignac, et Louis-Napoléon Bonaparte. © BNF





Louis-Napoléon Bonaparte s'est toujours considéré comme légitime pour exercer le pouvoir ou y participer. Fils de roi, neveu d'empereur, élevé d'abord comme un prince de sa Maison puis pris en main par une mère et des précepteurs qui ne détrompèrèrent point son sentiment d'avoir une «mission», il passa les quarante premières années de sa vie à tenter de la remplir, par tous les moyens. Ce n'est qu'une fois assagi par quelques années de prison qu'il ordonna à la fois ses idées et sa stratégie.

Né à Paris le 20 avril 1808, Charles Louis Napoléon était le fils de Louis Bonaparte, roi de Hollande de 1806 à 1810, et d'Hortense de Beauharnais, fille de l'impératrice Joséphine. Il était donc le neveu de Napoléon I^e, alors au sommet de sa puissance. Il fut baptisé le 4 novembre 1810, dans la chapelle du palais de Fontainebleau, avec son impérial oncle pour parrain et la nouvelle épouse de celui-ci, Marie-Louise de Habsbourg-Lorraine, pour marraine. A défaut de fées, ce furent donc de très hautes personnalités françaises et européennes qui entourèrent son berceau. Il était au moment de sa naissance le deuxième dans l'ordre de succession, après son frère Napoléon-Louis, né en 1804. Il rétrograda à la troisième place avec la naissance du roi de Rome, le 20 mars 1811, mais n'en fut pas exclu pour autant des calculs dynastiques. Ses parents s'étant séparés, il vivait avec sa mère à Paris, son éducation étant réglée et surveillée par la Maison de l'Empereur.

Un tableau de Ducis le représente avec son frère et ses cousins Murat, mais, lui, sur les genoux de Napoléon. Plus tard, en quittant Paris pour rejoindre l'armée, Napoléon aurait dit au grand maréchal Bertrand, parlant de Louis-Napoléon venu lui faire ses adieux : «Embrassez cet enfant ; il a bon cœur. Peut-être sera-t-il un jour l'espoir de ma race.» L'anecdote est trop belle pour être authentique... mais les partisans du futur Napoléon III s'en servirent beaucoup. Cette enfance dorée prit brutalement fin à la chute de l'Empire. Louis Bonaparte et son ainé, d'une part, Hortense de Beauharnais et son cadet, de l'autre, durent quitter la France et entamer un long exil. Le père s'installa à Rome et la mère à Arenenberg, sur les bords du lac de Constance.

Un prince en réserve

L'éducation et la formation de Louis-Napoléon furent complétées par sa mère, pour ce qui était des manières et des loisirs, et par plusieurs précepteurs dont le principal fut, à partir de 1820, Philippe Le Bas, petit-fils de Duplay (logeur et ami de Robespierre) et fils d'un conventionnel qui s'était suicidé le lendemain du 9 thermidor. Ce républicain bon teint resta en poste durant sept ans, se félicitant de «la douceur et la docilité» de son élève, mais déplorant aussi son manque «d'ardeur». D'un niveau toutefois suffisant dans les principales matières et parlant correctement l'allemand, l'anglais, l'italien et bien sûr



UNE FAMILLE PAS COMME LES AUTRES Page de gauche : *L'Empereur Napoléon Ier sur la terrasse du château de Saint-Cloud entouré des enfants de sa famille*, par Louis Ducis, 1810 (Versailles, musée du Château). Aux côtés des enfants Murat qui entourent l'Empereur, le futur Napoléon III a trouvé place sur les genoux de son oncle, tandis que son frère, Napoléon-Louis, se tient juste à côté, un chapeau à la main. Ci-dessus : *Le Prince Louis-Napoléon au Palais Bourbon en 1848*, par Hippolyte Masson, XIX^e siècle (Paris, musée Carnavalet).

le français (avec un léger accent germanique), le jeune prince entra au lycée d'Augsbourg pour compléter son instruction.

Sa vie princière était agréable et au grand air, ce qui lui permettait de renforcer sa force physique, lui qui avait été malingre et souffreteux dans son enfance. Chaque été, il se rendait à Rome où il visitait son frère, son père et sa grand-mère Letizia. On y entretenait la flamme et l'espoir d'un retour sur la scène politique. Après la mort de Napoléon, le 5 mai 1821, on espérait que son fils, retenu à Vienne et élevé comme un prince autrichien avec le titre de duc de Reichstadt, pourrait reprendre le flambeau. Le rôle des enfants de Louis restait donc secondaire. Les deux jeunes hommes reportaient alors leur énergie sur le front italien. La Botte ployait sous les jougs combinés du pape, des vieilles principautés et de l'Autriche. Ils fréquentaient les milieux de la charbonnerie, société secrète visant à l'union et à l'indépendance de tous les peuples de la péninsule.

En attendant de pouvoir agir, Louis-Napoléon acquit une formation militaire dans l'artillerie suisse. Il s'enthousiasma bien sûr pour la révolution de juillet 1830 en France, enthousiasme vite retombé avec l'accession au trône de Louis-Philippe d'Orléans. Confirmant la proscription de la famille

impériale, ce dernier devint comme un ennemi « personnel » de la deuxième génération des Bonaparte, tandis que les frères de l'Empereur, Joseph et Lucien en tête, essayaient de composer pour obtenir un adoucissement des mesures d'exil.

Début 1831, alors qu'il y effectuait un séjour ponctué de rencontres « conspiratives », Louis-Napoléon fut expulsé de Rome. Il rejoignit son frère à Florence. Tous deux proposèrent leurs services aux agitateurs combattant l'autorité du pape et de l'Autriche. Ils furent mal accueillis, parce que leur présence risquait d'indisposer la France et de couper l'insurrection de ses soutiens parisiens. Lorsque le gouvernement provisoire créé à Bologne fut mis en déroute, les deux jeunes princes prirent la fuite et se réfugièrent à Forli. Le 17 mars, Napoléon-Louis y mourut de la rougeole.

Avec l'aide d'Hortense, accourue sur les lieux, Louis-Napoléon put échapper à la capture. Passant quelques jours à Paris, où les autorités fermèrent les yeux – Louis-Philippe recevant même en privé l'ex-reine de Hollande –, ils arrivèrent à Londres, début mai 1831. En août, ils rentrèrent à Arenenberg, toujours en traversant la France. Reprenant sa formation militaire, Louis-Napoléon serait nommé capitaine honoraire deux ans





après. Le canton de Thurgovie lui accorderait la citoyenneté. Les opposants au Second Empire se serviront plus tard de ce détail pour soutenir que Napoléon III était suisse et non français. Pendant la même période, il publia ses premiers essais : des *Rêveries politiques* (1832), des *Considérations militaires et politiques sur la Suisse* (1833) et un *Manuel d'artillerie* (1834).

Piètre conspirateur

Le 22 juillet 1832, Napoléon II mourut à Vienne, à l'âge de 21 ans. Louis-Napoléon devint dès lors le prétendant au trône impérial, même si son oncle Joseph « prétendait » de son côté. Dès ce moment, les frottements entre les deux générations de Bonaparte furent quasi-permanents, y compris lors des quelques réunions de famille organisées à Londres pour tenter des conciliations. Les anciens entendaient patienter et attendre une occasion (improbable) d'être rappelés « par le peuple » en France. Les modernes ne croyaient qu'en une action de force pour éliminer la monarchie de Louis-Philippe et rétablir l'empire. Louis-Napoléon opta pour cette voie sans demander d'autorisation à personne. La suite fut une série de déconvenues qui le mèneraient en prison pour un long moment.

Première équipée : fort du soutien de quelques officiers, il tenta de soulever la garnison de Strasbourg afin de marcher sur Paris. L'armée royale était encore largement composée des derniers compagnons d'armes de Napoléon et il avait la conviction qu'elle le suivrait. L'opération commença et s'acheva le 30 octobre 1836. Suivi de quelques complices,



le prétendant déambula avec quelques unités ralliées dans les rues de la capitale alsacienne avant d'être arrêté. Plutôt que d'en faire un martyr, Louis-Philippe décida de le traiter par le mépris, afin de limiter l'impact de son action. Il le gracia sur-le-champ, en échange d'un départ pour les Etats-Unis.

Le 21 novembre 1836, Louis-Napoléon embarqua pour New York via le Brésil. Il apprit en arrivant à bon port que, sur ordre de son père l'ex-roi Jérôme, sa cousine Mathilde avait rompu ses fiançailles avec lui, tandis que Joseph, Lucien et Louis Bonaparte n'avaient pas de mots assez durs sur son aventure strasbourgeoise. Rentré en Europe à la fin de l'été 1837, il put assister aux derniers moments de sa mère, qui mourut le 5 octobre 1837.

Installé à Arenenberg, il fut délogé par le gouvernement français qui exigeait son expulsion de Suisse. Il reprit donc le chemin de Londres où il s'installa durablement, sans pour autant renoncer à ses projets de prise du pouvoir. Mais avant d'en reprendre le chemin, il poursuivit ses travaux d'écriture. En juillet 1839, il publia *Des idées napoléoniennes*. En un peu plus de 250 pages, il y présentait une vision modernisée et libérale du bonapartisme. L'opuscule fut un succès en France et à l'étranger. Après le coup de Strasbourg, qui l'avait fait sortir de l'ombre, il confirmait par sa plume sa place dans le paysage politique.

La légende napoléonienne était à son apogée, avec l'annonce du retour en France des cendres de Napoléon, et



© COLL. JONAS/KHARBINE-TAPABOR. © BNF

Louis-Napoléon jugea que le moment était venu de repasser à l'action, pour une deuxième équipée qui, même mieux préparée, fut un nouveau fiasco. Le 5 août 1840, accompagné d'une cinquantaine de complices, il prit la mer à bord d'un vapeur de location. Le lendemain, la petite troupe débarqua aux environs de Boulogne-sur-Mer, où des précurseurs avaient, pensait-on, circonvenu la garnison. Celle-ci enrôlée, on marcherait sur Paris. Rien ne se passa comme prévu. Repérés par des douaniers, les envahisseurs furent mal accueillis par les officiers

COUPS DANS L'EAU Page de gauche : Tentative de soulèvement de Louis-Napoléon Bonaparte à Strasbourg en 1836, 1911 (Strasbourg, Bibliothèque nationale universitaire).

Depuis la mort du fils de Napoléon en 1832, Louis-Napoléon se considère comme l'héritier impérial légitime et n'a qu'une idée en tête : rétablir l'empire. Ci-dessus : *Louis-Napoléon Bonaparte emprisonné au fort de Ham écrit Le Paupérisme*, par L. Tobb, extrait de *l'Histoire de la révolution de 1848*, de Louis-Antoine Garnier-Pagès, 1868-1870 (Paris, BnF). Après l'échec de sa seconde tentative de prise de pouvoir à Boulogne-sur-Mer, en 1840, Louis-Napoléon est incarcéré à perpétuité au fort de Ham. Il s'en échappera six ans plus tard. A droite : *Louis-Napoléon Bonaparte*, par A. Carrière, 1848 (Paris, BnF).

du 42^e de ligne. Des coups de feu furent tirés et un soldat blessé. Louis-Napoléon ordonna la retraite. Elle s'acheva piteusement sur la plage par la mort de deux conjurés (un par balle, un par noyade) et la capture de leur chef et de son état-major.

Cette fois, le roi ne fit preuve d'aucune mansuétude. Enfermé à la Conciergerie, vilipendé par toute la presse française et étrangère, Louis-Napoléon fut traduit devant la chambre des Pairs du 28 septembre au 6 octobre 1840 et condamné à l'emprisonnement à perpétuité en forteresse. Il fut immédiatement dirigé vers le fort de Ham, lieu fixé pour sa détention. Il y restera jusqu'au 25 mai 1846.

La maturité politique

Louis-Napoléon qualifia ces six années « *d'université de Ham* ». A 33 ans, il avait pour la première fois le temps de se « poser » et de réfléchir autant à son destin qu'aux moyens de l'accomplir. Et d'abord en terminant son éducation politique, avant que de tenter de rénover en profondeur le projet napoléonien.

Autorisé à recevoir des visites dans un petit appartement doté d'une importante bibliothèque, il reçut des amis, des hommes d'affaires, des écrivains et même d'anciens complices de ses équipées, preuve que son régime carcéral était assez lâche. Il entama en outre un travail systématique et approfondi sur les questions économiques et sociales, commencé lors de sa





jeunesse et complété par ses voyages dans l'Angleterre industrielle. Il s'abonna à de multiples revues, lut les auteurs socialistes comme Robert Owen ou Louis Blanc, révisa les libéraux comme Adam Smith ou Jean-Baptiste Say. De ces lectures naquit la conviction que l'Etat ne pouvait se désintéresser des questions économiques, sans pour autant se substituer à l'initiative privée. Il approfondit la question ouvrière, dont il percevait que la prise en compte irait de pair avec le succès probable du suffrage universel et le développement industriel.

Il tira de ces études plusieurs ouvrages qui purent être publiés, dont une *Analyse de la question des sucres* (1842) et un prémonitoire *Canal de Nicaragua ou projet de jonction des océans Atlantique et Pacifique au moyen d'un canal* (1846). Mais son grand œuvre fut, en 1844, un opuscule au titre retentissant : *Extinction du paupérisme*. Il y jouait franchement la carte « sociale ». Par quelques formules enlevées, il entendait persuader de son engagement aux côtés du monde ouvrier, même s'il ne remettait pas en cause le libéralisme économique et le capitalisme. L'ouvrage connut six éditions en quatre ans et les bonnes feuilles furent diffusées sous forme de tracts par des partisans de plus en plus nombreux. Avec *Extinction du paupérisme*, le bonapartisme de Louis-Napoléon se modernisait, ajoutant aux principes d'ordre et d'autorité un parfum social et une adaptabilité aux nouvelles réalités économiques. Et comme la boucle intellectuelle semblait bouclée, le prisonnier prépara son évasion.

Le 25 mai 1846, profitant de travaux de rénovation dans ses appartements-prison, il revêtit une tenue d'ouvrier et faussa compagnie à ses gardiens. Des complices l'attendaient à l'extérieur pour le conduire en Belgique, d'où il gagna Londres. La surprise fut totale et les réactions populaires favorables à l'évadé : en lui refusant d'aller au chevet de son père mourant, le gouvernement se donna en outre le mauvais rôle. Tout passeport fut refusé au jeune prince et Louis Bonaparte rendit l'âme à Livourne, en Toscane, sans l'avoir revu, le 25 juillet 1846. Se tenant tranquille à Londres mais multipliant les contacts, Louis-Napoléon attendit une nouvelle occasion d'agir.

L'élu du peuple

Cette occasion se présenta en février 1848 avec la chute de Louis-Philippe et la proclamation de la République. Louis-Napoléon rentra immédiatement en France, malgré la loi d'exil. Le leader du gouvernement provisoire, Alphonse de Lamartine, le lui ayant reproché, il retourna provisoirement à Londres : il n'était plus question d'aventures et de coups d'Etat, mais de profiter du

suffrage universel pour s'imposer. Le pari fut gagnant en plusieurs étapes. La première eut lieu en juin où, bien que n'ayant pas été candidat, il fut élu une première fois à l'Assemblée constituante. Les républicains et les orléanistes ayant protesté et menacé de l'invalider, il renonça à siéger. Réélu en septembre à la suite d'élections partielles, il put cette fois faire sa rentrée, prononçant même un discours apaisant devant ses nouveaux collègues : « *La République m'a fait le bonheur de retrouver ma patrie et mes concitoyens* (la loi d'exil avait été suspendue). Que la République reçoive mon serment de reconnaissance et de dévouement. » Enthousiaste et encore bien loin de *Napoléon le Petit*, Victor Hugo écrivit alors : « Ce n'est pas un prince qui revient, c'est une idée (...). Sa candidature date d'Austerlitz. »

Tout avait changé en France depuis quelques mois. Acclamée par le peuple en février, la République n'avait pas hésité à mater dans le sang les émeutes ouvrières de juin 1848, avec 5 000 morts et 10 000 arrestations à la clé. L'Assemblée avait accouché de la Constitution du 4 novembre 1848, qui prévoyait une séparation stricte des pouvoirs entre une Assemblée nationale monocamérale et un exécutif concentré dans la personne d'un président de la République, élus tous deux par le peuple. Jouissant d'une popularité certaine et soutenu désormais par des comités bonapartistes créés par ses amis et répartis sur tout le territoire, Louis-Napoléon annonça très tôt qu'il briguerait cette magistrature à forte légitimité mais faibles pouvoirs.

Il y fut élu le 10 décembre 1848, avec plus de 74 % des voix, soit 5,4 millions sur 7,5 millions de votants, devançant le général républicain Cavaignac, sanctionné par le peuple comme principal mitrailleur de juin 1848 (1,4 million de voix). Loin





FIÈVRE ÉLECTORALE

Page de gauche, en haut :
Le Prince Louis-Napoléon, déguisé en maçon, s'échappe du fort de Ham en 1846, anonyme (Collection particulière).

Page de gauche, en bas : *Election présidentielle à Paris, tracts distribués pendant la campagne*, anonyme, extrait du *Illustrirte Zeitung* du 30 décembre 1848 (Berlin, Sammlung Archiv für Kunst und Geschichte).

Ci-contre : *Vote universel, 10 décembre 1848*, par Frédéric Sorrieu, 1849 (Paris, BnF).

Le 10 décembre 1848, Louis-Napoléon Bonaparte est élu président de la République au suffrage universel masculin direct. Dans cette allégorie, les électeurs enthousiastes défilent sous la statue de Napoléon Ier.

derrière, Ledru-Rollin (370 000 voix) sauvait à peine les apparences pour les républicains, ce à quoi ne pouvaient prétendre Raspail (36 000 voix) ou Lamartine (17 000 voix). On avait voté « Napoléon » d'est en ouest, du nord au sud, en ville comme à la campagne. Le fils de Louis Bonaparte était dans la place.

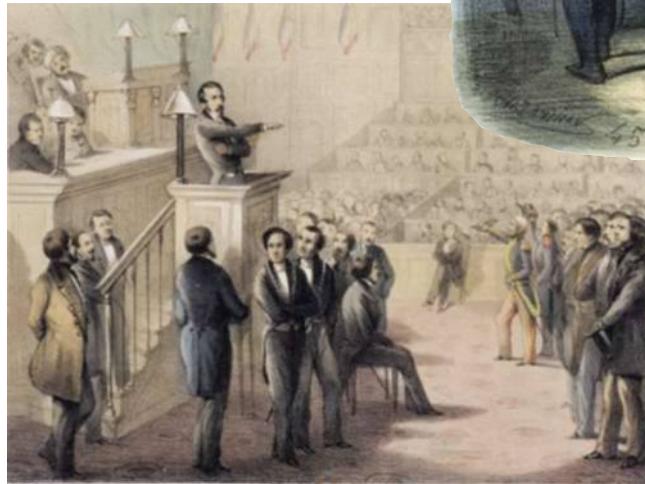
Le prince-président

Le 20 décembre 1848, Louis-Napoléon se rendit à la Constituante pour prêter serment. La majorité républicaine consacra la cérémonie à l'avertir qu'elle entendait lui faire respecter la Constitution. Il répondit brièvement : « *Nous avons, citoyens représentants, une grande mission à remplir, c'est de fonder une république dans l'intérêt de tous et un gouvernement juste, ferme, qui soit animé d'un sincère amour du progrès, sans être réactionnaire ou utopiste.* » Il s'installa le soir même au palais de l'Elysée, siège de la présidence.

Le 13 mai 1849 eurent lieu les élections à l'Assemblée nationale. Elles ne permirent pas au prince-président (ainsi qu'on l'appelait désormais) d'asseoir son autorité, bien au contraire. Six mois avaient passé depuis la présidentielle et

nombre de bonapartistes de circonstance du 10 décembre avaient rejoint leurs anciennes écuries. Regroupées dans un informel « parti de l'Ordre », les droites orléanistes et légitimistes remportèrent 450 sièges sur 750, face à 180 démocrates-socialistes et 70 républicains modérés. Louis-Napoléon ne pouvait compter que sur une poignée de députés.

Même s'il ne parvint pas à s'entendre sur une restauration monarchique, le parti de l'Ordre s'ingénia dès lors à marginaliser le président de la République en attendant la présidentielle de 1852, à laquelle la Constitution lui interdisait de se représenter. Dès ce moment, l'avenir des institutions put être considéré comme incertain. C'est alors que Louis-Napoléon fit preuve d'une maîtrise tactique remarquable. Il avait appelé dès décembre au ministère l'orléaniste Odilon Barrot. Il le maintint après les élections législatives, le laissant gérer les affaires courantes les plus délicates, sans tenter de faire prévaloir ses vues. Ainsi, l'ancien combattant de l'indépendance italienne le laissa envoyer un corps expéditionnaire à Rome pour sauver les Etats de l'Eglise menacés par les partisans de l'unité italienne. Il soutint encore les droites dans l'élimination



À LA TABLE DU PRÉSIDENT A gauche : Louis-Napoléon Bonaparte, élu président de la République française, prêtant serment à la Constitution, par Raunheim-Cossmann, 1848 (Paris, BnF). Ci-dessus : Convoi, service et enterrement de feu le suffrage universel, par Charles Vernier, 1850 (Paris, BnF). Le 31 mai 1850, l'Assemblée votait une loi qui réduisait d'un tiers le corps électoral. Louis-Napoléon utilisera cet argument contre l'Assemblée lors de son coup d'Etat le 2 décembre 1851. Page de droite : « Mais je ne pourrai jamais avaler tout cela ! » par Charles Vernier, illustration parue dans *Le Charivari* du 20 juin 1850 (Paris, BnF).

de la gauche radicale : ayant appelé à l'émeute pour soutenir la République romaine, Ledru-Rollin et une trentaine de ses collègues furent exclus de l'Assemblée et durent s'exiler en Angleterre. Rassurés sur leur gauche, le parti de l'Ordre et le prince-président se retrouvèrent dès lors face à face.

Le premier accroc eut lieu à l'automne 1849. Dans un message présidentiel, Louis-Napoléon annonça à la chambre son intention de choisir désormais lui-même ses ministres, y compris hors de la majorité parlementaire. Il obtint la démission de l'équipe Barrot, qui fut remplacée par les amis du prince tels Rouher (Justice), le banquier Fould (Finances) ou le général d'Hautpoul (Guerre). Derrière ces changements se profilait l'ombre de Morny, demi-frère du prince-président né des amours d'Hortense et du général Flahaut, rencontré pour la première fois en 1849 et devenu un de ses plus proches conseillers. Dans son message, Louis-Napoléon justifia sa décision par le désordre qui menaçait : « *La France cherche la main, la volonté de l'élu du 10 décembre (...). Le nom de Napoléon est à lui seul tout un programme.* »

Louis-Napoléon à la manœuvre

La tactique de Louis-Napoléon resta la même : une offensive contre l'Assemblée était toujours suivie d'une pause, presque d'une tentative de conciliation. C'est ce qu'il fit après le départ d'Odilon Barrot. Il continua, comme si rien ne s'était passé, à prôner une politique acceptable pour le parti de l'Ordre et les courants les plus conservateurs. Dans le même temps, il reprit en main les leviers de l'exécutif. L'épuration administrative toucha les ministères, les préfectures et les ambassades.

Dans l'armée, il ne procéda qu'à des changements limités, ne s'attaquant pas, par exemple, au commandement de la garnison de Paris, pourtant essentielle en cas de besoin et placé sous la coupe du général Changarnier, monarchiste, ancien gouverneur de l'Algérie, très populaire dans la garnison.

Agacée, l'Assemblée nationale ne put qu'assister impuissante à ces opérations internes à l'exécutif. Le parti de l'Ordre était pris entre deux feux, les républicains d'un côté, le prince-président de l'autre, si bien que ses chefs (dont Thiers) envisagèrent d'utiliser Changarnier pour balayer à la fois Bonaparte et le « péril rouge ». Rien ne se fit pourtant car le général était hésitant. Le conflit constitutionnel put ainsi connaître de nouveaux développements.

L'Assemblée commit deux erreurs majeures dans sa recherche de l'ordre à tout prix. La première fut le vote de la loi Falloux, favorable à l'enseignement catholique, qui la coupa définitivement des républicains modérés. La seconde fut le vote de la loi électorale du 31 mai 1850, qui modifiait les contours du suffrage universel. Pour être électeur, il faudrait désormais avoir résidé pendant trois années dans la même commune. Se trouvaient ainsi exclus du droit de vote les artisans et les ouvriers du bâtiment, les saisonniers et la main-d'œuvre participant à la construction des lignes de chemin de fer, etc., soit près de 3 millions d'électeurs. Le législatif s'était coupé du peuple.

Louis-Napoléon n'intervint pas dans les débats, laissant croire au parti de l'Ordre qu'il avait son soutien. Heureux de disposer maintenant d'armes efficaces contre l'Assemblée, il passa à une deuxième phase de son offensive avec la destitution du général Changarnier. En représailles, le parti de



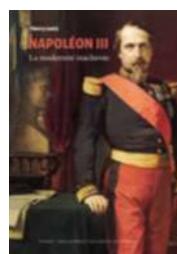
l'Ordre refusa de compléter sa liste civile. Le président fit savoir publiquement qu'il était contraint de vendre ses chevaux et de supprimer les réceptions de l'Elysée. L'opinion, déjà méfiante à l'égard de l'Assemblée depuis la loi électorale, prit fait et cause pour lui.

Au début de 1851, Louis-Napoléon avait, par avancées successives, pris le dessus sur l'Assemblée nationale. Il voulait à présent tenter de conserver le pouvoir au-delà du mandat de quatre ans non renouvelables gagné en décembre 1848. Il souhaitait obtenir du législatif l'autorisation de briguer à nouveau la magistrature exécutive. Mais l'Assemblée n'avait nulle intention de la lui accorder, même si une pétition en faveur de la révision constitutionnelle recueillit plus d'un million de signatures. La presse bonapartiste fit monter la pression sur le législatif. En visite à Dijon, Louis-Napoléon prononça un discours menaçant puis (tactique habituelle) revint sur ses propos. Le 19 juillet 1851, l'Assemblée nationale n'adopta pas la proposition de révision, malgré le ralliement de nombreux députés du parti de l'Ordre qui considéraient qu'il valait mieux Bonaparte

que la révolution. Cette fois, du point de vue du prince-président, le coup d'Etat était devenu inévitable. ↗

Directeur général de la Fondation Napoléon et professeur associé à l'Institut catholique de Vendée, Thierry Lentz a publié une quarantaine d'ouvrages.

À LIRE de Thierry Lentz



*Napoléon III.
La modernité inachevée*
Perrin/Bibliothèque
nationale de France
256 pages
25 €

La Conjuration dans le boudoir

Par une froide soirée de décembre 1851, avec l'aide d'une poignée d'aventuriers, Louis-Napoléon Bonaparte réussit le coup d'Etat qui devait le porter à rétablir la dignité impériale.

En ce 1^{er} décembre 1851, comme tous les lundis, le président de la République reçoit. Rafraîchi en profondeur et remeublé de toutes pièces, le palais de l'Elysée resplendit dans la nuit. Il n'en a pas été toujours ainsi. Il y a trois ans à peine, lors de son élection triomphale, Louis-Napoléon Bonaparte avait trouvé l'ancien hôtel de la marquise de Pompadour, puis de Joachim et Caroline Murat, passablement délabré. Victor Hugo, qui avait contribué au succès électoral du prince-président, en moquait alors le service approximatif et la chère pauvre et mal accommodée. Trois années de luttes mesquines, franc pour franc, n'en ont pas fait pour autant un écrin digne de la fonction, mais ce soir-là, tout Paris se presse sous les ors d'un autre siècle. C'est que la ville bruisse de méchantes rumeurs. Un bras de fer s'est engagé entre le président et l'Assemblée nationale législative qui, ces dernières semaines, a pris un tour nettement plus agressif. On ne parle que de coup d'Etat, sans savoir d'où il partira. De l'Assemblée elle-même, dont la majorité verrait d'un bon œil le retour d'un prince d'Orléans ? Des « rouges », qui se prétendent dépossédés de la république sociale que leur avait laissé entrevoir la révolution de février ? D'un matamore galonné ? Du président ?

Il est un peu plus de dix heures quand Louis-Napoléon s'éclipse, suivi de près par un homme assez âgé déjà, Mocquard, son chef de cabinet. Il ne rejoindra pas son cabinet



LE SILENCE EST D'ARGENT Ci-dessus : le salon d'Argent du palais de l'Elysée, où Louis-Napoléon Bonaparte fomenta son coup d'Etat du 2 décembre 1851. Page de droite : *Les Fiacres devant la préfecture de police*, par Fortuné Louis Méaulle, extrait de *L'Histoire d'un crime*, de Victor Hugo, vers 1879 (Guernesey, Hauteville House, maison Victor Hugo).

de travail, comme il en a l'habitude à pareille heure, mais un salon retiré, généreusement ouvert sur les jardins immenses du palais, le salon d'Argent. Ce boudoir tient son nom du mobilier précieux qui l'encombre. Partout l'argent y a pris la place de l'or, sans doute jugé trop claironnant pour cette retraite intime. Le métal gris gagne les rehauts des lambris et des montants des fauteuils ; les flambeaux sont en argent, bien entendu,

comme la pendule qu'ils encadrent au-dessus de la cheminée ; les branches du lustre le sont également, si bien que leur dessin se perd sous le reflet des pampilles de cristal. Le mobilier tendu de parme achève de féminiser ce véritable cabinet des soupirs. Aussi la compagnie qu'y trouve réunie le prince-président détonne-t-elle un peu. Des hommes en noir, tout emplaçonnés, et parmi eux un général en grand arroi, tous l'air grave... ➤





Chacun a quitté la réception au moment qui lui a semblé opportun, qui par une porte dérobée, qui parmi l'essaim de convives sur le départ, bien en vue au pied des voitures qu'on avance. Puis par des chemins différents, parfois même à travers le parc, ces ombres un rien florentines ont gagné le salon d'Argent. Les y a rejoint un député fort bien mis, irradiant un je-ne-sais-quoi de désinvolture aristocratique, Charles-Auguste, « comte » de Morny. Ce bâtard de haut vol, demi-frère du prince-président tout de même, rentre tout juste de l'Opéra-Comique. Il en ricane encore. Depuis sa loge, il a respectueusement salué deux ou trois généraux qui demain déjeuneront sous les écrus. La ville n'attend qu'un coup d'éclat salutaire, assure-t-il, tourné vers l'âtre. Aux montants des chenets, en argent forcément, des amours charnus ont beau souffler sur les braises, ce feu-là ne chauffe guère, et l'homme est frileux. Jugeant l'auditoire dans le terne reflet de la glace de cheminée, il poursuit : « Mme L. m'a pris à partie [il s'essaye au timbre de la précieuse] : "Vous qui siégez à la Chambre, vous savez sans doute qu'on s'attend là-bas à un grand coup de balai. De quel côté vous trouverez-vous ?" Ah quelle oie blanche ! » « Eh bien ? » s'impatientent les

autres. « Que voulez-vous qu'on réponde à cela ? Que s'il y a un coup de balai, je tâcherai de me mettre du côté du manche ! »

Il s'est retourné au terme de sa tirade, afin de juger de son effet. On a souri dans un clair-obscur digne de Caravage. Mais pas le président, que les facéties de son demi-frère ne déridèrent pas de toute la séance. Il toussote en guise de rappel à l'ordre. Tenant déployé devant lui un ample portefeuille, il tend au général, promu il y a peu ministre de la Guerre, un ordre de route, ainsi que le texte d'une proclamation au front des troupes. Et des troupes, Paris en est saturé ; on ne sait plus où les loger. Le général-ministre Achille de Saint-Arnaud les a patiemment fait acheminer unité par unité. Il a tenté de les dissimuler, les cantonnant aux bastions des fortifications, pour la plupart : 54 000 hommes !

117 pièces d'artillerie ! Sans compter les 30 000 hommes des garnisons périphériques, mises sur le pied de guerre. Morny a beau évoquer une « *opération de police un peu rude* », c'est bien à une guerre que Saint-Arnaud s'est préparé.

Or, de la guerre, Saint-Arnaud ne connaît que les razzias en Algérie. Il s'y est montré à la fois brave et cruel, mais aussi passablement véreux, n'ayant pas hésité à organiser en grand le commerce de ses rapines. Pour le reste, ce déclassé a joué la comédie sous le pseudonyme de Florival et chanté comme ténor sous celui de Glandor. Créanciers de tripots et maris trompés l'ayant contraint à l'exil, il a enseigné l'escrime à Londres, avant de trouver le salut en Afrique. « *Les états de service d'un chacal* », voilà tout le brevet que lui décerne Victor Hugo. Intrépide, trouble



LES GROSSES TÊTES Ci-contre : Charles-Auguste de Morny (à gauche) et Victor Fialin de Persigny, par Eugène Giraud, 1858-1867 (Paris, Bibliothèque nationale de France). En haut : Le Maréchal de Saint-Arnaud, 1872 (Paris, musée d'Orsay). Page de droite : Ralliement de la Garde nationale lors du coup d'Etat du 2 décembre 1851, Eugène Lacoste, 1852 (Paris, musée de l'Armée).



© PARIS - MUSÉE DE L'ARMÉE, DIST. RMN-GRAND PALAIS/EMILIE CAMPBELL.

et cupide, Saint-Arnaud est un véritable aventurier. Comme l'est Morny, dans un autre registre. Comme l'est également Persigny, lui aussi rameuté au salon d'Argent...

Victor Fialin, « vicomte » de Persigny, titre de carton-pâte et particule postiche comme les deux précédents, est par excellence le « loyal serviteur ». Après une jeunesse assez dévoyée, il a lié son destin de louveteau famélique à celui, non moins incertain, de Louis-Napoléon Bonaparte. Il a été l'artisan des coups de force manqués de son prince, à Strasbourg en 1836 et à Boulogne quatre ans plus tard, toutes affaires minables ou romantiques, ce qui, en matière de conquête du pouvoir, revient à peu près au même. La tentative de 1840 a envoyé le prétendant au fort de Ham – d'où il s'évadera – et son lieutenant à la citadelle de Doullens, dont il ne sera relâché qu'en février 1848. Pas découragé pour autant, il peut s'enorgueillir d'avoir, le 10 décembre suivant, « fait » l'élection de son champion. Il est passé maître dans l'art de la propagande. Les tracts, les placards, les images d'Epinal, les figurines en plâtre à l'effigie du prince, les foules stipendiées hurlant : « C'est Napo/C'est Napo/C'est Napo qu'il nous faut », le ramdam permanent des « Ratapoils » de la société du Dix-Décembre, toute cette publicité tapageuse, c'est lui. C'est par son activisme fiévreux, parfois

grossier, que Paris, en quête désespérée de stabilité et de prospérité, en vient à souhaiter une rupture énergique. Comme Morny, il pousse au coup d'Etat, mais, lui, sans trop savoir quel parti il en retirera.

Ni mariage ni divorce

Le prince-président pourrait trembler. Coupé de l'Assemblée, où il ne peut compter que sur quelques députés, son parti se résume finalement à cette poignée d'aventuriers. En outre, le cuisant souvenir de ses deux précédentes tentatives le hante. La préparation même de la présente conjuration n'a pas manqué de péripéties alarmantes. Il a fallu l'ajourner, il a fallu en évincer les acteurs trop tièdes (et s'assurer de leur silence)... Louis-Napoléon ne tremble pas, cependant. Il se sent sûr de son droit. Trois années d'exercice de l'Etat n'ont accouché que d'un antagonisme mortel : la Constitution du 4 novembre 1848 a monté la présidence et l'Assemblée l'une contre l'autre, comme si elle avait voulu accoupler deux personnes, tout en leur interdisant à la fois le mariage et le divorce.

Elle interdit tout d'abord au président en exercice de se représenter pour un deuxième mandat consécutif. Or, encouragé par l'absence de candidat crédible, aussi bien parmi les républicains que parmi les monarchistes, qui de toute manière

évinceraient celui-ci au profit d'une restauration, Louis-Napoléon œuvre depuis le début à sa réélection. L'Assemblée s'y oppose, naturellement. Et l'échéance approche, prévue pour le printemps 1852. D'autre part, le prince-président a laissé les parlementaires voter le rétrécissement du corps électoral. Il les y a même encouragés, mais en sourdine, sans se découvrir. La loi du 31 mai 1850 a exclu un tiers du corps électoral, privant, notamment, les « démoc-socs », les rouges autrement dit, d'un gros contingent de leurs soutiens. Atout de circonstance, selon le prince qui n'attend qu'une occasion de « perdre » l'Assemblée – « *Quand [elle] sera au-dessus du précipice, je couperai la corde.* » Et tout au long du premier semestre 1851, il attellera bruyamment l'exigence de sa rééligibilité au rétablissement du suffrage universel (exclusivement masculin). Seul candidat susceptible de l'emporter, il apparaît ainsi de surcroît comme le champion du peuple et de la démocratie.

La réforme constitutionnelle tant espérée a échoué lors d'un vote houleux, le 19 juillet 1851. Ses partisans l'ont certes emporté, arithmétiquement, mais il fallait pour qu'elle passe une majorité des trois quarts, et près de 100 voix ont manqué. Dès lors, pour le parti présidentiel, il n'est d'autre issue que de sortir de la stricte légalité. Une proposition parlementaire visant à



COMME UN FRUIT MÛR Ci-contre : Violation de l'Assemblée nationale, extrait de *l'Histoire d'un crime*, de Victor Hugo, vers 1879 (Guernesey, Hauteville House, maison Victor Hugo). Page de droite : Le Prince-président Louis-Napoléon Bonaparte en compagnie du prince Jérôme, accompagné de son état-major, passant en revue la gendarmerie mobile, acclamé par la foule, place de la Concorde, le 2 décembre 1851, par Victor de Jonquières, 1865 (Collection particulière).

doter l'Assemblée d'un commandement militaire autonome, afin de la prémunir contre un coup de force, d'où qu'il vienne, est repoussée le 17 novembre. En dépit de son échec, cette tentative ouvertement hostile a décidé les conjurés à presser le pas. Elle a par ailleurs placé le prince-président dans une situation psychologique qu'il assimile à de la légitime défense. Aussi est-ce en toute bonne conscience qu'en cette froide soirée de décembre il écoute son préfet de police tout juste sorti de sa manche, Charlemagne de Maupas, lui exposer les dispositions qu'il a prises : des commissariats sur le pied de guerre, des sbires prêts à forcer la porte des principaux parlementaires, des taupes dans les quartiers populaires...

Une précipitation, toute relative, où l'émotion le dispute au calcul de longue main, a toutefois pesé sur les derniers préparatifs. Le docteur Véron le confirmera dans ses *Mémoires d'un bourgeois de Paris* : « Rien n'a été prévu en cas d'insuccès : ni argent, ni passeport, ni même position de repli. Les joueurs jettent tout sur la table, d'un

coup. Si l'on échoue, il n'y a que le poteau d'exécution. » Après tout qu'importe ! Louis-Napoléon Bonaparte, carbonariste un rien fumeux, a toujours cru en sa bonne étoile. C'est à elle qu'il s'en remet en refermant le dossier qu'il tenait ouvert. Et sur la percaline bleue de celui-ci, se détache cette seule inscription : *Rubicon*.

Avant même que la ville s'éveille, tout est joué. Parce qu'elle a été le cœur battant du régime, parce qu'elle en a cristallisé toutes les failles, l'Assemblée a constitué l'objectif majeur des conjurés. Le 2 décembre, peu avant 5 h 45, une petite pluie grasse poissant le pavé, des éléments du 42^e régiment d'infanterie se sont introduits au Palais-Bourbon par un accès parfaitement négligé des questeurs comme du piquet de garde, la « porte noire ». Une compagnie investit la cour, l'autre barre l'accès à l'hôtel de Lassay, résidence de Dupin, président de l'Assemblée. Le colonel Espinasse, qui les emmène, se saisit du commandant de la place, ainsi que des trois questeurs, dont Le Flô, bientôt proscrit, puis exilé à Jersey où il se liera d'amitié avec Hugo. Le dossier semble plié quand quelques députés, passés eux aussi par la porte noire, s'introduisent dans l'hémicycle. Parmi ces loyalistes, Eugène Sue, l'auteur des *Mystères de Paris*. On les embarque, pour les relâcher peu après, c'est dire la crainte qu'on en a. Il n'est pas sept heures et, de battre, le cœur de la République s'est arrêté.

L'Assemblée investie, il faut encore s'assurer du silence de ses ténoirs. C'est en leur hôtel qu'on les interpellera. Et c'est aux commissaires de Maupas que cette délicate besogne échoit. Si chacun s'est vu signifier l'identité et l'adresse de son client, il ignore tout de la mission de ses collègues. Ainsi, nul n'a conscience de l'ampleur de la rafle à laquelle il prend part. En moins d'une heure, 78 personnalités sont arrêtées, au saut du lit, forcément, mais non sans quelques égards. Les invectives « pour

l'Histoire » ne manqueront pas. Un parlementaire, c'est normal, fait des mots. Adolphe Thiers, lui, fait le spectacle. Aux dogues venus l'arrêter, il se présente nu comme un ver. Et tandis que l'on sert une menue collation au commissaire éberlué, le grand homme se laisse vêtir par sa femme, mais aussi par sa belle-mère, car chez lui, l'une et l'autre jouent le même rôle, au salon comme à la chambre. Il n'est pas sept heures, et tous ces gros poissons pris dans la nasse, on les envoie à la prison de Mazas.

Un peu plus tard dans la matinée, un parti de députés investira la mairie du X^e arrondissement. Ils prononceront la déchéance du président félon mais se laisseront arrêter, leurs clamours indignées ne parvenant pas à susciter le moindre soutien parmi les badauds. La neutralisation de la Haute Cour de justice, garante des institutions, se fera sans plus de remous. De même que la prise de poste de Morny, nouveau ministre de l'Intérieur, qui, surprenant son prédécesseur en chemise et bonnet de nuit, se contente de ce mot : « Monsieur, vous êtes destitué. Faites-nous la grâce de vous retirer sans plus tarder. » Ce que fera le bonnet.

Une tunique de Nessus

Peu après huit heures, le jour commençant de poindre, la ville s'éveille couverte de plaques encore humides : « L'Assemblée nationale est dissoute / Le suffrage universel est rétabli / Le peuple français est convoqué dans ses comices / L'état de siège est décreté... » L'ouvrier, la couseuse qui peut lire considèrent que c'est plutôt bien joué. Boutiques et ateliers ouvrent comme si de rien n'était. La République vient de choir comme un fruit trop mûr, sans autre bruit que celui d'un avachissement mat. Techniquement, la conjuration du 2 décembre est une éclatante réussite. Au point que Louis-Napoléon se produira à cheval l'après-midi même, sur la Concorde, au



pied du Palais-Bourbon, le long des quais... Ce n'est que le lendemain qu'un semblant de résistance s'esquissera. La mort du député Baudin, tué assez bêtement au sommet d'une barricade, n'aura pas sur l'instant l'effet dont la crédite l'historiographie républicaine. C'est plutôt, comme en février 1848, une fusillade de rue, accidentelle, inexplicable, qui répand l'effroi et fouette la contestation. Les députés rescapés de la rafle se disperseront en province, d'où ils exciteront la riposte, et pas forcément dans les départements les plus industrialisés – la préfecture de Gap, par exemple, sera occupée quelques heures par les républicains insurgés. Mais en moins d'une semaine, l'émoi sera maté. La France n'aspire qu'à l'ordre, au fond, ce que confirmera le plébiscite des 20 et 21 décembre, par lequel le peuple légal approuvera massivement l'instauration d'une « république consulaire », concentrant les pouvoirs dans les mains d'un président élu pour dix ans.

Ce ne sera pourtant qu'un palier. Moins d'un an plus tard, le 2 décembre 1852, Louis-

Napoléon, président mais non moins prince, fera valoir ses droits, en quelque sorte, et rétablira la dignité impériale.

Outre 27 000 arrestations (suivies d'une « grâce », le plus souvent), la conjuration entraînera tout de même la mort de 600 ou 700 opposants. En ce siècle convulsif, un tel bilan – ne serait-ce que le soulèvement ouvrier de juin 1848 a fait dix fois plus de victimes ; quant à la Commune... Il n'empêche, l'impératrice Eugénie ne cessera de le rappeler à son époux : « Tu portes le 2 décembre comme une tunique de Nessus. » Et, de fait, le sang du coup d'Etat aura, aux yeux de la postérité, hypothéqué le règne – brillant, par ailleurs – presque autant que le désastre de Sedan. ✓

Nicolas Chaudun est écrivain, éditeur d'art et documentariste. Son livre *L'Été en enfer*. *Napoléon III dans la débâcle* a été primé par la Fondation Napoléon et l'Académie des sciences morales et politiques. Son dernier ouvrage, *La Nuit des aventuriers*, est un récit romancé du coup d'Etat du 2 décembre 1852.

À LIRE de Nicolas Chaudun



La Nuit des aventuriers,
Plon, 240 pages, 18 €.

L'Été en enfer. Napoléon III dans la débâcle, Actes Sud, « Babel », 208 pages, 8,30 €.

Haussmann, Georges Eugène, préfet-baron de la Seine, Actes Sud, « Babel », 352 pages, 10 €.

DERNIERS FEUX

Portrait de l'empereur

Napoléon III en pied (détail),
école allemande d'après Franz
Xaver Winterhalter, XIX^e siècle
(Paris, musée du Louvre).

L'original de ce portrait a été
présenté lors de l'Exposition
universelle de 1855 et devint
dès lors le portrait officiel
de l'empereur, représenté
en costume de sacre alors
qu'il n'avait jamais été sacré.
Plus de cinq cents copies
auraient alors été diffusées
en France. Le tableau
de Winterhalter a, quant
à lui, brûlé lors de l'incendie
du palais des Tuileries durant
la Commune, le 23 mai 1871.

© RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE
DU LOUVRE)/IMAGE RMN-GP.



L'Invention de la France moderne

Par Eric Anceau

Le Second Empire a longtemps souffert d'un jugement négatif véhiculé par l'historiographie de la III^e République.

Le règne de Napoléon III a pourtant connu des succès et avancées éclatants, notamment en matière d'économie, de politique sociale et d'urbanisme.





© CCO PARIS MUSÉES/MUSÉE CARNAVALET.

Qu'est-ce que l'essor économique français sous le Second Empire doit à Napoléon III ?

Dans un régime aussi personnel et vertical que le Second Empire, tout passe par le souverain. Les prérogatives que la Constitution du 14 janvier 1852 accordent au président Louis-Napoléon Bonaparte au lendemain de son coup d'Etat sont déjà plus importantes que celles dont bénéficiait son oncle Napoléon Bonaparte sous le Consulat et sont encore augmentées lors du passage à l'Empire, en décembre 1852, en particulier en matière économique. Il faut dire que le sujet lui tient à cœur depuis très longtemps.

Il a accédé à l'âge d'homme à la fin des années 1820, au moment où la France s'industrialisait et où naissait la « question sociale », c'est-à-dire les problèmes liés au déracinement des ruraux venus travailler dans de grandes manufactures et fabriques situées dans les villes ou à proximité. Il a lu les principaux penseurs économiques du temps, des libéraux Adam Smith et Jean-Baptiste Say aux socialistes Robert Owen et Louis Blanc. Au cours de ses séjours en Grande-Bretagne en 1832-1833 et en 1838-1840, il a voyagé dans les régions industrielles. Il a emprunté les chemins de fer, est descendu au fond d'une mine, a visité des manufactures et des quartiers populaires. Il est la seule personnalité de l'élite européenne en devenir à l'avoir fait ! Il a également consacré de très nombreux ouvrages et articles aux sujets économiques depuis *Des idées napoléoniennes* (1839), ouvrage dans lequel il

souligne que le progrès par le développement économique est l'un des fondements du bonapartisme qu'il crée alors, jusqu'à *Canal de Nicaragua* (1846), qui suggère de creuser un canal entre l'Atlantique et le Pacifique pour développer les échanges internationaux.

S'il n'a pas les moyens constitutionnels de réaliser ses ambitions une fois élu président en décembre 1848, la situation change ensuite, comme nous l'avons dit. Dans son discours de Bordeaux du 9 octobre 1852 qui annonce le rétablissement de l'Empire, il a ainsi prévenu : « Nous avons d'immenses territoires incultes à défricher, des routes à ouvrir, des ports à creuser, des rivières à rendre navigables, des canaux à terminer, notre réseau de chemin de fer à compléter. Nous avons, en face de Marseille, un vaste royaume à assimiler à la France. Nous avons tous nos grands ports de l'Ouest à rapprocher du continent américain par la rapidité de ces communications qui nous manquent encore. »

En mettant délibérément l'accent sur les questions économiques, il souligne que le Second Empire doit procurer la prospérité matérielle à la France, comme le premier lui a apporté la gloire militaire. Je dirais même que Napoléon III est le premier chef d'Etat d'envergure à donner une telle importance à l'économie et, de fait, pendant son règne, il n'y a pas un secteur d'activité qui échappe à son action.

En quelques années, il transforme le système du crédit de fond en comble pour rendre l'argent bon marché et drainer les capitaux vers l'économie. Au Crédit foncier, créé dès février 1852, initialement pour aider l'agriculture, s'ajoutent le Crédit mobilier des frères Pereire en novembre suivant, puis les premières grandes banques de dépôt françaises : le Crédit industriel et commercial en 1859, le Crédit lyonnais en 1863 et la Société générale en 1864. Le chèque et les sociétés anonymes font leur apparition.

Son règne est également marqué par une grande politique des transports et d'aménagement du territoire. Le réseau de chemin de fer passe ainsi de 3 600 km de voies ferrées vers 1850 à 23 300 km en 1870. La France a alors comblé son retard sur le Royaume-Uni. Le maillage de la France est réalisé grâce à la collaboration entre la puissance publique et l'initiative privée. Des concessions obligent leurs bénéficiaires à doubler les lignes rentables de lignes secondaires. Six grandes compagnies de chemin de fer (le Nord, l'Est, le Midi, l'Ouest, le Paris-Orléans, le Paris-Lyon-Méditerranée) achèvent de se former entre 1852 et 1857. Deux compagnies de transport maritime prennent aussi leur essor (les Messageries impériales et la Compagnie générale transatlantique) et permettent l'expansion des ports : Marseille, Le Havre, Bordeaux, Saint-Nazaire...

En dépit de crises périodiques, l'agriculture connaît un âge d'or. Les Landes, la Sologne, la Dombes et la Champagne sont drainées et amendées. Les progrès industriels sont encore plus spectaculaires et touchent quasiment tous les secteurs. La consommation de charbon triple et la production d'acier quadruple.

Toutes les principales villes du pays, à commencer par Paris, se modernisent. Les premiers grands magasins comme le Bon Marché, dont Zola s'est inspiré pour son roman *Au Bonheur des Dames*, font alors leur apparition. Quant au volume des échanges extérieurs, il est multiplié par trois durant la période. C'est alors inédit et cela ne s'est jamais reproduit en un laps de temps de moins de deux décennies !

Il faut dire que, convaincu que la libéralisation du commerce stimulerait les entreprises et permettrait d'abaisser le prix des denrées, en particulier pour les plus pauvres, Napoléon III signe un traité commercial avec l'Angleterre en janvier 1860 et une quinzaine d'autres traités bilatéraux à la suite. Mais il ne s'arrête pas là. Il soutient aussi l'initiative de Ferdinand de Lesseps de percement de l'isthme de Suez, qui rappelle sa propre idée de canal interocéanique, et sauve même le projet à trois reprises, avant d'envoyer l'impératrice en Egypte pour inaugurer le canal en 1869.

La conjoncture change dans les années 1860, une pénurie de coton consécutive à la guerre de Sécession entraînant une crise dans le secteur puis une récession générale à partir de 1867, ce qui amène Napoléon III à revoir à la baisse son programme économique. Mais le mouvement est lancé et l'essentiel est acquis. Oui, le Second Empire connaît un essor économique et Napoléon III y joue un rôle déterminant.

En quoi consista la politique coloniale de l'empereur ?

LES TEMPS MODERNES

Page de gauche : *Palais de l'Industrie. Vue intérieure de la galerie des Machines*, par Max Berthelin, 1855 (Paris, musée Carnavalet). Parmi les innovations présentées à l'Exposition universelle de 1855, les plus de 5 millions de visiteurs purent découvrir une tondeuse à gazon anglaise, la machine à laver le linge du New-Yorkais Moore ou encore les machines à coudre Singer et le plus grand miroir du monde, présenté par Saint-Gobain.

Il est liée à la politique économique car Napoléon III pense les problèmes dans leur globalité, mais elle l'est en partie seulement et il nous faut, là encore, remonter à ses jeunes années pour le comprendre. Dans ses écrits de jeunesse, Louis-Napoléon n'est pas un partisan acharné de la colonisation, c'est le moins que l'on puisse dire. Il considère les colonies comme « onéreuses en temps de paix, désastreuses en temps de guerre ». Il présente même l'Algérie « comme un boulet que la France traîne au pied » depuis que Charles X a lancé l'expédition d'Alger à l'été 1830 et que son successeur, Louis-Philippe, a décidé d'entreprendre la conquête du pays. Comment expliquer ce rejet de la colonisation par le futur empereur des Français ? Parce que, dans son esprit, les colonies ne peuvent que détourner la France de ce qui doit être, selon lui, son objectif prioritaire : redevenir la grande puissance européenne qu'elle n'est plus depuis l'humiliation subie au Congrès de Vienne de 1815, au lendemain de la défaite finale de son oncle Napoléon.

Le saint-simonisme, qu'il découvre dans les années 1830, l'amène cependant à se montrer moins catégorique dans sa réprobation de la colonisation. Héritiers de la pensée de Saint-Simon, qui est mort en 1825, ses disciples, les saint-simoniens, manifestent leur foi dans le progrès économique, mais aussi dans l'expansion coloniale et dans les ressources qu'elle doit procurer. Le nouveau chef d'école, Prosper Enfantin, développe un intérêt particulier pour l'Algérie et les Amériques. Celles-ci pourraient ainsi devenir un déversoir pour les chômeurs de la métropole. Dans *Extinction du paupérisme*, Louis-Napoléon Bonaparte développe lui-même l'idée de créer dans ce but des colonies agricoles. Il est aussi sensible au discours des saint-simoniens sur le régime de l'exclusif, autrement appelé pacte



colonial. Ce régime, qui remonte au règne de Louis XIV et au mercantilisme de Colbert, réserve le trafic maritime entre métropole et colonies au pavillon national et les produits coloniaux à la métropole, et ferme le marché colonial aux marchandises étrangères. Or, il est devenu contreproductif aussi bien pour les colonies que pour la métropole, au point que l'administration ferme les yeux sur la contrebande. Lors de ses séjours en Grande-Bretagne, le prince constate qu'une autre politique est possible. Il découvre aussi un grand empire colonial en train de s'édifier et les bienfaits qu'en tire la métropole. C'est alors qu'il commence à réviser son jugement sur la colonisation.

De fait, le Second Empire est une grande période d'expansion coloniale. La meilleure preuve nous est donnée par les chiffres : le domaine colonial français couvre environ 300 000 km² à la veille du régime en 1851. Il fait plus que tripler pour dépasser le million à sa chute en 1870. En la matière, c'est le sénatus-consulte du 3 mai 1854 qui inaugure véritablement le régime. C'est un texte important qui donne des lignes directrices, même si la politique coloniale du Second Empire se caractérise avant tout par le pragmatisme et, en cela, est bien la fille de Napoléon III !

Ses motivations économiques sont importantes. C'est par exemple ce que l'on voit à l'œuvre au Sénégal avec le rôle du négoce bordelais. Celui-ci est intéressé par l'importation des arachides, ce qui nécessite une pénétration à l'intérieur du territoire à partir des implantations initiales de Saint-Louis et de l'île de Gorée. Napoléon III soutient cette idée, qui est mise en œuvre dès les années 1850 sous le gouverneur Faidherbe, qui annexe le pays Wolof et le royaume du Cayor et fonde le port de Dakar.

Comme il est impossible d'avoir des colonies sans marine, d'autant plus que la marine est désormais à vapeur et donc grosse consommatrice de charbon, l'acquisition de dépôts de combustible placés dans des positions stratégiques devient une priorité. La doctrine des



points d'appui développée sous la monarchie de Juillet est reprise par Napoléon III, qui suit de près sa mise en œuvre. Des territoires stratégiques sont acquis en mer Rouge (Obock) et dans le Pacifique (Nouvelle-Calédonie). Pour la première fois depuis Colbert, la France se dote d'une marine de guerre digne de ce nom et double son budget en la matière. Grâce au programme du 23 novembre 1857, l'accent est porté par un empereur férus de techniques et d'innovations, sur les cuirassés, l'hélice qui remplace l'aube et l'augmentation de la puissance de feu.

Les trois grandes affaires coloniales du règne qui connaissent des résultats divers, c'est le moins que l'on puisse dire, sont l'Algérie, le Mexique et l'Indochine. Afrique, Amérique, Asie : trois continents différents !

C'est le Second Empire qui achève la « pacification » de l'Algérie et en débute l'exploitation. Outre la certitude qu'il a puisée dans la lecture des saint-simoniens que ce vaste territoire dispose d'un potentiel économique énorme, il acquiert vite le sentiment d'un particularisme algérien et manifeste un profond respect pour la civilisation arabo-musulmane. Il développe progressivement l'idée de se faire proclamer roi des Arabes comme il est empereur des Français, une idée qui arrive à maturation dans son esprit au début des années 1860, à la suite d'un premier voyage en Algérie, encouragé qu'il est dans cette voie par ses conseillers arabophiles dont le saint-simonien

Ismaël Urbain : « *Notre grand devoir est de nous occuper du bonheur de trois millions d'Arabes que le sort des armes a fait passer sous notre domination* », affirme-t-il ainsi, et plus encore : « *L'égalité parfaite entre les indigènes et les Européens, il n'y a que cela de juste, d'honorables et de vrai.* » Un sénatus-consulte d'avril 1863 arrête les spoliations de terres arabes et le refoulement des tribus, délimite leur territoire et leur reconnaît la propriété avec toutefois comme but final la propriété individuelle. L'idée est de contenir la colonisation et d'encourager progressivement la marche des Arabes vers la civilisation.

Au lendemain d'un second voyage en Algérie au printemps 1865, Napoléon III fait adopter par son Sénat un nouveau sénatus-consulte qui accorde aux musulmans et israélites algériens les mêmes droits civils qu'aux colons et la possibilité de devenir citoyen français pour ceux qui en font la demande individuelle. Il s'agit là, peut-être, de la mesure la plus libérale de toute la législation coloniale française. Cependant, une série de catastrophes naturelles et surtout les réticences de toutes les parties concernées (les militaires, les colons et même les autochtones) ont raison de cette généreuse politique. La chute de l'Empire marque non seulement la fin définitive de l'idée du royaume arabe auquel Napoléon III a d'ailleurs renoncé dès la fin de son règne, mais aussi de l'assimilation tolérante et libérale qu'il

a envisagée, au profit d'une politique coloniale beaucoup plus directive.

Au Mexique, Napoléon III entend profiter des difficultés rencontrées par les Etats-Unis, déchirés par une guerre civile (la guerre de Sécession), pour essayer de constituer face à cette République anglo-saxonne et protestante, qu'il juge arrogante et qui entend faire du continent américain sa chasse gardée en vertu de la doctrine du président Monroe de 1823, un Empire latin et catholique client de la France. Le prétexte d'une intervention lui est fourni par le refus du gouvernement mexicain d'acquitter ses dettes contractées en Europe. Napoléon III envoie alors un corps expéditionnaire sur place qui parvient à prendre Mexico et à faire proclamer l'archiduc autrichien Maximilien empereur du Mexique en 1864. Mais l'aventure tourne vite court. En 1867, Maximilien est fait prisonnier et exécuté par les républicains mexicains aidés par les Etats-Unis, sortis de leur guerre civile.

Quant à l'Extrême-Orient, la France s'y implante en prenant pour prétexte les persécutions que les chrétiens y subissent. Après une expédition en Chine en 1860, Napoléon III, encouragé par ses amiraux, décide de s'en prendre à l'Empire annamite, plus au sud. La Cochinchine et le Cambodge sont conquis, la première devenant colonie et le second, protectorat, bases de la future Indochine française de la III^e République.

**SI LOIN,
SI PROCHE**
Page de gauche : *Louis-Napoléon, prince-président, annonçant à Abd el-Kader sa libération*, par Ange Tissier, 1861 (Versailles, musée du Château). Leader de la résistance algérienne contre les conquérants français entre 1830 et 1847, l'émir avait été emprisonné en France durant quatre ans. Ci-dessous : *Chimère*, XVIII^e siècle (Fontainebleau, musée du Château). Butin de l'expédition française en Chine en 1860.

Sa politique extérieure se résume-t-elle à un aventurisme militaire ?

On a commencé à le dire avec l'affaire du Mexique, qualifiée de façon hasardeuse par le numéro deux du régime, le ministre d'Etat, Rouher, de « *plus grande pensée du règne* » : la politique extérieure de Napoléon III n'est pas sa plus grande réussite. Cependant, il faut se garder d'une vision rétrospective qui consisterait à conclure de cette expédition, et plus encore de la guerre désastreuse contre la Prusse qui entraîne la chute de Napoléon III, que toute sa politique extérieure a été un échec. Le « Quai d'Orsay », nom que l'on donne au ministère des Affaires étrangères français depuis qu'il s'est installé là au début du Second Empire, connaît de grandes réussites sous ce régime.

A nouveau, remontons aux jeunes années de Louis-Napoléon Bonaparte-Napoléon III. Dès ses écrits de jeunesse, il accordait une place très importante aux questions internationales, défendant la politique de son oncle telle qu'il l'avait vue dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Napoléon n'aurait fait que des guerres défensives pour protéger les biens de la Révolution et l'intégrité de la France. Il aurait eu la volonté de libérer les peuples asservis, de bâtir une Europe plus juste et de garantir la paix par une large confédération des nations. Le congrès de Vienne de 1815 aurait anéanti ses projets. Pour Louis-Napoléon, il faut remanier la carte de l'Europe selon ses idées car, si rien n'est fait, le gouffre des révoltes risque de se rouvrir irrémédiablement. S'il est patriote et pense à la gloire nationale, il est aussi un grand défenseur de la cause des nationalités. Dans son discours de Bordeaux déjà cité, il a beau promettre, pour rassurer l'Europe, que l'empire qu'il s'apprête à rétablir sera la paix, il n'en est rien.

Sila France n'a pas d'intérêt direct à faire valoir dans la guerre de Crimée, qu'elle entreprend en 1854 contre la Russie aux côtés de l'Empire ottoman et de l'Angleterre, son engagement et sa victoire lui permettent de reprendre sa place dans le concert international. Plaçant même le souverain français en position d'arbitre, le congrès de Paris de 1856 est l'éclatante revanche de celui de Vienne. L'empereur parvient en effet à briser l'alliance qui unissait la Russie, l'Autriche et la Prusse. Sa sensibilité au principe des nationalités fait émerger pour la première fois la question italienne, entraîne la confirmation de l'autonomie de la Serbie et du Monténégro, et l'indépendance des principautés roumaines. La France doit cependant y trouver son compte, comme le montre la guerre de 1859 pour libérer l'Italie de la domination autrichienne : pour prix de son action, la France obtient l'annexion de Nice et de la Savoie.

Les années 1860 sont celles où des « *points noirs* » assombrisent l'horizon, selon l'expression même de Napoléon III. Certes, il initie une diplomatie d'un nouveau type à base économique, culturelle et sanitaire. Il est le promoteur de l'Union monétaire



latine et de l'Union télégraphique internationale et aide le Suisse Henry Dunant à fonder la Croix-Rouge. En revanche, il ne parvient pas à imposer un tribunal international d'arbitrage pour régler pacifiquement les conflits entre Etats et doit se résoudre à laisser la Russie écraser la Pologne révoltée, ce qui prouve d'ailleurs qu'il est pragmatique, car les sympathies françaises allaient nettement aux Polonais. Par ailleurs, en Italie où les révolutionnaires menacent le pouvoir du pape, il envoie un corps expéditionnaire qui les écrase et reste sur place pour protéger Rome. Ce faisant, lui qui apparaissait comme un héros aux yeux des patriotes italiens est désormais perçu comme le principal obstacle à l'unification finale du pays.

L'empereur des Français a surtout le malheur de trouver sur sa route Bismarck, le ministre prussien qui entend faire l'unité allemande « *par le fer et le sang* », selon sa formule. Il le laisse d'abord agir au nom du principe des nationalités, mais après la victoire prussienne de Sadowa contre l'Autriche, le 3 juillet 1866, il ouvre les yeux. Il cherche alors à mettre l'armée française au niveau de sa rivale par une réforme militaire et à contracter des alliances avec l'Autriche et l'Italie. Ces deux initiatives échouent cependant et lorsque l'Empire déclare la guerre à la Prusse, en juillet 1870, il est militairement en position de faiblesse et diplomatiquement isolé. Au terme d'une succession de défaites, Napoléon III est fait prisonnier à Sedan et son régime renversé. Huit mois plus tard, l'Alsace et une partie de la Moselle sont annexées par le vainqueur.

Quels rapports entretint-il avec les catholiques ?



Ces rapports sont plutôt bons mais, à y regarder de plus près, plus complexes qu'on ne le dit parfois. Napoléon III a la même conception que son oncle de la religion catholique. Il se considère avant tout comme un héritier des Lumières et de la Révolution de 1789. Mais il estime aussi que le catholicisme est important pour moraliser les populations et que, parce qu'il demeure la religion de l'immense majorité des Français, un chef de l'Etat doit avoir le clergé avec lui et s'appuyer sur lui. Il s'inscrit parfaitement dans le schéma concordataire mis en place par son oncle au début du siècle. Comme Pie IX avait été chassé de Rome par les républicains à l'automne 1848, il s'était engagé à le rétablir sur le trône de Saint-Pierre s'il était élu président de la République et il a tenu sa promesse à l'été suivant. C'est une garnison française qui protège désormais le pape.

Lors de son coup d'Etat, il a obtenu le soutien de Louis Veuillot et de son journal *L'Univers*, très lu par les curés de campagne, mais aussi des évêques, qui ont fait célébrer des *Te Deum* en l'honneur du « sauveur » d'une société française que la propagande officielle a présentée comme menacée par les rouges. En retour, le budget des cultes a été augmenté. Cette alliance du trône et de l'autel qui ne déplaît guère, parmi les catholiques, qu'aux fidèles royalistes,



culmine dans deux événements chronologiquement proches : le baptême du prince impérial, héritier du trône, dont Pie IX accepte de devenir le parrain, en juin 1856, et le voyage triomphal du couple impérial dans la très catholique Bretagne en août 1858.

Cependant, la situation se dégrade peu après. Lorsqu'un jeune Juif des Etats pontificaux, Edgardo Mortara, est retiré à sa famille pour être converti au catholicisme, Napoléon III émet une protestation publique. C'est surtout la guerre qu'il entreprend en Italie en 1859 pour en chasser les Autrichiens, conformément au traité secret conclu avec Cavour à Plombières l'année précédente, qui mécontente les catholiques français, car elle ouvre la boîte de Pandore de l'unification de la péninsule au détriment du pouvoir temporel du pape. Deux brochures émanant du cabinet impérial encouragent même le mouvement. Les expéditions de Napoléon III en Extrême-Orient, en Syrie et au Liban, puis au Mexique pour y défendre les catholiques ne changent rien à l'affaire. Au sein même de la majorité impériale du Corps législatif naît un courant clérical qui défend les intérêts du pape et n'hésite pas à critiquer la politique de l'empereur. En décembre 1864, le gouvernement s'oppose à la diffusion en France de l'encyclique pontificale *Quanta cura* et du *Syllabus* joint qui condamnent le monde moderne.

Un rapprochement s'opère toutefois par la suite. Lorsque les chemises rouges de Garibaldi essaient de s'emparer de Rome pour en faire la capitale du nouveau royaume d'Italie, c'est un nouveau corps expéditionnaire envoyé par Napoléon III qui les arrête à Mentana, en novembre 1867. Sous l'empire libéral, phase ultime de l'empire, en 1869-1870, les relations sont de nouveau très bonnes, à tel point qu'après la chute du régime, les Communards exécutent de nombreux religieux dont l'archevêque de Paris, Mgr Darboy, en grande partie parce qu'ils incarnent, à leurs yeux, le régime impérial. Alors que Napoléon III est renversé, prisonnier puis exilé, Pie IX prie pour son « *bien-aimé fils* » qu'il avait pourtant qualifié de « *fourbe* » et de « *traître* » en 1860 !



En quoi sa politique sociale fut-elle novatrice ?

61
HISTOIRE

À VAI-L'EAU

Page de gauche, en bas : *Episode de la guerre de Crimée*, par Félix-Joseph Barrias, 1859 (Versailles, musée du Château).

Page de gauche, en haut : *L'Impératrice Eugénie agenouillée sur un prie-Dieu au palais de Saint-Cloud*, photo de Gustave Le Gray, 1856 (Compiègne, musée du Château). Ci-dessus : *Napoléon III en barque rue des Cordeliers, lors des inondations de Tarascon*, par Louis-Simon Cabaillet-Lasalle, 1856 (Collection particulière).

On a dit que Louis-Napoléon Bonaparte était très influencé par la lecture des penseurs socialistes. Il s'est présenté lui-même comme l'un d'eux. Avec *Extinction du paupérisme*, qu'il publie en 1844, il s'attache à essayer de résoudre la question sociale, la misère et le chômage des classes laborieuses, en faveur desquelles il prend fait et cause. Il écrit par exemple : « *La pauvreté ne sera plus séditive lorsque l'opulence ne sera plus oppressive.* » Et la romancière George Sand, elle-même proche des socialistes, lui écrit alors une lettre enthousiaste dans laquelle elle le reconnaît comme l'un d'eux.

Il y a naturellement une part de calcul politique et même, osons le mot, de populisme dans son attitude. Devenu président de la République, il joue la carte du peuple contre les élites dirigeantes qui lui sont en grande partie hostiles. Il s'exclame ainsi devant les ouvriers de Saint-Quentin, en juin 1850, au cours de l'un de ses nombreux voyages à travers le pays : « *Mes amis les plus sincères, les plus dévoués ne sont pas dans les palais, ils sont sous le chaume ; ils ne sont pas sous les lambris dorés, ils sont dans les ateliers, dans les campagnes.* » Il affirme réaliser son coup d'Etat du 2 décembre 1851 au nom du suffrage universel que les royalistes et conservateurs de l'Assemblée législative ont amputé de son tiers le plus pauvre et le plus instable. Et, de fait, il rétablit aussitôt celui-ci, une fois vainqueur.

Surtout, maintenant qu'il a les mains libres, il prend une série de décrets que l'on peut qualifier de sociaux : autorisation des

sociétés de secours mutuels, construction de logements ouvriers, réorganisation des monts-de-piété, nationalisation des biens de la famille d'Orléans et affectation de leur produit à des œuvres charitables... La création du Crédit foncier vise de son côté à répondre au problème endémique de l'endettement paysan.

Par la suite, lorsque les assemblées peuplées de notables commencent à fonctionner, il se heurte à des manières de penser différentes des siennes. Les lois sociales sont peu nombreuses dans les années 1850. On citera tout de même la loi de 1853 sur la retraite des fonctionnaires. Napoléon III applique désormais plutôt une autre stratégie très saint-simonienne évoquée dans ses écrits : favoriser le développement économique pour en faire découler le bien-être des plus humbles. La conjoncture économique le lui permet.

Dans les années 1860, alors que le peuple des villes, cédant aux sirènes républicaines et socialistes, se détache du régime d'autant plus que la conjoncture se retourne, il fait adopter plusieurs trains de mesures sociales qui placent la France à la pointe de l'Europe : légalisation du droit de grève, autorisation des réunions ouvrières, tolérance des chambres syndicales, reconnaissance de l'égalité de témoignage en justice du patron et de ses ouvriers, création de caisses d'assurance sur les accidents du travail et sur la vie, mais aussi d'une inspection du travail... A la suite, le gouvernement de l'empire libéral prépare d'autres mesures, que la chute du régime ne permet pas de réaliser. Trente ans plus tard, des socialistes indiscutables comme Jean Jaurès et Albert Thomas, extrêmement critiques à l'égard du Second Empire sur le plan politique, créditeront néanmoins Napoléon III d'avancées sociales indéniables.

Quelle fut l'ampleur de ses grands travaux ?



C'est peut-être l'un des aspects les plus marquants du Second Empire, d'une part parce que Napoléon III est passionné d'architecture et d'urbanisme – et il s'inspire ici de ce qu'il a vu à Londres et à New York, étant le seul futur chef d'Etat européen à avoir visité la métropole américaine – et d'autre part parce que nous voyons encore tous les jours ses réalisations en nous promenant dans la plupart de nos grandes villes et en particulier à Paris.

En rentrant d'exil, en septembre 1848, il a ramené dans ses bagages un grand

plan de la capitale sur lequel il a commencé à tracer les aménagements qu'il envisageait et qui répondaient à plusieurs objectifs : adapter la ville à sa croissance démographique et aux besoins de la nouvelle économie, créer une métropole plus saine et plus sûre, la faire rayonner sur le monde. Devenu chef de l'Etat, il installe ce plan immense sur un mur de son bureau pour souligner l'importance qu'il lui accorde. Le passage à l'empire lui laisse les mains libres en matière de travaux publics et lui permet de lancer de grands emprunts, ce qui est inhabituel à l'époque, en vertu de la théorie des dépenses productives selon laquelle les investissements seront remboursés au centuple par la plus-value qu'ils produiront.

En juin 1853, Napoléon III nomme à la préfecture de la Seine Haussmann, qui va faire de la capitale un grand chantier jusqu'à son départ en janvier 1870 : percement de la grande croisée nord-sud de la gare du Nord à l'Observatoire et est-ouest de la place du Trône (aujourd'hui place de la Nation) à celle de l'Etoile avec, au centre, les Halles et ses pavillons Baltard, grands boulevards et grandes avenues, nouveaux ponts comme celui de l'Alma, monuments, tel l'Hôtel-Dieu,

nouvelles églises comme Saint-Augustin, Opéra, qui devient le monument emblématique du régime, et ces autres lieux de plaisir que sont les théâtres du Châtelet, de la Ville et de la Gaîté Lyrique, le Cirque d'Hiver ou encore ces temples de la modernité que sont les gares, aménagement des bois de Boulogne et de Vincennes, création des parcs des Buttes-Chaumont et de Montsouris et des squares. En 1860, Paris a doublé sa superficie en annexant sa banlieue et est passé de douze à vingt arrondissements.

Les villes de province ne sont pas oubliées, de Lille à Marseille et de Cherbourg à Besançon. Bien davantage que Paris, c'est Lyon qui leur sert de modèle, avec son préfet Vaisse qui suit les plans que, là encore, Napoléon III a tracés pour transformer la ville. L'empereur marque également de son empreinte ses lieux de villégiature, de Biarritz à Plombières en passant par Vichy, et confie la restauration, ou plutôt la « recréation », de cités d'art, de châteaux et de lieux de culte à Viollet-le-Duc : Carcassonne, Pierrefonds, Notre-Dame de Paris... Les campagnes ne sont pas davantage oubliées, nous l'avons dit, dans le cadre d'une politique d'aménagement du territoire qui n'a pas alors d'équivalent ni de précédent !



Dans quelle mesure son règne contribua-t-il au rayonnement de la France ?

Paris organise alors deux Expositions universelles, celle de 1855 – la deuxième de l'histoire après celle de Londres en 1851 – et surtout celle de 1867, qui attire 15 millions de visiteurs ! Elle devient la Ville Lumière qui fait fantasmer et que tout homme qui compte veut voir, comme le rapporte Offenbach dans l'air du Brésilien de son opérette, *La Vie parisienne* : « Je suis Brésilien, j'ai de l'or, / Et j'arrive de Rio-Janeire / Plus riche aujourd'hui que naguère, / Paris, je te reviens encore ! (...) / Hourra, hourra, hourra ! (...) / A moi les jeux et les ris, / Et les danses cavalières ! / A moi les nuits de Paris ! (...) ».

Si Londres et New York ont pu servir de modèle à Napoléon III pour transformer Paris, c'est la capitale française du Second Empire qui sert désormais de modèle aux métropoles qui entendent se moderniser : Berlin, Bruxelles, Vienne, Istanbul...

Il y aurait encore bien d'autres choses à dire. Sait-on, par exemple, que Napoléon III, passionné d'archéologie et d'Antiquité, auteur par ailleurs d'une *Histoire de Jules César* alors même qu'il est souverain, est à l'origine de l'acquisition, par le musée du Louvre, de plusieurs de ses chefs-d'œuvre, dont la collection Campana ? Sait-on qu'il est à l'origine de la reconnaissance d'Alise-Sainte-Reine comme site d'Alésia et que la statue de Vercingétorix qui s'y dresse reprend ses traits ? Ou encore qu'il est le créateur de notre musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye ?

Enseignant à Sorbonne Université, Eric Anceau est spécialiste de l'histoire de l'Etat et des pouvoirs, et connu internationalement pour ses travaux sur le Second Empire et Napoléon III. La biographie qu'il lui a consacrée en 2008 a été couronnée par l'Institut de France et le Grand Prix du Mémorial.



À LIRE d'Eric Anceau

Napoléon III, Tallandier, « Texto », 752 pages, 12,90 €.
Ils ont fait et défait le Second Empire, Tallandier, « Texto », 416 pages, 10,50 €.
La Première élection présidentielle de l'histoire : 1848 (avec Jean Tulard, Yves Bruley et Jean Garrigues), SPM, 116 pages, 13 €.

PARADE Page de gauche : le percement de la rue Impériale (aujourd'hui rue de la République), à Marseille, entre 1861 et 1864. En haut : *Napoléon III et les souverains étrangers invités à l'Exposition universelle de 1867*, par Charles Porion, 1867-1895 (Compiègne, musée du Château). De gauche à droite, sont représentés : Charles XV de Suède, Guillaume de Prusse, François-Joseph d'Autriche et de Hongrie, Napoléon III, Alexandre II de Russie, Abdul Aziz, sultan de l'Empire ottoman, et Léopold II de Belgique.

PORTRAIT

Par Xavier Mauduit

Morny le Magnifique

Fils de la reine Hortense, demi-frère de Napoléon III, fascinant, critiqué, le duc de Morny est l'une des personnalités les plus emblématiques du Second Empire.

Personne n'était plus libéral que lui, dans le meilleur sens du mot. Il connaissait admirablement son Paris, et tous les noms, depuis les plus considérables jusqu'à celui du plus mince vaudevilliste, lui étaient familiers. Tout ce qui se publiait, il le lisait, et il n'y avait aucune production artistique ou littéraire sur le mérite de laquelle il ne fût en mesure de se prononcer. » Le 12 mars 1865, deux jours après la mort du duc de Morny, Hippolyte de Villemessant se souvenait avec émotion, dans *Le Figaro*, de cette figure du Tout-Paris. Industriel, député, ministre de l'Intérieur, ambassadeur, président du Corps législatif et demi-frère de l'empereur Napoléon III, le duc de Morny n'avait que 54 ans. Avec lui, nous nous trouvons à la croisée de l'industrialisation et des bouleversements sociaux, des soubresauts politiques et de l'effervescence culturelle. Il est le fruit des contradictions de son siècle : un homme avec « *la grâce du dandy* » pour Alphonse Daudet ; un « *malfaiteur* » pour Victor Hugo. Dans tous les cas, Morny intrigue, Morny fascine.

Aux origines du dandy

Est-il né le 21 octobre 1811 à Paris, avec pour prénoms Charles Auguste Louis Joseph, comme l'indique l'état civil, où son nom est écrit sans particule, Demorny, fils de Louise-Coralie Fleury et Auguste Demorny, planter à Saint-Domingue ? Ni la date ni le lieu ne sont corrects, et encore moins le nom des parents. Il est plus probable que Charles Demorny ait vu le jour en Suisse, à Saint-



© MICHEL BURY/PHOTO12 © SIROT ANGEL/OPALE PHOTO

Maurice en Valais, en septembre 1811. L'enfant est un bâtard, titre de gloire quand l'ascendance est prestigieuse. Une phrase attribuée au duc de Morny résume sa généalogie : « *Dans ma lignée, nous sommes bâtards de mère en fils depuis trois générations. Je suis arrière-petit-fils de roi, petit-fils d'évêque, fils de reine et frère d'empereur.* » Fils de reine car sa mère est Hortense de Beauharnais, épouse de Louis Bonaparte, jeune frère de Napoléon et roi de Hollande de 1806 à 1810. La grand-mère maternelle de l'enfant est donc l'impératrice Joséphine. Il est petit-fils d'évêque du côté de son père, et quel évêque ! Son grand-père est Talleyrand, évêque d'Autun avant de devenir une figure majeure de la Révolution et de l'Empire. Celui-ci avait une liaison avec Adélaïde Filleul, épouse du comte de Flahaut, femme

de lettres, réputée fille du roi Louis XV. Ils eurent un fils : Charles de Flahaut, beau militaire, amant de la reine Hortense, devenu général et aide de camp de Napoléon après la naissance de Morny.

Le jeune Morny est élevé par sa grand-mère, Adélaïde de Flahaut, et sous la protection de son grand-père, Talleyrand. Quel destin pour un bâtard dans les tourments du XIX^e siècle ? À la chute de l'Empire, après la défaite de Waterloo, Hortense prend le chemin de l'exil avec ses deux fils, dont Louis-Napoléon Bonaparte, né en 1808, le futur Napoléon III. De son côté, durant la Restauration, Morny réside en France et étudie au collège Henri IV, où il côtoie le duc de Chartres, futur duc d'Orléans. Il a 19 ans en 1830 lors des Trois Glorieuses, quand une révolution chasse Charles X et que la monarchie de

Juillet est proclamée, avec pour roi Louis-Philippe. Son père, Charles de Flahaut, devient alors pair de France. Morny choisit une carrière militaire, mais dans le même temps, alors qu'il utilise le titre de comte de Morny, il fréquente la bonne société orléaniste et s'impose comme une figure du Tout-Paris. Il combat en Afrique où, sous-lieutenant au 1^{er} régiment de lanciers, il est élevé chevalier de la Légion d'honneur en 1837, mais quitte la carrière militaire : désormais, ses combats sont ceux de la mondanité, de l'industrie et pourquoi pas de la politique. Membre du Jockey Club et du Cercle de l'Union, il rachète une sucrerie dans le Puy-de-Dôme en 1837 et est élu député de ce département en 1842 puis en 1846. L'aventure est aussi celle de l'amour avec Fanny Le Hon, épouse de l'ambassadeur de Belgique en France et fille d'un richissime industriel belge, François-Dominique Mosselman, également banquier, qui soutient Morny dans ses aventures industrielles.

C'est au mitan des années 1830 que Charles de Flahaut révèle à son fils – ou plus exactement lui confirme – la véritable identité de sa mère. Morny sait qu'il est le demi-frère d'un jeune homme aventureux, considéré comme un idéaliste voire un illuminé pour les uns, un intrépide pour les autres : Louis-Napoléon Bonaparte, qui a effectué deux tentatives de prises du pouvoir, à Strasbourg en 1836 et à Boulogne en 1840. Condamné à l'emprisonnement à perpétuité, il purge sa peine au fort de Ham, en Picardie. Deux destins bien différents : Louis-Napoléon Bonaparte a passé la plupart de son existence en exil, où il a construit une pensée politique fondée sur l'héritage impérial, revisité à l'aune du *Mémorial de Sainte-Hélène* et du romantisme. Ce qu'il connaît de la France est



LA TOURNÉE DU GRAND-DUC

Page de gauche : L'Empereur Napoléon III menant sa voiture, accompagné du duc de Morny et de ses deux valets, par Charles de Luna, vers 1852 (Collection particulière).

A droite : le duc de Morny, demi-frère de Napoléon III, et sa femme, la princesse Sophie Troubetskoï, rencontrée à Saint-Pétersbourg en 1856, alors qu'il était ambassadeur de France en Russie.



AU THÉÂTRE CE SOIR

A gauche : *Le Duc de Morny*, par Alexandre Nestor Nicolas Robert, XIX^e siècle (Clermont-Ferrand, musée d'Art Roger-Quilliot). Page de droite : *La Parade*, par Charles Fuhr, XIX^e siècle (Paris, musée Carnavalet). Dans cette caricature des personnalités du Second Empire, le duc de Morny, tenant la baguette, cherche à attirer le public, tandis que derrière lui sont assis Eugénie et « Badinguet », surnom dont avait été affublé Napoléon III, d'après le nom de l'ouvrier qui lui aurait prêté ses habits pour s'évader du fort de Ham.

issu de ses lectures, de ce qui lui est raconté et des rencontres dans le cercle fermé des soutiens à l'Empire. A l'inverse, Morny est intégré aux élites de la monarchie de Juillet, qu'elles soient sociales, politiques, mais aussi économiques. Morny est propriétaire d'une sucrerie ; en 1842, dans sa prison, Louis-Napoléon Bonaparte rédige une *Analyse de la question des sucres*. Si les deux frères sont appelés un jour à se rencontrer, voilà un sujet de conversation tout trouvé, en plus d'évoquer le souvenir de leur mère, la reine Hortense.

L'élégance au pouvoir

Le comte de Morny est un industriel en vue sous la monarchie de Juillet. En plus du sucre, le voici qui s'intéresse à la garance, pour les colorants, mais aussi aux mines de zinc et au chemin de fer. Le soutien que lui apporte Fanny Le Hon est à la fois financier et mondain. Morny se construit des réseaux puissants avec une solide clientèle confortée par ses appuis politiques. Pour Morny, l'aventure industrielle répond aux transformations économiques portées par l'industrialisation qui bouleverse le pays, qui se couvre de chemins de fer. Elle est financière aussi, quand les investissements se comptent en millions de francs. Alors que Morny évolue dans les salons, Louis-Napoléon Bonaparte est en prison, mais lui aussi se constitue un réseau de soutiens, entretenu par des correspondances. L'aventure devient épique quand le détenu s'évade en 1846, déguisé en maçon, et qu'il s'enfuit à Londres. Depuis son exil, Louis-Napoléon Bonaparte observe ce qui se passe en France avec l'espoir, un jour, de pouvoir imposer ses idées. L'occasion se présente avec la révolution de février 1848, qui renverse la

monarchie de Juillet et ébranle la société : la République sera-t-elle bourgeoise ou sociale ? En juin 1848, les émeutes populaires sont écrasées dans le sang. Morny et Louis-Napoléon Bonaparte sont tous deux élus à l'Assemblée. En décembre 1848, Louis-Napoléon Bonaparte est élu président de la République, le premier de notre histoire. La première rencontre entre les deux frères a lieu en janvier 1849.

Prétendant à la couronne impériale devenu président, Louis-Napoléon Bonaparte connaît mal Paris, où il n'a vécu qu'au cours de ses jeunes années et où il a fait un passage rapide au début des années 1830. Bonapartiste, il s'est assuré des soutiens auprès de l'armée et des possédants, tandis que des pans entiers de la société lui échappent. Morny est orléaniste, mais tous les deux partagent le même désir d'assurer l'ordre social pour permettre la prospérité générale, si ce n'est la consolidation des fortunes. Afin d'attirer à lui les élites de tout type, aristocratique, de la banque, de la finance, voire étrangère, Louis-Napoléon Bonaparte instaure une politique festive. Morny, rallié à son demi-frère, joue les intercesseurs, il convainc les sceptiques. La stricte séparation des pouvoirs imposée par la Constitution entraîne des tensions entre l'Assemblée et la présidence, au point que l'idée d'un coup d'Etat apparaît très vite comme une évidence, mais sans savoir s'il viendra des députés ou de l'Elysée. Interrogé, Morny aurait répondu : « S'il y a un coup de balai, je tâcherai de me mettre du côté du manche. »

Le 2 décembre 1851, ils sont une poignée de comploteurs à se réunir dans le bureau du président à l'Elysée, où une fête

est organisée. Ce soir-là, Morny rejoint les conjurés après s'être rendu au théâtre, pour ne pas éveiller les soupçons. Il y retrouve le général de Saint-Arnaud, qu'il a connu en Algérie, ministre de la Guerre après le coup d'Etat. Quant à lui, il devient ministre de l'Intérieur, fonction essentielle pour museler l'opposition et réprimer sévèrement toute forme de contestation.

Son rôle le 2 décembre 1851 et dans les semaines qui suivent impose Morny comme un des plus importants alliés du nouveau pouvoir, un personnage de l'*Histoire d'un crime* : « Qu'était-ce que Morny ? Disons-le. Un important gai, un intrigant, mais point austère (...), selon Victor Hugo, ayant les manières du monde et les mœurs de la roulette, content de lui, spirituel, combinant une certaine libéralité d'idées avec l'acceptation des crimes utiles, trouvant moyen de faire un gracieux sourire avec de vilaines dents, menant la vie de plaisir, dissipé, mais concentré, laid, de bonne humeur, féroce, bien mis, intrépide, laissant volontiers sous les verrous un frère prisonnier, et prêt à risquer sa tête pour un frère empereur, ayant la même mère que Louis Bonaparte, et, comme Louis Bonaparte, un père quelconque, pouvant s'appeler Beauharnais, pouvant s'appeler Flahaut. »

L'image du brigand au pouvoir apparaît également à propos de Louis-Napoléon Bonaparte, lorsqu'il fait confisquer les biens de la famille d'Orléans ; c'est le « premier vol de l'Aigle », selon André Dupin, président de l'Assemblée nationale en 1849, procureur général près la Cour de cassation. Par fidélité à son orléanisme, Morny démissionne alors du ministère de l'Intérieur.

Au cœur de la fête impériale

Un an après le coup d'Etat, l'empire est rétabli le 2 décembre 1852. Napoléon III poursuit sa politique festive, afin de rallier à son pouvoir les élites et de renouer avec les traditions monarchiques. Dans cette construction politique, Morny est un relais avec la bonne société, française mais aussi internationale. En novembre 1854, il est nommé président du Corps législatif, une position stratégique entre le pouvoir impérial et les différentes composantes de la vie politique, notamment l'opposition, dont l'influence

va grandissante et qu'il sait ménager. Après avoir soutenu un pouvoir autoritaire, dont il a d'ailleurs été un acteur, il s'affirme comme favorable à l'empire libéral. Dans *Le Nabab*, roman qu'Alphonse Daudet publie en 1877, le personnage du duc de Mora est inspiré de Morny : « Nul mieux que lui ne savait se présenter dans le monde, traverser un salon gravement, monter en souriant à la tribune, donner du sérieux aux choses futiles, traiter légèrement les choses graves ; c'était le résumé de son attitude dans la vie, une distinction paradoxale. »

A l'été 1856, après la guerre de Crimée, Morny devient ambassadeur en Russie où, pour une année, il mène grand train, à l'image des fastes du pouvoir en France. Il y rencontre la princesse Sophie Troubetskoi, de vingt-sept ans sa cadette. Il gagne une épouse mais perd le soutien de sa maîtresse, Fanny Le Hon, qui lui réclame le remboursement des millions prêtés. Le scandale n'est jamais loin du succès. Toujours président du Corps législatif, Morny concilie sa vie mondaine et politique, ses affaires dans l'industrie et celles dans la finance. Il est d'ailleurs compromis dans des opérations boursières, de spéculation, qui lui attirent de vives critiques. Le comte de Morny bénéficie toutefois du soutien de son demi-frère, qui le fait duc en 1862. C'est la maladie qui l'emporte le 10 mars 1865 et ses obsèques sont l'occasion d'une imposante cérémonie qui le conduit au cimetière du Père-Lachaise. Napoléon III confie alors la présidence du Corps législatif au comte Alexandre Walewski, le fils que Napoléon avait eu en 1810 avec Marie Walewska, ce qui permet au député Ernest Picard de persifler : « *Chassez le naturel, il revient au galop !* »

Au-delà de ses liens de sang avec Napoléon III, Morny demeure un archétype de l'homme du Second Empire. Il fut surtout à l'image d'un siècle en pleine mutation. Issu des élites mais enfant naturel, Morny s'imposa comme une figure incontournable, à la croisée des différentes élites, qu'elles soient mondaines, politiques, industrielles et de la finance, selon la proposition sociale qu'offrait le Second Empire. Pour le dire autrement, Morny répondit à toutes les attentes d'appartenance aux élites, qui accordent peu d'importance aux origines sociales, mais



davantage à la fortune, à la manière d'être, au respect de codes sociaux admis de tous. En cela, Morny excella ; son élégance et son art de la conversation ont été soulignés par les contemporains. « Un des plus fins connaisseurs en peinture et en même temps un des collectionneurs les plus magnifiques qui soient en Europe », comme le présente l'*Annuaire des artistes et des amateurs* en 1862, Morny participa activement à la vie culturelle. Il fut lui-même auteur, sous le pseudonyme de Saint-Rémy, de livrets d'opéra-comique en collaboration avec Léon et Ludovic Halévy, ou encore Offenbach. Morny sut mobiliser les réseaux d'affaires pour créer la station balnéaire de Deauville où, membre du Jockey Club, il promut les sports équestres avec un hippodrome. Il fut un homme de son temps, voluptueux sans être jouisseur, raffiné sans être sybarite.

Morny a souvent été réduit au mystère de sa naissance et à une image caricaturale, celle d'un profiteur, d'un spéculateur qui participe au coup d'Etat pour s'enrichir au rythme de la « fête impériale ». C'est oublier combien son soutien fut essentiel à Napoléon III pour rallier les élites, pour consolider le pouvoir et peut-être aussi pour ménager certaines oppositions. Morny fut à l'image du Second Empire, en ce que le régime eut de contradictions, à la fois fascinant car fastueux, mais critiqué pour sa « débauche ». Dès lors, Morny devint une cible pour les opposants qui réduisaient l'empire à la fête et à l'argent. Son élégance allait de pair avec une réelle intelligence politique, comme l'évoquait Emile Ollivier, républicain rallié à

Napoléon III quand l'empire devint libéral : « Si Morny ignorait ce qu'on apprend dans les livres, il savait beaucoup ce que l'expérience de la vie enseigne. (...) De plus, exempt de toute présomption, il recherchait ceux qui savaient ce qu'il ignorait et les interrogeait. J'ai approché ou étudié de près les ministres illustres de mon temps : aucun ne lui fut comparable. Il n'était pas un homme d'Etat, il était l'homme d'Etat. »

Agrégé et docteur en histoire, Xavier Mauduit est spécialiste du Second Empire. Sa thèse de doctorat, *Le Ministère du faste*, a obtenu le prix Mérimée en 2013.

À LIRE de Xavier Mauduit



Napoléon III,
PuF, 256 pages, 14 €.
Flamboyant
Second Empire ! Dunod,
« Ekho », 360 pages, 8,90 €.
Le Ministère du faste. La Maison de l'empereur Napoléon III,
Fayard, 456 pages, 24 €.

Dans le Cercle impérial

Ministres, hommes d'affaires ou artistes, certains très proches de la famille impériale, d'autres beaucoup moins, leurs noms restent associés aux grandes heures du Second Empire.

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE (GRENADE, 1826-MADRID, 1920)

Eugenia Maria de Montijo de Guzmán, comtesse de Teba, est la dernière souveraine de l'histoire de France. Très attaquée sous l'empire, elle participe de la « légende noire » du régime, non sans une certaine injustice. Fille d'un grand d'Espagne, Eugénie est éduquée en partie en Paris. Son exceptionnelle beauté attire l'attention de Louis-Napoléon, alors président de la République. Devenu empereur et ne parvenant pas à s'allier à une famille régnante, il a l'habileté de la choisir pour épouse en janvier 1853, en se vantant de préférer un mariage d'inclination à un mariage arrangé. De fait, Louis-Napoléon et Eugénie forment un couple soudé, même si l'empereur n'est en rien un mari fidèle. Leur affection pour le prince impérial, né en mars 1856, les réunit. Eugénie est la principale animatrice de la Cour impériale. Elle excelle dans ce rôle et favorise les industries du luxe parisien (Worth, Mellerio, Guerlain, Vuitton). Passionnée par Marie-Antoinette, dont elle redoute de connaître le destin tragique, elle met à la mode le style « Louis XVI-Impératrice ». Son implication dans la politique menée par l'empereur a fait – et continue à faire – l'objet de beaucoup de spéculations. Caricaturée en étrangère intrigante et bigote, elle est, il est vrai, un bouc émissaire idéal. Trois fois régente (en 1859, en 1865 et en 1870), elle n'est pourtant pas en mesure de peser véritablement. En 1869, elle représente son mari lors de l'inauguration du canal de Suez. Son action lors de la guerre de 1870 est plus sujette à caution : la nomination au ministère du comte de Palikao et son opposition au retour de Napoléon III à Paris précipitent la fin de l'empire. Au moins a-t-elle la sagesse de s'effacer sans résistance le 4 septembre 1870. Sa conduite durant l'exil est exemplaire. Dans le manoir de Camden Place à Chislehurst, elle est aux côtés de son mari et de son fils. Leur disparition met fin à sa vie publique. Brisée par la mort tragique du prince impérial en 1879, elle fonde l'abbaye Saint-Michel de Farnborough, où elle fait transférer les dépouilles de son mari et de son fils. Elle mène ensuite une vie errante, soutenue par l'amitié de la reine Victoria. La République l'autorise, en 1895, à se faire construire une villa au Cap Martin. Eugénie accomplit un dernier acte politique en 1918 en communiquant à Clemenceau une lettre que Guillaume de Prusse lui avait adressée en octobre 1870. Le roi y écrivait vouloir procéder à l'annexion de l'Alsace-Lorraine uniquement pour des raisons militaires, ce qui facilita sa restitution à la France. Eugénie disparaît près de cinquante ans après son mari. Elle est enterrée dans la crypte de l'abbaye de Farnborough, entre Napoléon III et le prince impérial.



LE PRINCE IMPÉRIAL (PARIS, 1856-ITELEZI, AFRIQUE DU SUD, 1879)

La naissance de Napoléon Eugène Louis Jean Joseph le 16 mars 1856 est un des jours les plus heureux de la vie de Napoléon III. Son baptême à Notre-Dame de Paris, trois mois plus tard, est fêté avec munificence par le régime. Adulé par ses parents, le prince impérial – qu'on appelle Louis – manifeste très jeune une passion pour l'armée et accompagne régulièrement son père au camp de Châlons. Il est élevé par des précepteurs, en particulier Augustin Filon, recruté en 1867. Il incarne l'avenir du régime et l'empereur songe à abdiquer en sa faveur quand Louis atteindra ses 18 ans, en 1874. Tout est fait pour soigner sa popularité. Son portrait avec son chien Néro sculpté par Jean-Baptiste Carpeaux en 1865 obtient ainsi un grand succès. Président d'honneur de l'Exposition universelle de 1867, le prince impérial a la joie de remettre à son père une médaille pour ses habitations ouvrières. En août 1869, il le représente lors d'un voyage en Corse à l'occasion du centenaire de Napoléon I^{er}. Le 28 juillet 1870, il part à la guerre avec Napoléon III mais celui-ci, devant les revers qui s'accumulent, préfère l'éloigner dès le 27 août. Les deux hommes ne se retrouveront qu'en mars 1871. Par la Belgique, le jeune homme gagne l'Angleterre et s'installe en septembre avec sa mère au manoir de Camden Place à Chislehurst. Quand l'empereur déchu les rejoint, il poursuit l'éducation politique de son fils. Le père et le fils passent ensemble la fin de l'été 1871 dans la station balnéaire de Torquay. Admis à l'académie militaire de Woolwich, le prince impérial est très affecté par la mort de son père en janvier 1873. Sa majorité, le 16 mars 1874, donne lieu à un grand rassemblement bonapartiste à Chislehurst. Désireux de faire ses preuves, le prince impérial cherche en vain à servir dans les Balkans sous l'uniforme autrichien en 1878. L'année suivante, il fait intervenir la reine Victoria afin d'obtenir la permission de participer à l'expédition que prépare l'armée britannique chez les Zoulous. Il est tué le 1^{er} juin 1879, lors d'une mission de reconnaissance, emportant avec lui tout espoir sérieux de restauration bonapartiste. Sa dépouille ramenée en Angleterre et d'abord enterrée à Chislehurst est transférée en 1888, avec celle de son père, à l'abbaye Saint-Michel à Farnborough.



LE PRINCE NAPOLÉON (TRIESTE, 1822-ROME, 1891)

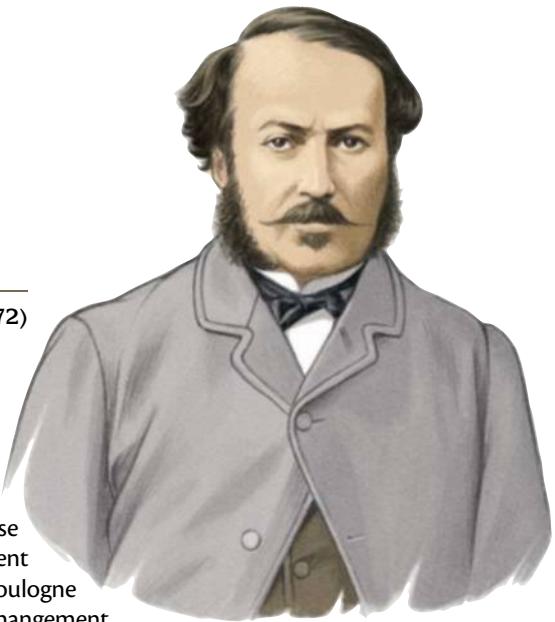
Cousin germain de Napoléon III, le prince Napoléon-Jérôme, dit le prince Napoléon (ou plus familièrement « Plon-Plon »), a incarné un bonapartisme de gauche qui mélange autoritarisme et démocratie. Personnalité complexe, brouillonne, il fut autant un souci qu'un allié pour l'empereur. Troisième fils de Jérôme Bonaparte, il naît en exil à Trieste. Après la mort de sa mère, Catherine de Wurtemberg, en 1835, il passe presque un an à Arenenberg, où Louis-Napoléon Bonaparte, de treize ans son aîné, fait son éducation. Une réelle affection lie les deux hommes. En 1848, élu en Corse, il est le benjamin de l'Assemblée constituante. A l'Assemblée législative, l'année suivante, il gagne le surnom de « prince de la Montagne » en siégeant à l'extrême gauche.

Plutôt hostile au coup d'Etat, le prince Napoléon bénéficie cependant de la restauration de l'empire en s'installant au Palais-Royal et en devenant le second après son père dans l'ordre de succession au trône. Sa participation à la guerre de Crimée est ambiguë : s'il fait preuve de courage à la bataille de l'Alma, il se brouille avec l'état-major et doit rentrer précipitamment en France. Il est plus heureux dans son rôle de président de l'Exposition universelle de 1855. La naissance du prince impérial, en 1856, lui barre l'accès au trône et renforce son aversion envers l'impératrice. S'il critique bien des décisions de Napoléon III, il lui rend service en acceptant d'épouser, en 1859, la fille aînée du roi du Piémont, Marie-Clotilde de Savoie. Mais ses retentissantes prises de position anticléricales gênent l'empereur, et son action, de juin 1858 à mars 1859, comme ministre de l'Algérie et des Colonies – un ministère spécialement créé pour lui – est peu concluante. Le discours qu'il prononce à Ajaccio, le 15 mai 1865, dans lequel il appelle de ses vœux un empire libéral, entraîne sa disgrâce. Une fois l'empire renversé, il se rapproche de Napoléon III mais, après la mort de ce dernier, s'oppose à l'impératrice et au prince impérial. Redevenu député en 1876-1877, le prince Napoléon est brièvement incarcéré en janvier 1883 à la suite d'une proclamation bonapartiste, avant que la loi d'exil du 22 juin 1886 ne le contraine à quitter la France. Ses dernières années sont assombries par la lutte qui l'oppose à son fils Victor, que le prince impérial a désigné comme son héritier.



VICTOR FIALIN DE PERSIGNY (SAINT-GERMAIN-LESPINASSE, 1808-NICE, 1872)

On connaît la boutade de Napoléon III : « *L'impératrice est légitimiste, Morny est orléaniste, le prince Napoléon-Jérôme est républicain et je suis socialiste. Il n'y a qu'un bonapartiste, c'est Persigny et il est fou.* » Ce trait d'esprit a le mérite de souligner la place fondamentale qui fut la sienne dans la carrière de Louis-Napoléon Bonaparte. Fils d'un soldat de la Grande Armée mort en Espagne en 1810, Persigny passe par l'Ecole de cavalerie de Saumur mais doit quitter l'armée dès 1831 pour insubordination. Monté à Paris et se faisant appeler vicomte de Persigny, le jeune homme se prend de passion pour la cause napoléonienne et parvient, en 1835, à rencontrer Louis-Napoléon Bonaparte, dont il devient l'intime. C'est lui qui conçoit les deux tentatives de coup de force à Strasbourg (1836) et Boulogne (1840), la seconde conduisant à sa condamnation à vingt ans de détention. Libéré par le changement de régime en 1848, Persigny s'active de plus belle en faveur de Louis-Napoléon, dont il dirige la campagne pour l'élection présidentielle de décembre 1848. Il poursuit son combat politique durant le mandat du prince-président, tant à la Chambre que comme ambassadeur à Berlin. Il prend une part active au coup d'Etat, devient ministre de l'Intérieur le 22 janvier 1852 et joue un rôle tout aussi déterminant dans le rétablissement de l'empire. Marié à la petite-fille du maréchal Ney, Persigny est un des rouages essentiels de l'empire autoritaire. Son action comme ambassadeur en Angleterre, de 1855 à 1858 puis en 1859-1860, permet de resserrer l'alliance franco-anglaise. Il retrouve le ministère de l'Intérieur en décembre 1860 mais les mauvais résultats à Paris lors des élections législatives de 1863 lui sont fatals. De surcroît, l'impératrice le déteste. Il est élevé au rang de duc mais c'en est fini de sa carrière politique, même si on continue à le consulter. Retiré dans son domaine de Chamarande, près d'Étampes, gêné par les excentricités de son épouse, Persigny survit peu au Second Empire. Celui qui a pu apparaître comme un parvenu et un aventurier a été l'un des plus fidèles soutiens de Louis-Napoléon Bonaparte ; une fois au pouvoir, il n'a pas démerité et a su faire œuvre utile, par exemple en développant les chemins vicinaux.



EUGÈNE ROUHER (RIOM, 1814-PARIS, 1884)

Surnommé par Emile Ollivier, en 1867, « *le vice-empereur sans responsabilité* », Eugène Rouher est une des principales figures du régime dont il semble incarner les qualités et les défauts. Fils d'un avoué de Riom, marié à la fille du maire de Clermont, il tente vainement d'être élu député en 1846, sur les conseils de Morny. Élu à l'Assemblée constituante comme « *républicain du lendemain* », puis l'année suivante à l'Assemblée législative dans les rangs conservateurs, il rallie Louis-Napoléon Bonaparte à l'automne 1849 et devient ministre de la Justice – portefeuille qu'il retrouve après le coup d'Etat avant de devenir vice-président du Conseil d'Etat. Son long passage au ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics, de février 1855 à juin 1863, fait de lui un acteur-clé de la modernisation économique du pays, à laquelle il contribue également en facilitant le traité de libre-échange avec l'Angleterre. Personnage assez austère, probe, grand travailleur, Rouher bénéficie de la transformation du ministère d'Etat en 1863. A la suite du brusque décès de Billault, il occupe le poste d'octobre 1863 à juillet 1869. Chargé de porter la parole gouvernementale devant les deux Chambres, il acquiert dans cette fonction un immense pouvoir, encore accru par l'intérim qu'il assure aux Finances de janvier à novembre 1867. Faute de convictions bien affirmées, il n'en a pas moins parfois des paroles malheureuses, soit qu'il qualifie l'expédition du Mexique de « *plus grande pensée du règne* », soit qu'il affirme que la France ne supportera « *jamais* » que l'Italie s'empare de Rome. Adversaire de la libéralisation du régime – laquelle a perdu avec Morny, en 1865, son principal avocat –, il fait tout pour la ralentir, ce qui lui vaut de multiples attaques (on parle alors de « *rouherades* »). Les résultats des élections législatives de 1869 contraignent Napoléon III à se séparer de lui au mois de juillet. Rouher devient alors président du Sénat. Il a gardé tout son crédit auprès de l'empereur et c'est lui qui suggère le plébiscite de mai 1870. Très apprécié de l'impératrice, il est à ses côtés en Angleterre après la chute de l'empire. Il revient à la Chambre en février 1872 et remet sur pied le parti bonapartiste. En 1879, la mort du prince impérial, auquel il servait de mentor, le conduit cependant à se retirer de la vie politique.



EMILE OLLIVIER (MARSEILLE, 1825-

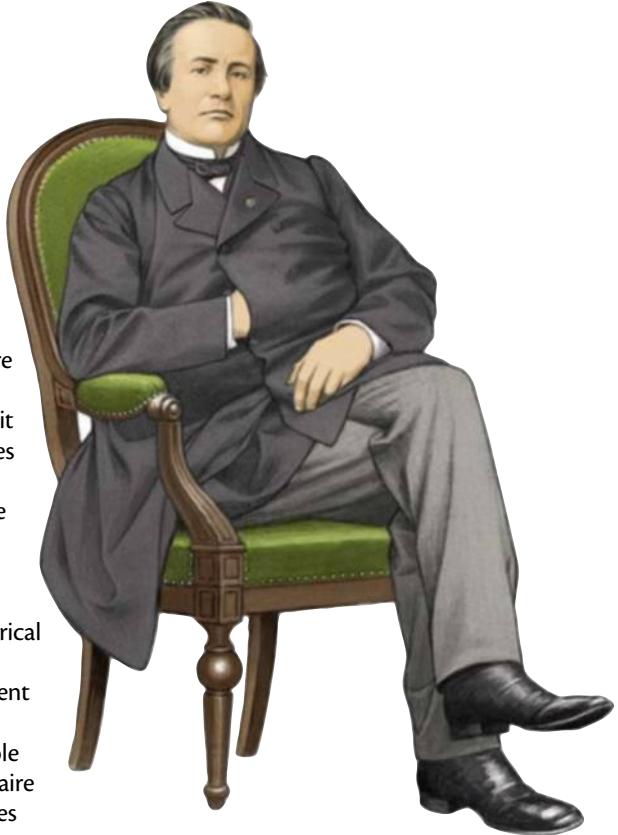
SAINT-GERVAIS-LES-BAINS, 1913)

Promoteur de l'empire libéral, Emile Ollivier est resté moins de huit mois au pouvoir, en 1870, et a passé le reste de son existence à justifier son action. Né à Marseille, il a pour père un républicain convaincu. C'est ce qui lui permet de devenir, en 1848, commissaire de la République (c'est-à-dire préfet) des Bouches-du-Rhône. A 22 ans, il est le plus jeune préfet de France. Il est ensuite envoyé en Haute-Marne, avant de quitter la carrière préfectorale. Il reprend alors sa profession d'avocat, où il obtient de brillants succès avant de revenir à la politique lors des élections législatives de 1857. Il est élu à Paris contre Garnier-Pagès. Figure de proue du « groupe des cinq », il s'impose au Palais-Bourbon et est réélu en 1863. Son rapprochement avec le pouvoir, encouragé par Morny qui préside le Corps législatif, apparaît au grand jour quand il est nommé, en 1864, rapporteur du projet de loi sur les coalitions. Napoléon III lui propose d'entrer au gouvernement mais Ollivier – en qui les républicains voient désormais un traître – estime que la libéralisation du régime n'est pas assez poussée. Lors des élections législatives de 1869, il est battu à Paris mais élu dans le Var. Commence alors le processus qui conduit au ministère du 2 janvier 1870 dont Ollivier, nommé ministre de la Justice et des Cultes, est le chef. Son souhait est de faire « *triompher le progrès sans violence et la liberté sans la révolution* ». Lié par une réelle sympathie à l'empereur, Ollivier inaugure une nouvelle façon de gouverner et dote l'empire, par le sénatus-consulte du 20 avril 1870, d'une nouvelle Constitution qui instaure un régime semi-parlementaire. Le ralliement d'une partie des libéraux et des monarchistes conduit à son élection triomphale à l'Académie française le 7 avril 1870. Mais l'expérience de l'empire libéral est brusquement interrompue par la guerre avec la Prusse dont Ollivier affirme, le 15 juillet, accepter « *d'un cœur léger* » la responsabilité – mot malheureux qui allait le poursuivre toute sa vie. Son gouvernement est renversé le 9 août. Réfugié en Italie, où il reste jusqu'en 1873, Ollivier est vilipendé aussi bien à droite qu'à gauche. En 1874, on l'empêche de prononcer son discours de réception à l'Académie. Ne parvenant à se faire élire ni en 1876 ni en 1877, il abandonne le combat politique et entreprend de faire œuvre d'historien et de mémorialiste, notamment à travers les dix-sept volumes de son *Empire libéral*, qu'il publie à partir de 1895.



VICTOR DURUY (PARIS, 1811-PARIS, 1894)

Dans l'histoire de l'éducation au XIX^e siècle, Duruy a sa place à côté de Guizot et de Ferry. Ministre de l'Instruction publique de juin 1863 à juillet 1869, il a accompli une œuvre remarquable. Issu d'une famille d'artisans tapissiers des Gobelins, il entre en 1830 à l'Ecole normale supérieure et obtient, trois ans plus tard, l'agrégation d'histoire. En parallèle à sa carrière dans l'enseignement secondaire, il écrit dès 1838 des livres d'histoire et fournit à la maison Hachette de nombreux manuels. Il obtient son doctorat ès Lettres en 1853. Alors qu'il est plutôt hostile au régime impérial, il accepte en 1859 de travailler pour *l'Histoire de Jules César* que prépare Napoléon III. Sa carrière s'accélère alors : inspecteur d'académie en 1861, professeur à l'Ecole normale supérieure la même année, inspecteur général et professeur à l'Ecole polytechnique l'année suivante. Sa nomination en 1863 au ministère de l'Instruction publique – dont on a détaché les cultes car Duruy est anticlérical – s'inscrit dans la libéralisation du régime. Disposant de moyens financiers en nette progression, le nouveau ministre multiplie les réformes. S'il ne parvient pas à rendre l'enseignement primaire obligatoire et gratuit, il oblige, par la loi du 10 avril 1867, les communes de plus de 500 habitants à se doter d'une école de filles. Il rétablit l'agrégation de philosophie, crée un enseignement secondaire « spécial » tourné vers l'économie, modernise les programmes et les pratiques pédagogiques. Avec l'appui de l'impératrice, il ouvre à l'automne



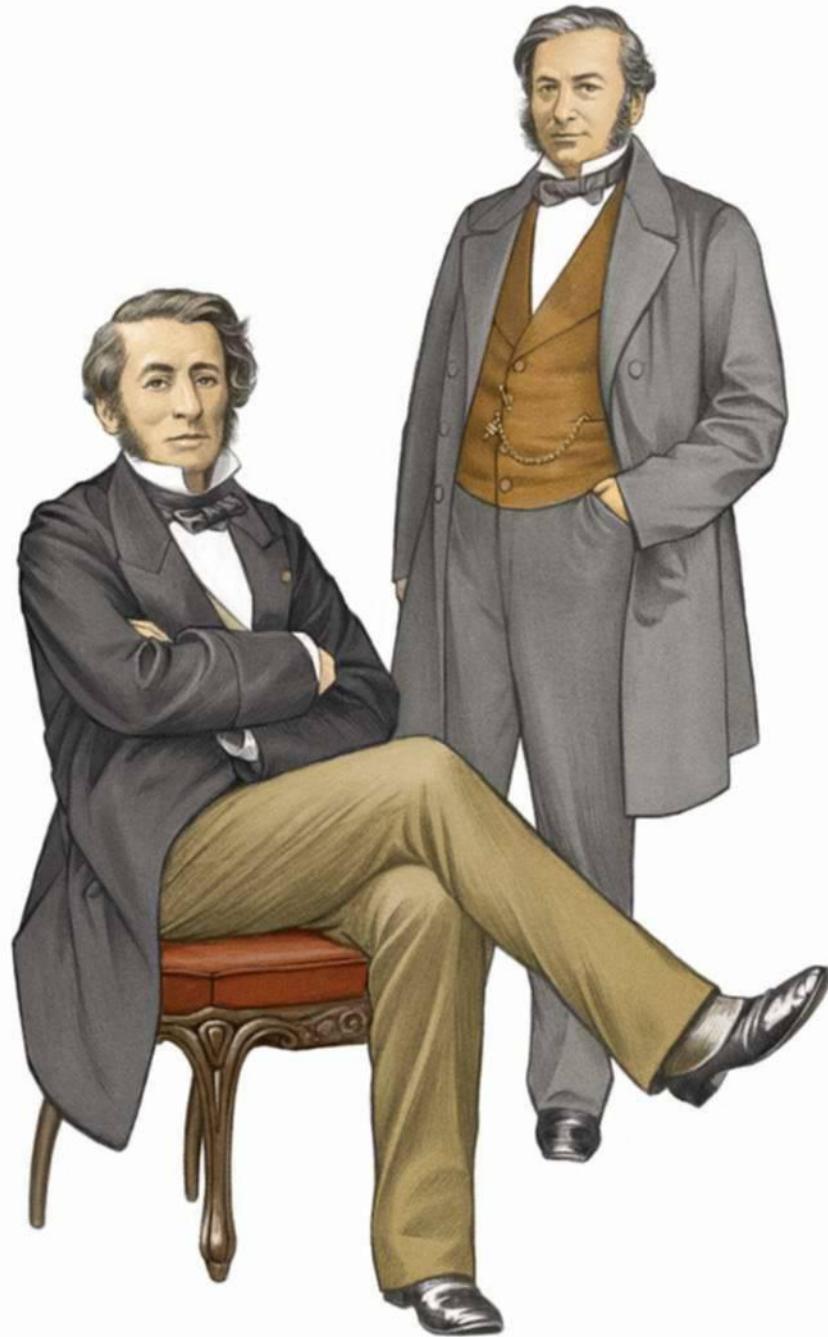
1867 des cours pour jeunes filles – initiative que l'Eglise s'emploie à contrecarrer fermement. Soucieux de développer la recherche française, Duruy crée en 1868 l'Ecole pratique des hautes études, où est introduit le principe du « séminaire » sur le modèle des universités allemandes. Toutes ces initiatives font de Duruy la bête noire du parti clérical. Non sans regret, Napoléon III met fin à ses fonctions après les élections législatives de 1869 et le nomme au Sénat. Si sa carrière politique ne se poursuit pas sous la III^e République, Duruy est élu dans trois des académies de l'Institut et se consacre à son œuvre d'historien, tout en restant fidèle à la mémoire de Napoléon III.

GEORGES HAUSSMANN (PARIS, 1809-1891)

Haussmann est le maître d'œuvre d'une des plus grandes réalisations du règne de Napoléon III : la transformation de Paris. Issu de la bourgeoisie protestante alsacienne, il commence en 1831 une carrière préfectorale. Préfet de la Gironde à partir de novembre 1851, il fait bonne impression à Louis-Napoléon Bonaparte – qui l'a remarqué dès 1849 – lors de son séjour à Bordeaux en octobre 1852, à la fin du voyage qui prépare la restauration de l'empire. Persigny l'apprécie également et Haussmann est nommé en juin 1853 préfet de la Seine – un poste qu'il va garder jusqu'en janvier 1870. Le souverain a de grandes ambitions pour Paris, dont il veut faire la capitale la plus moderne d'Europe. Comme il l'a rapporté dans ses *Mémoires*, Haussmann va devenir « *l'instrument d'une grande idée conçue par [Napoléon III]* », tout en imprimant sa marque à ce vaste dessein. Il sait s'entourer de collaborateurs de valeur, tels Belgrand et Alphand, et utilise, sans le dire du reste, les travaux de la commission sur les embellissements de Paris présidée par le comte Siméon. Non sans cynisme, voire brutalité, il accomplit une tâche immense. Par l'annexion d'une partie de la banlieue grâce à la loi du 16 juin 1859, Paris double sa superficie et gagne près d'un demi-million d'habitants. La ville est profondément remodelée.

Haussmann, qui cherche en vain à se faire nommer « ministre de Paris », suscite de nombreuses inimitiés, y compris au sein du pouvoir impérial. Mais la faveur de Napoléon III le protège : il entre au Sénat en 1857, il est fait baron et son nom est donné à un boulevard en 1864. L'opacité de sa gestion financière et le recours excessif à l'emprunt (par le biais de la Caisse des travaux de Paris) le fragilisent toutefois. Ollivier, en arrivant au pouvoir, obtient la destitution, le 5 janvier 1870, de celui qui symbolisait trop les méthodes de l'empire autoritaire. Sous la III^e République, Haussmann est député de la Corse de 1877 à 1881 et rédige les trois tomes de ses *Mémoires*. En ayant permis la réalisation d'un Paris assaini, agrandi et embelli, et en ayant fourni à la province et à l'étranger un modèle de ville moderne, il a été l'un des personnages les plus importants de son époque, et son action occupe une large place dans le bilan du Second Empire.





LES FRÈRES PEREIRE (EMILE, BORDEAUX, 1800-PARIS, 1875 ; ISAAC, BORDEAUX, 1806-ARMAINVILLIERS, 1880)

C'est au XVIII^e siècle que la famille juive portugaise Rodrigues Pereira s'installe à Bordeaux. Jacob Rodrigue Pereire (1715-1780), qui a francisé son nom, en est le plus illustre représentant, comme précurseur de l'éducation des sourds. Ses petits-fils, Emile et Isaac, montent à Paris en 1822-1823 pour faire leur apprentissage dans le monde des affaires. Ils s'initient également au saint-simonisme, tout en faisant du journalisme. Leur premier coup d'éclat comme entrepreneurs est la création du chemin de fer de Paris à Saint-Germain-en-Laye, inauguré en août 1837. Dès lors, ils participent à de nombreux projets ferroviaires. Ralliés à Louis-Napoléon Bonaparte, qui partage leurs idées saint-simoniennes, appuyés par Persigny, ils fondent en novembre 1852 le Crédit mobilier. L'objectif est de mobiliser, via des obligations, le capital des épargnants afin de le mettre à disposition des entrepreneurs. Le succès est immédiat. Les Pereire créent une grande circulation d'argent ; 5 milliards de francs sont ainsi collectés et redistribués. Les deux frères, qui se sont attiré l'hostilité des Rothschild et de la Banque de France, investissent dans une multitude d'activités.

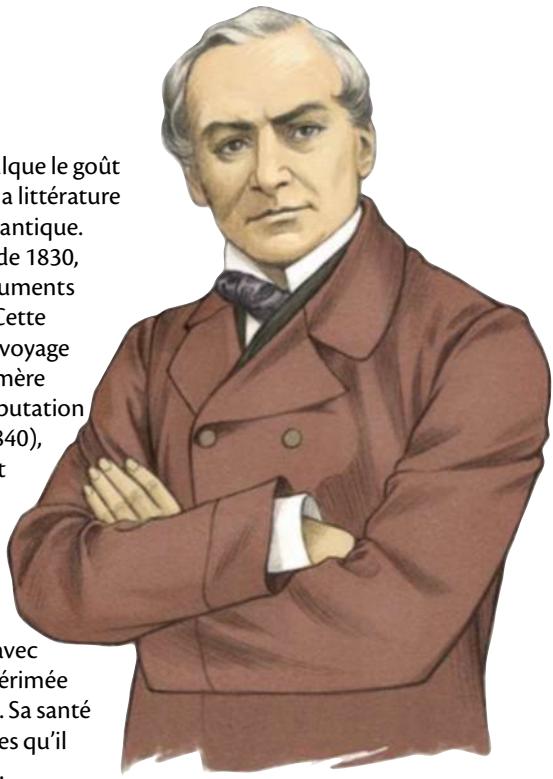
En matière de chemin de fer, ils sont actifs également à l'étranger, principalement en Espagne et en Autriche, mais aussi en Russie, dans l'Empire ottoman, en Italie, etc. Ils créent la Compagnie générale maritime, s'intéressent aux chantiers navals de Saint-Nazaire, développent la station thermale de Vichy et la station balnéaire d'Arcachon, et jouent un rôle considérable dans la transformation de Paris par le biais de la Compagnie immobilière de Paris, grâce à laquelle ils lotissent notamment la plaine Monceau. Ils participent également à la modernisation de Marseille, avec certes moins de succès. Leur élection comme députés en 1863 coïncide avec le début des difficultés. Abandonnés par le pouvoir, ils sont contraints de démissionner du Crédit mobilier et de la Compagnie immobilière en septembre 1867. Même s'ils gardent leurs positions à l'étranger, leur déconfiture fait grand bruit. Dans les années 1870, Emile se retire tandis qu'Isaac poursuit la lutte durant quelques années. Par l'étendue de leurs activités, par leurs succès comme par leurs échecs, les frères Pereire incarnent le développement économique de la France sous le règne de Napoléon III.

**VICTOR HUGO (BESANÇON, 1802-PARIS, 1885)**

Quand débute le Second Empire, Victor Hugo a déjà derrière lui une longue carrière qui l'a placé au premier rang des lettres françaises. Il s'est fait connaître dès la Restauration : Louis XVIII l'a pensionné et Charles X l'a invité en 1825 à son sacre, que le poète a célébré par une ode. Surtout, il a mené avec succès le combat romantique qu'il illustre en 1830 la fameuse bataille d'*Hernani*. Théâtre, poésie, roman (*Notre-Dame de Paris* en 1831), Hugo est sur tous les fronts et entre à l'Académie française en 1841. Devenu pair de France en 1845, il siège à l'Assemblée constituante en 1848 et à l'Assemblée législative l'année suivante. Alors qu'il avait mis son journal, *L'Événement*, au service de Louis-Napoléon Bonaparte à l'automne 1848, il évolue de la droite vers la gauche et rompt avec le prince-président, notamment lors du vote de la loi Falloux. Aussi s'oppose-t-il activement au coup d'Etat du 2 décembre 1851. Expulsé du territoire français, il se réfugie à Bruxelles puis à Jersey, qu'il doit quitter pour Guernesey en 1855. Dès les débuts de son exil, il entreprend une lutte acharnée contre le nouveau régime. Ses ouvrages (*Napoléon le Petit* en 1852, *Les Châtiments* en 1853) entrent clandestinement en France. Tandis qu'il poursuit son œuvre de poète (*La Légende des siècles* en 1859), Hugo se pose en principal opposant du Second Empire et refuse l'amnistie du 16 août 1859, proclamant fièrement : « *Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.* » La publication des *Misérables* en 1862 connaît un immense retentissement. Le roman sort simultanément à Paris, Bruxelles, Londres, New York, Madrid, Berlin, Saint-Pétersbourg et Turin. L'empereur interdit la vente par colportage, mais le livre est vendu librement en librairie. À la fin des années 1860, Hugo est plus que jamais présent à l'esprit des Français : la reprise d'*Hernani* en 1867 à la Comédie-Française est autorisée par le pouvoir et obtient un grand succès, tandis que les fils de l'écrivain fondent en mai 1869 *Le Rappel*, quotidien farouchement opposé au régime. Dès le 5 septembre 1870, Hugo est de retour à Paris, où il reçoit un accueil triomphal. Le voilà devenu un des pères de la III^e République, laquelle lui offre de grandioses funérailles nationales en 1885. Ses anathèmes contre Napoléon III ont durablement marqué l'historiographie du Second Empire.

PROSPER MÉRIMÉE (PARIS, 1803-CANNES, 1870)

Issu d'une famille d'artistes aisés, Mérimée grandit dans un milieu cultivé. Sa mère lui inculque le goût pour le XVIII^e siècle voltaïen et pour la culture anglaise. S'il fait des études de droit, c'est la littérature qui l'intéresse. Il fréquente les salons, se lie avec Stendhal et participe au mouvement romantique. *Le Théâtre de Clara Gazul* (1825) et *La Guzla* (1827) le font connaître. Après la révolution de 1830, il commence une carrière administrative et devient, en 1834, inspecteur général des monuments historiques – poste qu'il va occuper jusqu'en 1860 et qu'il va marquer de son empreinte. Cette fonction le conduit à silloner la France afin d'en préserver le patrimoine monumental. Il voyage également à l'étranger et, lors d'un séjour en Espagne, se lie avec la comtesse de Montijo, mère de la future impératrice Eugénie. Élu à l'Académie française en 1844, Mérimée fonde sa réputation littéraire sur l'art de la nouvelle : *Mateo Falcone* (1829), *La Vénus d'Ille* (1837), *Colomba* (1840), *Carmen* (1845), *Lokis* (1869). Il est hostile à la révolution de 1848 et soutient le coup d'Etat du 2 décembre 1851. Devenue impératrice, Eugénie l'appelle à la Cour. Proche du couple impérial, auprès de qui il fait office de conseiller culturel, Mérimée, promu sénateur dès 1853, se voit confier diverses missions, comme par exemple la réorganisation de la Bibliothèque impériale. Son rôle d'animateur au sein de la Cour est illustré par la fameuse dictée qu'il conçoit en 1857. Tandis que Napoléon III commet 75 fautes et l'impératrice Eugénie 62, c'est le prince de Metternich, l'ambassadeur d'Autriche, qui s'en tire le mieux avec seulement 3 fautes ! Si une vie mondaine aussi intense n'est guère favorable à l'écriture, Mérimée ne s'en intéresse pas moins à la littérature russe, qu'il s'emploie à faire connaître en France. Sa santé déclinante l'oblige à multiplier les séjours dans le Sud dans les années 1860 et c'est à Cannes qu'il meurt le 23 septembre 1870, très affecté par la chute d'un régime dont il était très proche.



EUGÈNE VIOLET-LE-DUC

(PARIS, 1814-LAUSANNE, 1879)

Viollet-le-Duc semble résumer à lui seul toute l'architecture du XIX^e siècle et singulièrement celle du Second Empire, alors qu'il n'a pas construit de bâtiments emblématiques. Son œuvre est avant tout celle d'un restaurateur et d'un théoricien. Formé non à l'Ecole des beaux-arts mais en autodidacte, il entreprend en 1836-1837 un grand voyage en Italie, d'où il revient avec la certitude de la supériorité du gothique français sur l'art gréco-romain. Grâce à Mérimée, ami de sa famille, il se voit confier en 1840 la restauration de l'abbaye de Vézelay. Il commence alors à élaborer la théorie de l'unité de style. Selon lui, « *restaurer un édifice, ce n'est pas l'entretenir, le réparer ou le refaire, c'est le rétablir dans un état complet qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné* ». Il met en application ses idées, en particulier à la Sainte-Chapelle (1842), à Notre-Dame de Paris (chantier dirigé à partir de 1843 avec Jean-Baptiste Lassus), à Saint-Sernin de Toulouse (1846), à Carcassonne (1853), etc. Nommé inspecteur général des édifices diocésains en 1853 et membre de la Commission des monuments historiques en 1860, il entretient de bonnes relations avec Napoléon III et est à l'origine, avec Mérimée, de la réforme de l'Ecole des beaux-arts à l'automne 1863. Cependant, la réforme n'aboutit pas et, devant l'hostilité des étudiants, Viollet-le-Duc doit rapidement renoncer à son cours d'histoire de l'art et d'esthétique. Auparavant, il avait échoué au concours pour l'Opéra de Paris, malgré le soutien de l'impératrice. Ces échecs ne l'empêchent pas de réaliser une œuvre théorique de toute première importance, par exemple le *Dictionnaire raisonné de l'architecture française, du XI^e au XVI^e siècle*, dont les dix volumes sont publiés de 1854 à 1868. À son combat pour le gothique s'ajoute celui pour la renaissance des arts décoratifs, où il fait œuvre de pionnier et annonce l'Art nouveau. Esprit encyclopédique, à la pensée complexe et parfois contradictoire, Viollet-le-Duc est chargé par le couple impérial en 1857 de restaurer le château de Pierrefonds – un chantier presque entièrement financé par l'empereur lui-même. Napoléon III et Eugénie sont très attachés au château, qu'ils ouvrent au public en 1868. Après la chute de l'empire, l'architecte se montre très ingrat envers ses anciens protecteurs et professe des opinions républicaines avancées.

Directeur d'études à l'Ecole pratique des hautes études, Jean-Claude Yon est spécialiste de l'histoire culturelle du XIX^e siècle.



À LIRE de Jean-Claude Yon



Le Second Empire.
Politique, société, culture
Armand Colin
424 pages, 26,50 €.

Que la fête commence !

Rompant avec l'austérité des règnes précédents, Napoléon III s'entoura d'une cour fastueuse et brillante, qui devait être la manifestation éclatante de la grandeur de la France.

Le entourage proche de Napoléon III est composé de membres du personnel politique. Au premier rang figurent le duc de Morny, son demi-frère, fils naturel de la reine Hortense et du général de Flahaut, lui-même fils naturel de Talleyrand, ainsi que Victor de Persigny. On peut citer aussi Baroche, Magne, Fould, Billault, Rouher ou Haussmann. Formés à la politique sous la monarchie de Juillet, ralliés au président de la II^e République puis à l'empereur, ces hommes très dévoués sont les fidèles exécutants de la politique impériale. Il y a aussi les intimes, qui ne font pas partie de la famille et ne siègent pas au gouvernement, mais étaient déjà attachés au prétendant bonapartiste dans les temps difficiles, quand celui-ci n'avait aucune chance de régner. Incarnation de la loyauté, le docteur Conneau, qui a été prisonnier avec le futur empereur au fort de Ham, est l'ami le plus proche ; Mocquard, le chef de cabinet de l'empereur, est son homme de confiance.

Mais surtout rayonne, autour de l'empereur, la Cour conçue comme le décor qui doit servir le prestige d'un régime né d'un coup d'Etat et aux assises fragiles. Cette Cour est la dernière de l'histoire de France et l'une des plus brillantes ; elle éclipse par ses fastes celle de Charles X, trop austère, et celle de Louis-Philippe, trop bourgeoise. A la manière de la Cour de Napoléon I^r, et à travers celle-ci de la Cour des rois de France, elle compte six grands services

dirigés par un grand aumônier (Mgr Darboy), le grand maréchal du palais (maréchal Vaillant), le grand chambellan (duc de Bassano), le grand écuyer (général Fleury), le grand veneur (prince de la Moskowa), le grand maître des cérémonies (duc de Cambacérès), sous l'autorité du ministre de la Maison de l'empereur. La musique de la chapelle et de la chambre est dirigée par Auber, qui fait appel à un grand nombre de choristes et d'instrumentistes. Chaque service groupe une foule de chambellans, d'écuyers, de gouverneurs, de maîtres ou d'aides des cérémonies, tous revêtus de magnifiques costumes. Il y a aussi, comme pour les rois de France, la Maison militaire

de l'empereur avec des généraux et une nuée d'officiers. Il y a encore la Maison de l'impératrice avec la grande maîtresse, les dames du palais, les lectrices, le bibliothécaire, le secrétaire des commandements, la Maison de la princesse Mathilde ou celle du prince Napoléon-Jérôme.

Eugénie de Montijo, devenue impératrice des Français le 29 janvier 1853, est au centre de la vie de Cour. Elle a beaucoup d'atouts pour séduire les élites françaises. Sa famille, de noblesse espagnole, a une glorieuse ascendance. Son père, mort quand sa fille épouse Louis-Napoléon Bonaparte, a reçu la grandesse d'Espagne ; sa mère est une aristocrate d'origine écossaise et belge.



Neuf ans plus tôt, en 1844, sa sœur aînée a épousé l'héritier de la maison d'Albe, la plus titrée de la noblesse espagnole. Sa famille est francophile. Son père était à la fois un homme politique, qui fut sénateur de la province de Badajoz, et un vaillant soldat. Il s'est battu au côté du roi Joseph, a perdu un œil au cours d'une bataille, a été obligé de se replier en France en 1814 et a défendu Paris contre l'invasion des Cosaques. La noblesse d'empire ne peut que se réjouir de voir arriver sur le trône une impératrice élevée dans le culte napoléonien. En outre, elle connaît bien la France. Elle a souvent séjourné à Biarritz pendant son enfance. En 1835, sa famille, fuyant la guerre carliste, s'est installée à Paris. Elle a été pendant deux ans, de 9 à 11 ans, élève au couvent du Sacré-Cœur, installé depuis 1820 dans l'hôtel de Biron, rue de Varenne. Deux habitués du salon de sa mère ont complété son éducation : Stendhal, qui lui a donné des cours d'histoire, et Mérimée, qui restera son ami, des cours de français. Elle appartient à un haut lignage, elle connaît parfaitement le savoir mondain et les codes du faubourg Saint-Germain, elle est d'une beauté éclatante : c'est l'épouse idéale pour Louis-Napoléon Bonaparte, même si elle n'appartient pas à une famille régnante.

En ressuscitant les fastes de la vie de Cour, Louis-Napoléon cherche à s'assurer le soutien de l'aristocratie et de la bourgeoisie, ralliées au régime par peur de l'anarchie, par raison et par intérêt plus que par conviction. La noblesse, chez qui une longue expérience curiale a ancré le goût du cérémonial, des préséances et des nuances de la civilité, est comblée par cette Cour éblouissante, avec uniformes chamarrés, grandes tenues d'apparat et valses sur la musique de Strauss.

© MUSÉE DU LOUVRE, DIST. RMN-GRAND PALAIS/FRANCK BOHBOT © CC0 PARIS MUSÉES/MUSÉE CARNAVALET.



NUITS IMPÉRIALES Page de gauche :
Fête au palais des Tuileries pendant l'Exposition universelle de 1867, par Henri Charles Antoine Baron, 1867 (Compiègne, musée du Château). Ci-contre : *Fête de nuit aux Tuileries, le 10 juin 1867, à l'occasion de la visite des souverains étrangers à l'Exposition universelle*, par Pierre Henri Théodore Tétar Van Elven, XIX^e siècle (Paris, musée Carnavalet).



Les personnalités de la Cour n'appartiennent donc pas seulement à des familles descendantes de la noblesse du Premier Empire ou à des familles qui ont reçu des titres de noblesse de Napoléon III lui-même, le Second Empire étant le dernier régime qui distribue des titres de noblesse. En témoigne l'essaim des neuf dames d'honneur qui entourent l'impératrice sur le célèbre tableau commandé à Winterhalter pour être exposé au salon de peinture de l'Exposition universelle de 1855. A côté de la princesse d'Essling et de la duchesse de Bassano figurent des grands noms de l'aristocratie d'Ancien Régime telles Adrienne de Villeneuve-Bargemont, comtesse de Montebello par son mariage, ou Nathalie de Ségur. On pourrait citer aussi, parmi les nobles d'Ancien Régime, proches de l'impératrice mais ne figurant pas sur le tableau, la comtesse de La Poëze, dame du palais, ou Marie Garnier des Garets, demoiselle d'honneur. La noblesse d'Ancien Régime s'était déjà largement ralliée à Napoléon, qui comptait sur elle pour l'aider à faire revivre les anciens usages. A titre d'exemple, Louis-Philippe de Ségur était le grand maître des cérémonies (Nathalie de Ségur est son arrière-petite-fille), le duc de Cossé était chambellan de Madame Mère et la comtesse de Montesquieu Fezensac était gouvernante du roi de Rome. Le comte Artus de Cossé-Brissac, petit-fils du chambellan de Madame Mère, est le chambellan de l'impératrice Eugénie...

Séductrice, soucieuse d'accomplir ses obligations de souveraine avec professionnalisme, très attentive au respect des

usages, l'impératrice donne à la noblesse d'Ancien Régime une autre raison de l'apprécier : son culte sentimental pour Marie-Antoinette. La mort tragique de la reine, en 1793, a entraîné un culte, porté par Louis XVIII puis par le courant légitimiste, qui voit fleurir une imagerie compassionnelle décrivant une sainte martyre sacrifiée par la Révolution. L'impératrice, que l'on dit hantée par Marie-Antoinette, vénère sa mémoire et veut reconstituer une image féminine du pouvoir. La reine incarne à ses yeux toute la majesté royale. Comme elle, Eugénie aime la mode, le luxe et l'apparat ; elle commande des toilettes qui rappellent les siennes. Passionnée par les arts décoratifs, elle remet en scène son goût, notamment pour le mobilier et pour ses appartements personnels aux Tuileries ou à Saint-Cloud, fait rechercher dans les collections nationales tout ce qui peut se rattacher à elle. Le Second Empire est un régime étonnamment syncrétique : il mobilise un imaginaire démocratique par le recours au référendum, se veut héritier du Premier Empire, est matiné de souvenirs monarchiques...

Une Cour itinérante

La Cour se tient au château des Tuileries, résidence officielle de la famille impériale et siège du pouvoir. Napoléon III demande à l'architecte Louis Visconti, créateur du tombeau de Napoléon aux Invalides, puis à Hector Lefuel, de relier le Louvre aux Tuileries pour constituer le plus magnifique ensemble de palais qui soit en Europe. Au mois de mai, la Cour se transporte au château de

Saint-Cloud, en juin-juillet, au château de Fontainebleau. Les frondaisons sont propices aux promenades ; canotage et divertissements variés sont au programme ; l'étiquette est assouplie. La Cour retourne à Paris pour célébrer la Saint-Napoléon, le 15 août, jour de la naissance de Napoléon et anniversaire de la signature du Concordat de 1801. Erigée en fête nationale, elle donne lieu à des revues militaires dans des rues pavées, avec bals populaires et feux d'artifice. La Cour se déplace ensuite à Plombières ou à Vichy, où l'empereur espère trouver dans les cures un soulagement à ses douleurs rénales. En septembre, le couple impérial, accompagné seulement d'amis, se rend à Biarritz, où l'empereur fait construire la villa Eugénie. L'impératrice apprécie beaucoup les parties de campagne dans le Pays basque. En novembre, la Cour s'installe à Compiègne pour la chasse dans la grande forêt voisine.

Elle regagne les Tuileries à la mi-décembre quand s'ouvre la session législative. Se succèdent alors concerts, représentations théâtrales, bals, dîners de gala où se croisent la classe politique et toute la noblesse européenne. L'impératrice a une préférence pour les bals masqués, où chacun rivalise d'élégance et de fantaisie dans de somptueux déguisements ; elle y apparaît parfois en Diane chasseresse ou en princesse égyptienne. Les soirs où ont lieu des fêtes somptueuses, le spectacle est grandiose. Les Cent-Gardes, un corps de cavalerie d'élite, inspiré des Cent-Suisses de l'Ancien Régime, attaché exclusivement à la personne de

LUXE ET VOLUPTE Ci-contre : la grande salle de l'opéra Garnier. L'édifice fut construit à partir de 1861 à l'initiative de Napoléon III. En haut : *Réception des ambassadeurs du Siam par Napoléon III et l'impératrice Eugénie dans la grande salle de bal du château de Fontainebleau, le 27 juin 1861*, par Jean-Léon Gérôme, 1864 (Versailles, musée du Château). Page de droite : *L'Impératrice Eugénie entourée de ses dames d'honneur à Fontainebleau*, par Franz Xaver Winterhalter, 1855 (Compiègne, musée du Château).



l'empereur, forment une haie dans le grand escalier des Tuileries. De haute stature, immobiles sous leur casque à crinière blanche, leur cuirasse en acier poli et leur tunique d'azur, ils accueillent les invités, qui portent culotte de soie ou uniformes rutilants, tandis que les femmes, parées de bijoux, sont en grande toilette, avec de longues traînes ou d'amples robes à crinoline. Originalité du costume féminin sous le Second Empire, la crinoline est constituée de lourds cerceaux métalliques qui donnent aux robes la forme d'une large cloche. L'ambiance est féerique. Pour l'entrée de Leurs Majestés, l'orchestre joue l'air de la reine Hortense, *Partant pour la Syrie*.

A Compiègne, en automne, se succèdent des « séries » de quelques dizaines d'invités groupés par affinités ou par activités, par exemple écrivains et artistes, qui affluent chaque semaine, amenés de Paris par un train spécial. L'empereur ne veut pas d'une Cour triste et guindée ; il veut au contraire une Cour où se croisent les anciennes élites et les nouveaux talents financiers, industriels, intellectuels et artistiques. Pour distraire ses hôtes, il organise de fastueuses chasses à courre qui se terminent par la curée aux flambeaux. Les pompes officielles ont pour fonction de donner de l'éclat au trône. Mais les souverains leur préfèrent des divertissements plus simples. L'impératrice aime les jeux de société, les charades, les comédies d'amateurs, les pièces de circonstances écrites par Octave Feuillet ou même par le duc de Morny et jouées par les dames de son entourage. Parmi ces divertissements, on connaît la célèbre dictée de Mérimée où ce fut le prince de Metternich qui fit le moins de fautes.

Pour Napoléon III, la mise en scène de la richesse par le luxe et la fête doit s'ajouter aux changements structurels que connaît la France : le réseau des chemins de fer s'étend, les industries et le commerce sont en plein essor, la circulation de l'argent s'accroît par le développement du crédit, Paris s'agrandit et s'embellit, l'ivresse décorative s'empare du cadre de la vie quotidienne dans un impressionnant éclectisme et un fort besoin d'accumulation. Les réceptions organisées aux Tuileries ne sont pas les seules à éblouir par leur faste. Tous



les personnages importants du régime, imités par le monde de la haute finance, organisent leurs propres réjouissances tandis que les hauts fonctionnaires – préfets, généraux –, qui reçoivent de gros traitements, sont aussi invités à donner des bals. Paris vit dans une atmosphère de fête perpétuelle, scandée par les opérettes d'Offenbach. On s'intéresse au chantier du nouvel Opéra, monument majeur du règne réalisé par Garnier, où les artistes lyriques célèbres chanteront bientôt les œuvres de Rossini ou de Verdi. On admire, avenue des Champs-Elysées et avenue de l'Impératrice (avenue Foch), au retour des courses, le défilé des équipages de luxe, coupés légers, phaétons perchés sur de grandes roues, calèches à huit ressorts, attelages à la Daumont. Les grands boulevards, où se trouvent les théâtres, les magasins et les restaurants en vogue, attirent des foules. Paris est sacré capitale européenne des élégances et des plaisirs. Les courtisanes, qui dépensent de façon tapageuse les sommes que leur donnent leurs protecteurs, sont le symbole de ce besoin de paraître et de cette quête de plaisirs : la Païva fait édifier, avenue des Champs-Elysées, un magnifique hôtel dont l'escalier d'onyx jaune et la salle de bains de style mauresque défraient la chronique.

Le déploiement de faste et les luxueux plaisirs, réclamés par le Tout-Paris et la Cour,

fascinent le peuple et rallient les élites, mais sont aussi sévèrement critiqués. « La fête impériale », dont le tourbillon s'accélère à mesure que l'empire est plus près de sa chute, est vilipendée par l'opposition républicaine : les gouvernantes sont accusés d'être des « viveurs » et des « jouisseurs », le régime est caricaturé en un divertissement perpétuel et décadent, Jules Ferry, ennemi déclaré de l'empire, publie en 1868 une série d'articles pamphlétaire humoristiques, *Les Comptes fantastiques d'Haussmann*, fustigeant la gestion opaque du financement des travaux parisiens... ↗

Professeur d'histoire sociale et culturelle à l'université Paris-Sorbonne, Eric Mension-Rigau est spécialiste de l'histoire des élites.

À LIRE d'Eric Mension-Rigau



Enquête sur la noblesse,
Perrin
320 pages
24 €

**LES DIAMANTS
SONT ÉTERNELS**

Ci-dessus : *Grand nœud de corsage de l'impératrice Eugénie*, par François Kramer, argent, diamants, or, 22,2 x 10,5 cm, 1855 (Paris, musée du Louvre). A droite : *Berceau du prince impérial Louis-Napoléon*, d'après des dessins de Victor Baltard, bois de rose, vermeil, argent, émaux, 1856 (Paris, musée Carnavalet). Offert au couple impérial par la Ville de Paris, ce berceau avait été exposé au public dans la salle du Trône de l'Hôtel de Ville, du 13 au 15 mars 1856, avant d'être transporté aux Tuilleries où naîtrait le prince impérial le 16 mars. Page de droite, en haut : *Couronne de l'impératrice Eugénie*, par Alexandre-Gabriel Lemonnier, or, diamants, émeraudes, 1855 (Paris, musée du Louvre). Page de droite, en bas : *Cabinet Second Empire*, estampillé Veuve Paul Sormani, ébène, marqueterie de style Boulle, 1877-1880 (Collection particulière).



© RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE DU LOUVRE)/STÉPHANE MARÉCHALLE.

© CCO PARIS MUSÉES/MUSÉE CARNAVALET – HISTOIRE DE PARIS.

L'empire des Styles

Le Second Empire vit naître un style composite placé sous le signe de la magnificence, dont le couple impérial donna le ton et dont la bourgeoisie française assura la diffusion.

Madame, c'est du Napoléon III ! » On connaît la réponse de Charles Garnier à l'impératrice Eugénie qui l'interrogeait sur la nature du style architectural de l'opéra de Paris dont il lui présentait les plans... Le Second Empire vit en effet apparaître, dans l'architecture, mais surtout dans l'ameublement et les arts décoratifs, un style au caractère éclectique, synthèse assumée des styles des siècles précédents ou répétition renouvelée d'un style particulier. La passion de l'impératrice pour la reine Marie-Antoinette donna ainsi naissance au style néo-Louis XVI, dont l'ébéniste parisien Paul Sormani devint le principal artisan. On remit aussi à l'honneur des matériaux et des techniques en vogue autrefois, comme celle de l'ébéniste Boulle, au XVII^e siècle, dont les meubles en écaille de tortue incrustée de laiton furent réadaptés à de nouvelles formes et devinrent l'un des symboles les plus fameux du style Napoléon III. Loin cependant de se contenter de répéter le passé, le goût nouveau se déploya dans mille directions : on inventa le mobilier en papier mâché, on prisa la laque noire, on rechercha les effets de profusion ornementale et les jeux de polychromie.

© RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE DU LOUVRE)/STEPHANE MARÉCHALLE. © BRIDGEMAN IMAGES.

L'orientation du goût nouveau fut donnée au sommet du pouvoir, tant par Napoléon III à travers les grands travaux qu'il suscita comme l'Opéra, que par Eugénie, passionnée d'art et de décoration. Les commandes impériales stimulèrent la production française, dont les artisans rivalisèrent d'imagination pour créer à leur intention des œuvres prodigieuses : ainsi des bijoux de l'impératrice, signés des joailliers Kramer ou Lemonnier, ou du spectaculaire berceau du prince impérial, offert par la Ville de Paris. Or ces chefs-d'œuvre eurent pour pendant une production courante, qui offrait elle aussi toutes les apparences du luxe mais présentait un coût de revient bien inférieur, grâce à sa fabrication industrielle et à l'usage de nouvelles techniques comme la galvanoplastie. Haute et petite bourgeoisie y trouvèrent le moyen de se meubler facilement à l'imitation des souverains mais en fonction de leur bourse. Le moindre notaire de province put ainsi s'offrir une cave à liqueur et sa femme une boîte à gants du tabletier Tahan, en s'enorgueillissant



à bon compte de la mention glorieuse apposée sur ces objets : « Fournisseur de l'empereur ». A vrai dire, les goûts impériaux étaient eux-mêmes bourgeois : désormais, la somptuosité n'excluait plus le confort, comme le montrent les canapés et sièges à capitons – poufs, confidents ou indiscrets – qui meublaient les palais de Compiègne et des Tuileries.





DÉLICES DU JOUR A gauche : *Cave à liqueur*, verre sablé, cadre doré, XIX^e siècle (Collection particulière). Avec l'essor de l'industrie et du commerce des liqueurs à partir du milieu du XIX^e siècle, le goût pour la crème de cassis, le cointreau, la chartreuse jaune ou la bénédictine s'accompagne d'un engouement pour les caves à liqueur, dont le Second Empire produira les modèles les plus raffinés et les plus ingénieux. Ci-dessous : *L'indiscret*, par Napoléon-Joseph Quignon, damas, XIX^e siècle (Compiègne, musée du Château). Invention du Second Empire, l'*indiscret* se compose de trois fauteuils disposés en trèfle permettant à trois personnes de converser sans devoir tourner la tête. Lorsqu'il ne comprend que deux fauteuils, le meuble est appelé « confident ».

© C.POSTEL/DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES.
© RMN-GRAND PALAIS (DOMAINE DE COMPIÈGNE)/THIERRY OLLIVIER. © RMN-GRAND PALAIS (DOMAINE DE COMPIÈGNE)/STÉPHANE MARÉCHALLE.



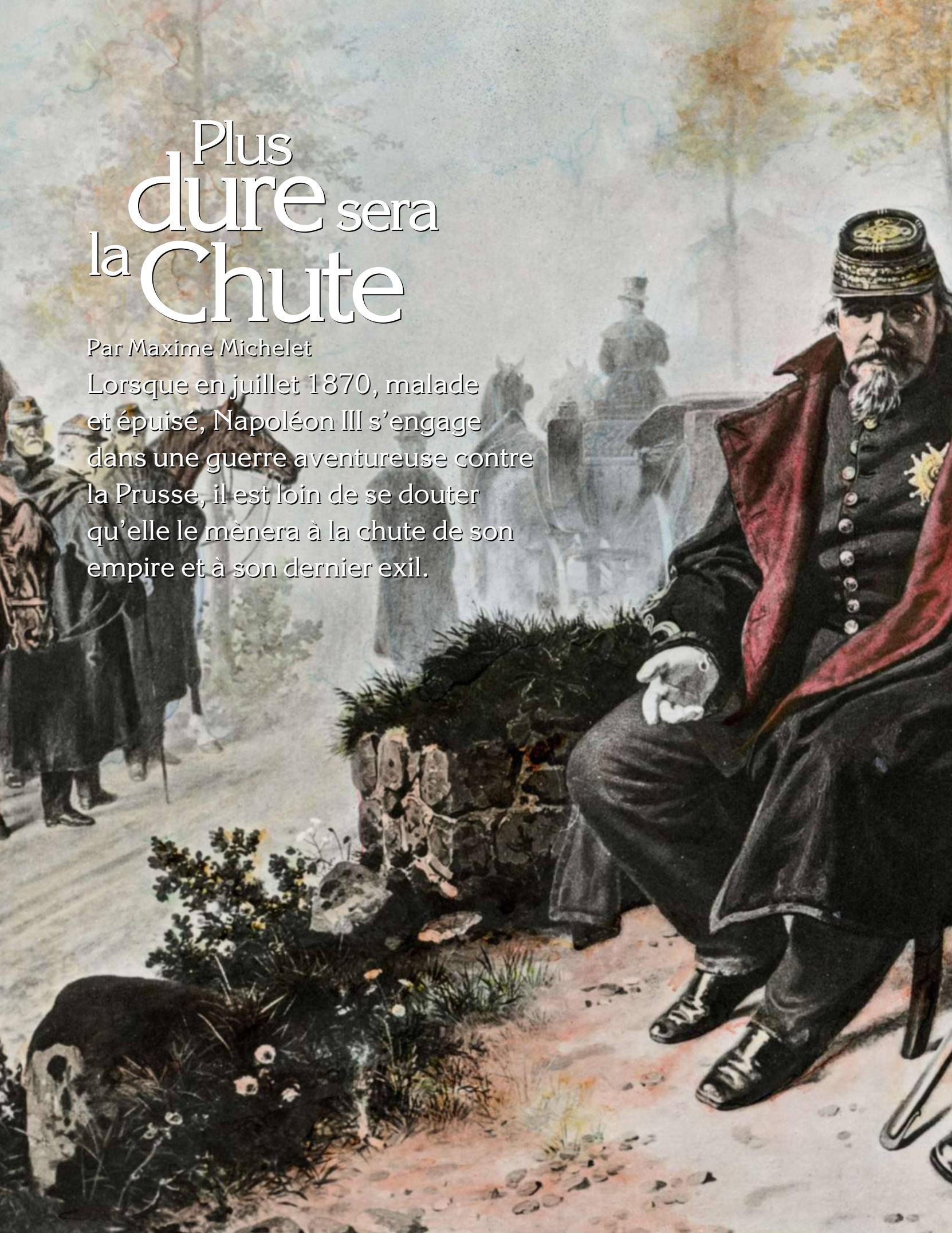
**FEUILLES D'OR**

Ci-contre : Coupe aux portraits de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie, bronze doré, cristal de Bohême, XIX^e siècle (Compiègne, musée du Château). Flamboyance et éclectisme sont les maîtres mots du style Second Empire. Le mélange de styles, de matériaux et de techniques caractérise toute la production du mobilier et des arts décoratifs. Ici, le décor de bronze doré, enserrant la coupe de cristal rouge sang et les portraits de Napoléon III et Eugénie se faisant face, est emprunté au style rocaille de l'époque Louis XV.

Plus dure sera la Chute

Par Maxime Michelet

Lorsque en juillet 1870, malade et épuisé, Napoléon III s'engage dans une guerre aventureuse contre la Prusse, il est loin de se douter qu'elle le mènera à la chute de son empire et à son dernier exil.





ÉCHEC ET MAT

Napoléon III et Bismarck,
au lendemain de la bataille
de Sedan, le 2 septembre

1870, Wilhelm Camphausen,
1878 (Berlin, Bildarchiv
Preussischer Kulturbesitz).

© BPK, BERLIN, DIST.
RMN-GRAND PALAIS/IMAGE BPK.

Camphausen 1878



La chute de Napoléon III est l'une des plus brutales de notre histoire. Alors qu'elle semble solidement installée sur le trône après le succès du plébiscite du 8 mai, au terme duquel 7,3 millions d'électeurs avaient approuvé le tournant libéral des institutions, la dynastie impériale ne survit pas à l'été 1870 : rare occurrence d'une débâcle au lendemain d'un triomphe. Contrairement à Charles X ou à Louis-Philippe, le pouvoir ne s'abîme pas dans une révolte mais dans une défaite militaire.

En signant la déclaration de guerre à la Prusse le 19 juillet, l'empereur ne peut s'imaginer l'ampleur du désastre qui l'attend. Napoléon III est en revanche conscient des périls que font courir, à l'Europe en général et à la France en particulier, les projets d'unité allemande portés par la Prusse : depuis sa nomination comme chef du gouvernement prussien en 1862, les ambitions du chancelier Bismarck sont claires et semblent annoncer une conflagration. Sa politique a déjà provoqué deux guerres, contre le Danemark en 1864 et contre l'Autriche en 1866. Pourachever l'unité allemande, déjà réalisée pour les Etats septentrionaux après la défaite autrichienne, il fallait un ennemi capable de rapprocher, dans la fraternité des armes, la Prusse et les Etats méridionaux d'Allemagne : Wurtemberg, Bade et Bavière.

Pour ce faire, Bismarck jette son dévolu sur la France et profite de la vacance du trône d'Espagne, à la suite du renversement de la reine Isabelle en 1868, pour provoquer le conflit qu'il désire. En poussant la candidature d'un cousin catholique du roi de Prusse, Léopold de Hohenzollern-Sigmaringen, il ressuscite aux yeux des Français la crainte d'un encerclement digne du siècle de Charles Quint. Après bien des péripéties diplomatiques, la

candidature prussienne est retirée mais la France exige des garanties. Une exigence nullement irrationnelle face à la rouerie de Bismarck. Mais le roi de Prusse refuse de garantir qu'aucune nouvelle candidature ne sera posée à l'avenir. Sur la base de ces refus, Bismarck forge un faux : la dépêche d'Ems. Affirmant que l'ambassadeur de France a été congédié en violation de toutes les conventions diplomatiques, elle enflamme l'opinion publique française et justifie – pour le gouvernement – de mobiliser l'armée française face à l'arrogance prussienne.

Comme en témoignent ses tentatives de réforme, l'empereur ne méconnaît pas les retards accumulés par son armée, surclassée par l'armée prussienne. Sans doute n'a-t-il cependant pas encore conscience de l'incompétence de son état-major en termes tactiques et stratégiques, et surestime-t-il sa propre capacité à assurer le commandement suprême.

Diplomatiquement, les illusions sont cruelles et Napoléon III commet l'erreur de confondre les sentiments personnels de François-Joseph d'Autriche ou de Victor-Emmanuel d'Italie avec une politique gouvernementale. Les alliés espérés manqueront à l'appel. La reine Victoria, à l'unisson de son peuple, se déclare quant à elle en faveur d'une victoire allemande : sans doute n'imagine-t-elle pas que ses chers amis, Louis-Napoléon et Eugénie, seront non seulement défaitis mais aussi déchus.

Le 28 juillet, dans une ambiance morose, l'empereur quitte Saint-Cloud pour rejoindre Metz, avec son fils, le prince impérial, âgé de 14 ans. Dans sa proclamation solennelle aux Français, il déclare que « *la guerre qui commence sera longue et pénible* ». Il ne s'imagine pas à quel point. Dès son arrivée, il peut en effet



DRAPEAU BLANC Page de gauche : Assaut des hauteurs de Spicherent (Forbach) près de Sarrebruck, le 6 août 1870, par Max Henze, extrait de *La Guerre franco-allemande*, de Max Dittrich, 1895. Ci-dessus : *La Capitulation de Sedan. Les négociations à Donchery (Meuse), dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre 1870*, par Anton von Werner, XIX^e siècle (Collection particulière).

constater la gravité de la désorganisation et écrit à l'impératrice : « *Tout n'est que désordre, incohérence, retards, dispute et confusion.* » Brillant politique, Napoléon III n'est pas un grand capitaine et il se retrouve dépassé par les carences auxquelles il faut répondre. De surcroît, il n'est plus l'homme d'action et de décision du début de son règne : souffrant depuis de nombreuses années de douloureux calculs, baptisés maladie de la pierre, l'empereur est un homme malade et usé, prématurément vieilli.

Après une offensive facile et inexploitée à Sarrebruck le 2 août, les Français sont bousculés à Wissembourg deux jours plus tard, avant que deux batailles n'assombrissent dramatiq- uement l'horizon : le 6 août, la défaite de Forbach-Spicherent ouvre les portes de la Lorraine aux troupes allemandes, tandis que celle de Woerth-Froeschwiller leur livre l'Alsace.

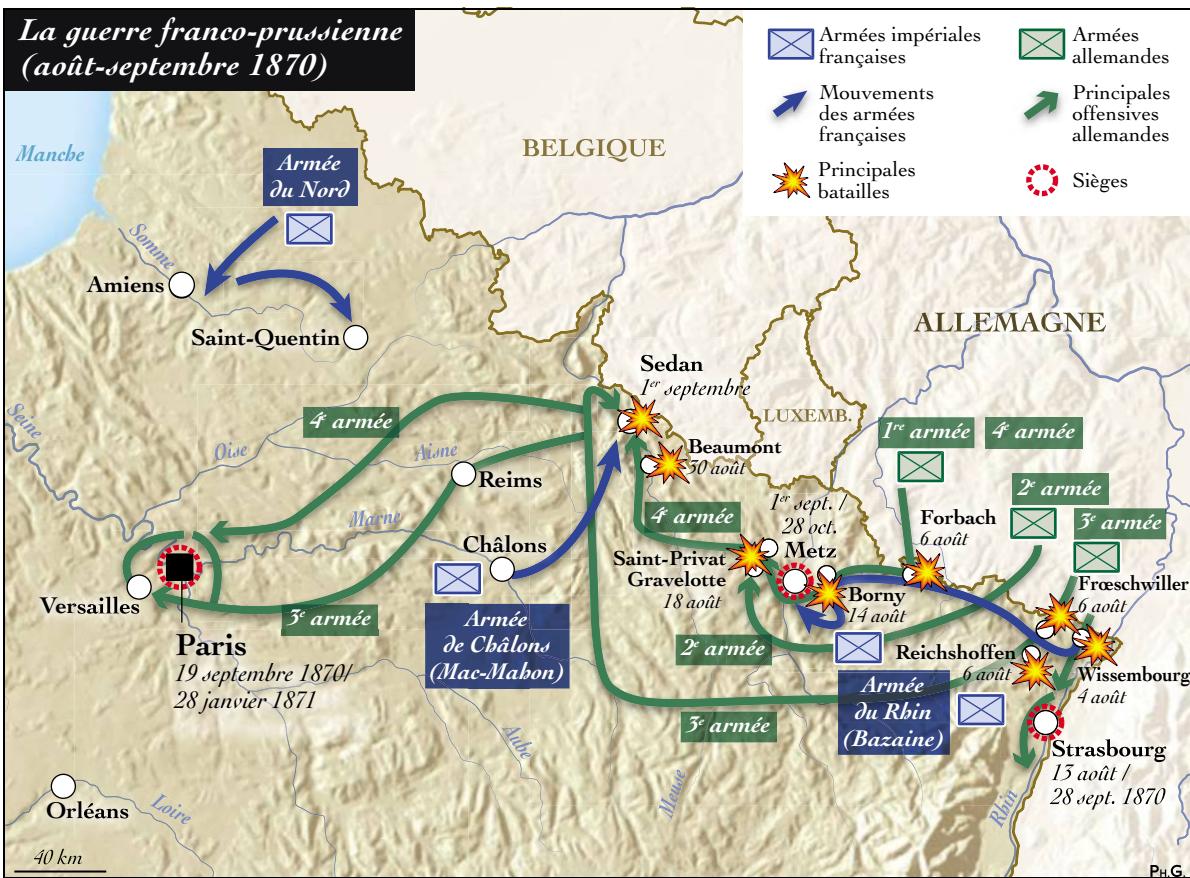
A Paris, l'impératrice-régente fait face avec courage à une situation aussi complexe qu'inflammable alors que le gouvernement Ollivier est congédié par les députés. De précieux jours sont perdus en tergiversations et toute volonté semble quitter le commandement, notamment Napoléon III qui, le 12 août, conscient de son incapacité militaire, transfère son autorité sur l'armée au maréchal Bazaine et se retrouve dès lors marginalisé au sein du processus décisionnaire.

Le 14 août, il quitte Metz pour rejoindre Mac-Mahon à Moul- melon, où les débris de l'armée vaincue à Woerth retraitent pour se reconstituer et, espère-t-on, être rejoints par les

troupes de Bazaine. Arrivé au camp de Châlons dans la nuit du 16 au 17 août, il y réunit un conseil de guerre au matin pour discuter une solution envisagée dès les premiers revers : son retour à Paris. Napoléon III retrouverait ainsi l'exercice du pouvoir politique tandis que les armées retraîtraient pour défendre la capitale. Cette solution étant adoptée, le général Trochu est envoyé comme gouverneur de Paris pour préparer le retour de l'empereur. Mais, à Paris même, ni la régente ni le nouveau chef du gouvernement, le comte de Palikao, n'approuvent cette décision, suppliant Napoléon III « *de renoncer à cette idée qui paraîtrait l'abandon de l'armée de Metz* ».

Une tradition historiographique – souvent fondée sur le travestissement d'Eugénie en femme aussi intrigante que sobre – présente ce refus comme la volonté de conserver le contrôle du gouvernement dans l'espoir de subvertir des institutions récemment libéralisées. En réalité, la question du retour de Napoléon III pose celle de l'attitude à adopter face aux premières défaites : faut-il acter la brutalité de celles-ci et considérer la guerre comme quasiment perdue, retraitant sur Paris pour défendre la capitale et optimiser les marges de négociation, ou faut-il croire en la possibilité d'un redressement qui permette de renverser le cours du conflit ? Avec le retour de Napoléon III à Paris se pose le choix décisif entre retraite et contre-offensive.

Le gouvernement choisit cette seconde option et s'y tient fermement : elle n'est nullement irrationnelle le 17 août, alors



que Bazaine se bat encore autour de Metz. Sensible à la position du gouvernement, qui reste nominalement le sien, Napoléon III demeure finalement avec l'armée mais, le 21 août, Mac-Mahon se dirige cependant sur Reims : une position qui permet de poursuivre aussi bien vers Paris que vers Bazaine. À Reims, le président du Sénat Eugène Rouher, qui s'est déplacé pour convaincre l'empereur et Mac Mahon de porter secours à Bazaine, se convertit au retour à Paris et rédige même avec l'empereur une proclamation en ce sens.

Mais le gouvernement demeure inflexible et ordonne de marcher vers l'est. Il est confirmé dans sa décision par une dépêche de Bazaine annonçant se diriger vers Montmédy. Le 23 août, l'armée de Mac-Mahon s'ébranle enfin en direction de la Meuse, l'empereur dans ses bagages. Mais la dépêche de Bazaine, datée du 19 août, est une illusion : au terme de choix discutables, et malgré l'opportunité de victoires tactiques, le maréchal s'est laissé enfermer dans Metz.

Le 27 août, en arrivant au Chesne-Populeux, dans l'Argonne ardennaise, Mac-Mahon apprend la nouvelle du siège de Metz et comprend que des forces bien supérieures aux siennes s'interposent entre Bazaine et lui. Mais une nouvelle dépêche lui confirme l'ordre de se porter au secours de celui-ci : si la contre-offensive pouvait sembler justifiée le 17 août, elle est désormais une marche suicidaire, et l'empereur – qui la qualifiera de « comble de l'imprudence » – le confesse lui-même au soir de sa capitulation : « Cela devait amener une catastrophe. Elle a été complète. »

Conscient des périls, Napoléon III n'est plus capable de peser sur le cours des choses, si ce n'est en éloignant son fils vers Mézières puis Avesnes, tandis qu'il refuse lui-même de séparer son sort de celui de ses soldats. Le 30 août, ses craintes se confirment quand l'armée est accrochée à la bataille de Beaumont et

se replie vers Sedan, théâtre de la dernière bataille de l'empire. Aux premières heures du 1^{er} septembre, Mac-Mahon, blessé au cours d'une reconnaissance, transmet son commandement au général Ducrot avant que, par ordre du gouvernement, le général de Wimpffen ne s'en saisisse. La désorganisation est totale et, malgré des actes héroïques, l'encerclement semble inévitable. Durant quatre heures, l'empereur, assailli d'effroyables douleurs, erre à cheval sur le champ de bataille, où les obus pleuvent autour de lui. Mais la mort se dérobe devant lui. Après tant de journées à n'être qu'un spectateur impuissant, il prend la dernière décision de son règne et fait hisser le drapeau blanc.

Après un instant de flottement, alors que Wimpffen refuse d'accepter la défaite et fait descendre le drapeau, Napoléon III confie au général Reille une lettre au roi de Prusse, lui annonçant sa capitulation : « Monsieur mon frère, n'ayant pu mourir au milieu de mes troupes, il ne me reste qu'à remettre mon épée entre les mains de Votre Majesté. » Les Allemands sont surpris de la capture de l'empereur, événement sans précédent depuis François I^{er} à Pavie en 1525. Bismarck espère dès lors mettre un terme au conflit mais Napoléon III – qu'il rencontre le 2 septembre à Donchery – s'y refuse avec détermination et ne souhaite pas engager la France entière dans sa capitulation.

Digne et résigné

La reddition signée, Napoléon III rencontre le roi de Prusse au château de Bellevue. À sa femme, Guillaume I^{er} décrit son homologue français comme « abattu mais digne dans son attitude et résigné ». L'empereur écrira quant à lui à Eugénie que le roi « a été extrêmement gentleman et même cordial. Il a eu les larmes aux yeux en me parlant de la douleur que je devais éprouver ». Au soir d'une humiliante reddition dont il ne peut ignorer les conséquences, il ajoute : « Je sens que ma carrière est brisée, que

GUERRE ÉCLAIR Page de gauche : en l'espace d'un mois à peine, les troupes françaises enchaînent défaite sur défaite. A Sedan, le 2 septembre, Napoléon III capitulo, signant l'arrêt de mort de son règne. A droite : Otto von Bismarck (*ici en 1878*), Premier ministre de Prusse à partir de 1862, puis chancelier de l'Empire allemand de 1871 à 1890. Ci-dessous : *Napoléon III et Guillaume Ier à Sedan, le 2 septembre 1870*, lithographie, XIX^e siècle (Berlin, Sammlung Archiv für Kunst und Geschichte).



mon nom a perdu son éclat. Je suis au désespoir. (...) J'aurais préféré la mort à être témoin d'une capitulation si désastreuse.

Le 3 septembre, Napoléon III prend le chemin de l'exil sous escorte prussienne et quitte la France – qu'il ne reverra jamais – au poste-frontière belge du Beaubru. Malgré les précautions prises, le cortège croise le chemin de prisonniers français, souvent indifférents et parfois hostiles. Arrivé à Bouillon, l'empereur s'installe à l'hôtel de la Poste au milieu d'une population qui l'acclame et qu'il salue d'une brève apparition au balcon. Mais toute joie a quitté le vaincu : faisant seulement acte de présence au dîner, il se retire rapidement dans sa chambre. L'aubergiste affirmera l'y avoir vu pleurer.

Le lendemain, le voyage se poursuit en voiture jusqu'à Libramont, puis en train jusqu'à Verviers, où il s'établit pour la nuit sans connaître encore les événements qui se sont déroulés à Paris en cette journée du 4 septembre : au terme de la révolution la plus calme de notre histoire, le Palais-Bourbon a été envahi par la foule et la République proclamée à l'Hôtel de Ville. Napoléon III n'est informé de la chute de sa dynastie qu'à son réveil. Ignorant le destin de l'impératrice, il a déjà appris que son fils s'était réfugié à Maubeuge et lui a recommandé de passer en Belgique avant de lui demander de gagner l'Angleterre.

Comme l'écho contraire des acclamations de Bouillon, ce sont des huées qui accompagnent son départ de Verviers pour Cassel, en Prusse, où il arrive au soir du 5 septembre, accueilli par le général comte de Monts, gouverneur de la ville. Le souverain, non seulement défait mais désormais déchu, est reçu avec les honneurs dus à son rang et installé au château de Wilhelms-höhe, brièvement Napoleons-höhe – de 1807 à 1813 – lorsqu'il était la demeure de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie.

Objet de toutes les attentions du roi et de la reine de Prusse, qui le considèrent davantage comme un hôte que comme un otage,



l'empereur y bénéficie de conditions de détention confortables. Un bureau de poste et de télégraphie est notamment installé au château tandis que les prisonniers obtiennent le droit de se promener assez librement. On propose même la privatisation du parc pour le seul agrément des prisonniers, mais Napoléon III refuse, embarrassé de tant de largesses de la part de l'ennemi.

Les premiers jours sont des jours d'inquiétude quant au sort de l'impératrice, dont il n'apprend la fuite en Angleterre que le 11 septembre. Dans le malheur, le couple impérial se rapproche et, à Eugénie qui lui écrit que « plus l'avenir se rembrunit et plus se fait sentir le besoin des'appuyer l'un sur l'autre », Napoléon III répond ne plus désirer d'autre chose que de « vivre avec [elle] et Louis dans un petit cottage avec des bow-windows et des plantes grimpantes ». Il refuse cependant que sa famille partage sa détention, ne souhaitant pas que la régente en titre et l'héritier du trône soient prisonniers de fait. Eugénie visitera brièvement son époux du 30 octobre au 1^{er} novembre, constatant avec soulagement que ce repos forcé raffermit sa santé.

A l'automne 1870, ce fantôme de gouvernement qui constituent un empereur captif et une régente exilée demeure un interlocuteur pour Bismarck, qui souhaite maintenir la pression sur le gouvernement républicain. L'empire en exil reste ouvert à la possibilité de négocier une meilleure paix que la République et maintient ses contacts avec la Prusse, même après la reddition de Metz le 28 octobre. Toutes les manœuvres allemandes échouent cependant sur le même écueil : l'empereur et l'impératrice refusent de revenir dans les fourgons de l'étranger ou de s'associer à toute négociation qui porterait atteinte à l'intégrité du territoire. La guerre s'achève en janvier 1871 et la République accepte des conditions de paix si sévères qu'elles amènent le souverain déchu à prophétiser : « Cette paix ne peut être qu'une trêve et elle prépare bien des malheurs pour l'Europe. »

Les préliminaires de paix ratifiés, la détention de Napoléon III prend fin. Le 19 mars, il quitte Cassel, apprenant sur le quai de la gare le déclenchement de la Commune, et arrive à Douvres le lendemain. Si Eugénie avait envisagé Trieste comme lieu d'exil et Napoléon III sa demeure de jeunesse, Arenenberg, en Suisse,



ils s'établissent finalement en Angleterre, à Camden Place, dans le Kent, où l'impératrice et le prince impérial se sont installés dès le 20 septembre grâce à la bienveillance du propriétaire de cette belle bâtisse, typique du XVIII^e siècle anglais, qui sera désormais surmontée des couleurs françaises.

Dans son exil, l'empereur conserve le rythme de Cassel, consacrant sa matinée au travail et son après-midi aux promenades. Renouant avec un pays qu'il connaît bien, il devient un véritable *gentleman* de la *countryside* anglaise. Mais le monarque déchu demeure un ancien souverain et reçoit, dès le 26 mars, la visite du prince de Galles, qui l'invite à se rendre à Windsor le lendemain. Victoria visitera quant à elle par deux fois Camden, les 3 avril 1871 et 20 avril 1872.

L'exil permet non seulement à l'empereur de se rapprocher de sa femme, mais également de passer un temps précieux avec son fils adoré, notamment durant le voyage d'Eugénie en Espagne, à l'automne 1871, où ils se rendent en villégiature à Torquay puis à Bath. Le souverain déchu s'improvise professeur particulier dans diverses disciplines et associe le prince à ses réflexions politiques pour le former à un éventuel rôle futur.

Malgré la brutalité de sa chute, Napoléon III continue à croire en cette étoile qu'il suit depuis tant de décennies. Hanté par la défaite, il s'évertue tout d'abord à expliquer ses actions sans se détourner de ses responsabilités. Il rédige à Cassel une note intitulée *Conduite de l'empereur depuis le commencement de la guerre puis publie une Note sur l'organisation militaire de la Confédération de l'Allemagne du Nord*. Il accepte également auprès de lui la présence d'un correspondant allemand du *Times* qui publiera un récit de leurs échanges dans *Wilhelms-höhe. Souvenirs de la captivité de Napoléon III*. Installé en Angleterre, il se consacre à la rédaction d'un ouvrage plus substantiel, dont il ne rédigera qu'une des deux parties prévues : *La France et la campagne de 1870*.

Dans ses écrits, il assume ses responsabilités mais rappelle qu'il ne doit pas être le seul, comme il l'affirme à son cousin le 21 juillet 1871 : « *Il est souverainement ridicule de vouloir parmi nous se décharger de la responsabilité qui nous incombe. (...) Les trois pouvoirs [l'empereur, le gouvernement et le parlement] ont donc été d'accord et ils doivent chacun porter le poids de leur part de responsabilité.* » Une manière pour lui de répondre à l'acte de déchéance voté le 1^{er} mars 1871 par l'Assemblée, qui le désignait solennellement comme « *responsable de la ruine, de l'invasion et du démembrément de la France* ».

A ce blâme il répond par le rappel de son credo plébiscitaire, déjà évoqué dans son manifeste du 8 février 1871 : « *Tant que le peuple, régulièrement réuni dans ses comices, n'aura pas*

manifesté sa volonté, mon devoir sera de m'adresser à la nation, comme son véritable représentant, et de lui dire : "Tout ce qui est fait sans votre participation directe est illégitime." » En mars 1871, Napoléon III pense en effet qu'un plébiscite sera organisé rapidement, la République ne pouvant pas se fonder selon lui sans disputer préalablement, et par un scrutin semblable, la légitimité issue du plébiscite de 1870.

Durant les années 1871-1872, le parti bonapartiste se remet en ordre : balayé aux élections de 1871, il ne compte que cinq députés déclarés. Le camp impérial se redresse au fil des élections complémentaires et notamment à partir de février 1872 et l'élection de Rouher, qui constitue autour de lui un groupe parlementaire. La presse bonapartiste retrouve également sa vigueur autour de titres comme *Le Pays*, *La Patrie*, *L'Ordre* ou *Le Gaulois*, Napoléon III appuyant aussi le bonapartisme populaire de Jules Amigues, qu'il aide à fonder *L'Espérance nationale*. Les bonapartistes croient en la possibilité d'un nouveau vol de l'Aigle qui verrait l'empereur, à l'image de son oncle en 1815, voler de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame. Ce projet – envisagé pour le printemps 1873 – s'organisera depuis la région de Thonon et grâce à la complaisance du général Bourbaki, commandant de Lyon.

La mort d'un proscrit

Ainsi la vie à Camden est-elle une vie aussi douce et familiale que studieuse et politique. Le prince impérial est à la fois l'animation centrale de ce petit cénacle et sa principale espérance, l'empereur – sans illusions sur son état de santé – souhaitant ressaisir le pouvoir en vue de la majorité de son fils en 1874. Mais le jeune héritier entre à l'académie militaire de Woolwich en octobre 1872 et rentre désormais seulement le dimanche.

A la fin de l'été 1872, un voile grisâtre tombe d'autant plus durement sur les exilés que la santé de Napoléon III se dégrade de nouveau. Une consultation déterminante a lieu le 18 novembre en présence des médecins de la reine Victoria, dont l'un d'eux déclare : « *Comment, cet homme-là s'est tenu cinq heures à cheval sur le champ de bataille de Sedan ? Comme il a dû souffrir !* » Une opération de broiement de la pierre est fixée après les fêtes de Noël et Napoléon III se montre optimiste quand il écrit à son fils : « *En faisant quelques légers remèdes, je serai guéri en un mois.* »

Le 2 janvier, la première phase de l'opération a lieu. Une petite portion de la pierre est extraite et les bulletins médicaux nourrissent l'optimisme des bonapartistes. Une seconde opération a lieu le 6 janvier et, malgré des souffrances inusitées, la confiance reste de mise. Au matin du 9 janvier 1873, les médecins décident d'une troisième opération pour midi. L'impératrice s'apprête à partir en informer son fils, lorsqu'on la retient *in extremis*. A 10 heures, l'état de Napoléon III s'est brusquement dégradé. A 10 h 25, son cœur présente des signes funestes et il adresse bientôt ses ultimes paroles à son médecin, Conneau, qui avait partagé avec lui la journée du 1^{er} septembre 1870 : « *N'est-ce pas que nous n'avons pas été*



LE REPOS DU GUERRIER Page de gauche : *La Famille impériale en exil à Camden Place*, photo de William Downey, 1872 (Compiègne, musée du Château). Ci-dessus : *Napoléon III sur son lit de mort*, photo de William Downey, 1873 (Compiègne, musée du Château).

lâches à Sedan ? » Son dernier regard se perd dans les yeux d'Eugénie, qui se tient fidèlement à ses côtés, puis, à 10 h 45, l'empereur des Français rend son dernier soupir.

Prévenu par Clary, son aide de camp, dépêché en urgence à Woolwich, le prince impérial parvient à Camden quinze minutes après la mort de son père. Napoléon III est décédé d'un arrêt cardiaque selon l'autopsie, qui affirme également que « *la maladie des reins (...) était d'une telle nature et si avancée qu'elle aurait mené dans tous les cas et dans un court délai à une issue fatale* ». La nouvelle se répand à Paris dans l'après-midi, soullevant une consternation attristée chez les bonapartistes et une satisfaction plus ou moins dissimulée chez les républicains. En Angleterre, l'émotion est vive et largement partagée.

Le 14 janvier, le corps de Napoléon III est exposé dans le hall de Camden. Initialement prévue de midi à 16 heures, l'exposition est prolongée jusque 18 heures et des Français sont admis jusque 21 heures, avant que le cercueil ne soit fermé. L'impératrice, trop faible pour assister aux funérailles du lendemain, passe la nuit entière en prière auprès de son défunt mari. Le lendemain, Chislehurst accueille les dernières obsèques d'un souverain français, qui rassemblent entre 40 000 et 60 000 spectateurs. Le cortège funéraire est ouvert par une délégation d'ouvriers français menée par Jules Amigues, porteur du drapeau tricolore. Dans l'assistance, l'absence des militaires d'active ayant servi l'empereur est remarquée, le gouvernement républicain ne leur ayant pas accordé l'autorisation nécessaire. Au sein du long cortège, on remarque également une délégation de l'armée italienne.

Les obsèques ont lieu dans la petite église catholique St Mary où l'empereur, sa femme et le petit prince se rendaient chaque dimanche et où Napoléon III reposera, au sein d'une chapelle construite sur la gauche de la nef en 1874, décorée d'aigles impériales et de N couronnés : le cercueil, contenu dans un

sarcophage offert par Victoria, est déposé sur une couche de terre française. Une bien modeste nécropole à laquelle succédera, en 1888, la crypte de l'église abbatiale de Saint-Michel de Farnborough, dans le Hampshire, édifiée par l'impératrice, où Napoléon III repose encore, aux côtés de son fils et de sa femme.

A l'issue de cette cérémonie, le prince impérial salue les Français venus rendre hommage à son père. Face à la juvénile incarnation de leurs espérances, ces fidèles bonapartistes éclatent en un retentissant « *Vive l'empereur* ». Et le prince impérial de conclure les funérailles du dernier monarque français en leur répondant : « *Ce n'est pas Vive l'empereur ! qu'il faut crier, c'est : Vive la France !* »

Spécialiste de la II^e République et du Second Empire, Maxime Michelet est président des Amis de Napoléon III-Société historique du Second Empire.

À LIRE de Maxime Michelet



L'invention de la présidence de la République, Passés/Composés, 400 pages, 24 €.
L'Impératrice Eugénie, une vie politique, Les Editions du Cerf, 408 pages, 24 €.

La 1870 défaite, de la pensée

Face à la Prusse, l'armée française a pâti en 1870 d'un certain immobilisme intellectuel et d'une incapacité à mettre en œuvre les réformes nécessaires à sa modernisation.

Le 2 septembre 1870, encerclé à Sedan, Napoléon III capitule, adressant au roi de Prusse les mots suivants : « Monsieur mon frère, n'ayant pu mourir au milieu de mes troupes, il ne me reste qu'à remettre mon épée entre les mains de Votre Majesté. » Apprenant la reddition, Eugénie hurle : « Il n'a pas capitulé ! Il ne s'est pas constitué prisonnier ! Un Napoléon ne se rend pas ! Il est mort ! L'empereur est mort ! » La surprise venait couronner une succession de défaites qui avait mis à mal la réputation des armes françaises, qu'une succession de guerres victorieuses avait pourtant portées au sommet. Le Second Empire et son armée sont, depuis, marqués à jamais du sceau de la défaite de 1870. Une défaite brutale, après des années de lustre et de triomphe, qui jette depuis l'opprobre sur le haut commandement français, dont certains représentants, quelques mois avant la guerre, auraient soutenu *mordicus* qu'il ne manquait pas un bouton de guerre. Comment avait-on pu en arriver là ?

Si à la veille de la déclaration de guerre du 19 juillet, la mobilisation avait plutôt bien fonctionné, la concentration avait fait perdre un temps précieux aux Français : comment réussir, avec, pour un même régiment d'artillerie, les canons stationnés à Marseille, les chevaux à Verdun, les trains des équipages à Vernon et les canonniers à Toulouse ? Opposant 240 000 Français à 500 000 Allemands, la campagne avait été très courte.



Le champ de bataille s'était révélé trop vaste pour une armée française habituée à manœuvrer dans des « mouchoirs de poche » italiens ou mexicains. Les erreurs tactiques s'étaient accumulées. Napoléon III, impotent, urinait du sang, faute de s'être fait opérer par le docteur Nélaton ; il s'était révélé incapable de commander l'armée du Rhin et avait fini par l'abandonner pour se contenter de chercher une mort glorieuse, sans la trouver. Les maréchaux, embarrassés aussi par leurs ego, n'ayant aucune expérience pour faire manœuvrer une, puis deux armées et huit corps d'armée – soit 37 divisions –, n'avaient coordonné ni

leurs travaux de planification, ni leurs ordres de conduite ; leurs états-majors ne se parlaient pas, malgré l'efficacité du télégraphe. La cavalerie n'était pas allée chercher le renseignement dans la profondeur ; la surprise était imposée. Les Prussiens, eux, alignaient quinze corps d'armées, et ils étaient parfaitement renseignés. Moltke, chef du grand état-major, commandait d'une main de fer mais laissait l'initiative à ses subordonnés, qui avaient privilégié l'offensive.

Le plan stratégique imaginé par le maréchal Niel, mort en 1869, était pourtant solide : prendre l'initiative, percer les lignes prussiennes, s'engager dans la vallée du

Main pour séparer de Berlin les Etats allemands du Sud et rallier les Autrichiens. Il n'avait pas été réalisé par défaut d'alliances certes, mais surtout par attentisme : ah, l'incertitude après tant d'années de succès ! Pour compliquer la donne, le maréchal Le Bœuf, major-général de l'armée du Rhin, avait démissionné le 12 août : il avait été remplacé par Bazaine. La logistique – alimentation, fourrage, munitions, moyens de campement – avait peiné à se mettre en place devant une telle masse d'hommes et de chevaux à soutenir, lesquels vivaient et se battaient dans des conditions souvent pitoyables. A partir du 18 août, l'armée du Rhin s'était enfermée dans Metz ; l'armée de Châlons, qui devait marcher vers elle, s'était fait capturer à Sedan. Les soldats français s'étaient comportés bravement au combat : les pertes sont supérieures chez les Prussiens – 74 000 contre 50 000 côté français, entre le début de la guerre et le 1^{er} septembre 1870. Mais les célèbres charges de cuirassiers à Reichshoffen n'avaient pas changé le cours de l'histoire.

Une armée d'emploi

« Vous verrez, les Prussiens feront sur nous le bond de la panthère ! » Telle avait été la formule prémonitoire employée par le maréchal Niel lors d'une partie de billard jouée avec son aide de camp en 1867. L'officier voyait juste et il était certainement le plus clairvoyant des proches de l'empereur Napoléon III : il se battait contre l'illusion d'une armée française capable de vaincre n'importe quel ennemi, sur n'importe quel théâtre d'opérations, et surtout contre l'illusion mortifère de ceux qui, forts de leur indéniable et riche expérience guerrière, soutenaient cette thèse devant l'empereur.

LE JOUR LE PLUS LONG

A droite : Napoléon III sur le champ de bataille de Sedan, le 1^{er} septembre

1870, par Wilhelm Camphausen, 1877 (Berlin, Deutsches Historisches Museum). Page de gauche : Combat à Balan ou *La Dernière Cartouche*, par Alphonse Marie Deneuvre, 1873 (Bazeilles, musée de la Maison de la dernière cartouche).

© RMN-GRAND PALAIS/HERVÉ LEWANDOWSKI © BPK, BERLIN DIST. RMN-GRAND PALAIS/ARNE PSILLE





AIME MOROT

SUR TOUS LES FRONTS Ci-dessus : Rezonville, le 16 août 1870, la charge des cuirassiers, par Aimé Morot, 1886 (Paris, musée d'Orsay). En bas : l'état-major de l'armée prussienne en 1870-1871 avec le maréchal von Moltke (au premier plan, sixième à partir de la gauche), chef du grand état-major. Page de droite : alors que les succès militaires et diplomatiques caractérisent la première décennie du règne de Napoléon III, avec notamment la guerre de Crimée en 1856, la campagne d'Italie de 1859 ou la conquête de la Cochinchine, la dernière expédition menée au Mexique se solde par un échec total en 1867.

Car on ne peut le nier : les troupes du Second Empire constituaient une vraie armée d'emploi, comme le prouvent leurs campagnes en Algérie, à Rome et en Italie, en Crimée, en Syrie, en Chine et en Cochinchine, mais aussi au Mexique. Les victoires tactiques avaient alors été au rendez-vous, même si elles n'avaient pas été éclatantes. Et les célèbres images d'Epinal, les tableaux colorés de Detaille ou de Vernet et les revues splendides du Champ-de-Mars, mettant en scène des soldats aux tenues chamarrées, de même que le courage indéniable, physique et moral, des soldats et des cadres, avaient fini par convaincre l'Europe que l'armée française était la première du monde. Il n'est pas jusqu'à l'exemplarité des généraux, dont beaucoup étaient morts à la tête de leur unité, comme à Sébastopol, qui avait laissé accroire qu'ils étaient de la trempe des Murat et des Lannes.

La période était d'une incroyable modernité : les sursauts techniques, encouragés par l'empereur, y compris dans le domaine militaire, s'étaient adossés à de réels progrès économiques et politiques, ainsi qu'à une prolixité culturelle remarquable. 1870 fut cependant le fruit d'une terrible défaite intellectuelle. Car plusieurs questions se posent. Comment la première armée du monde a-t-elle pu s'effondrer aussi vite ?

Pourquoi cette véritable surprise stratégique n'a-t-elle pas été envisagée ? N'est-il pas trop simple de faire reposer la responsabilité de la défaite sur les seules épaules des généraux et des maréchaux ?

Un outil militaire inadapté

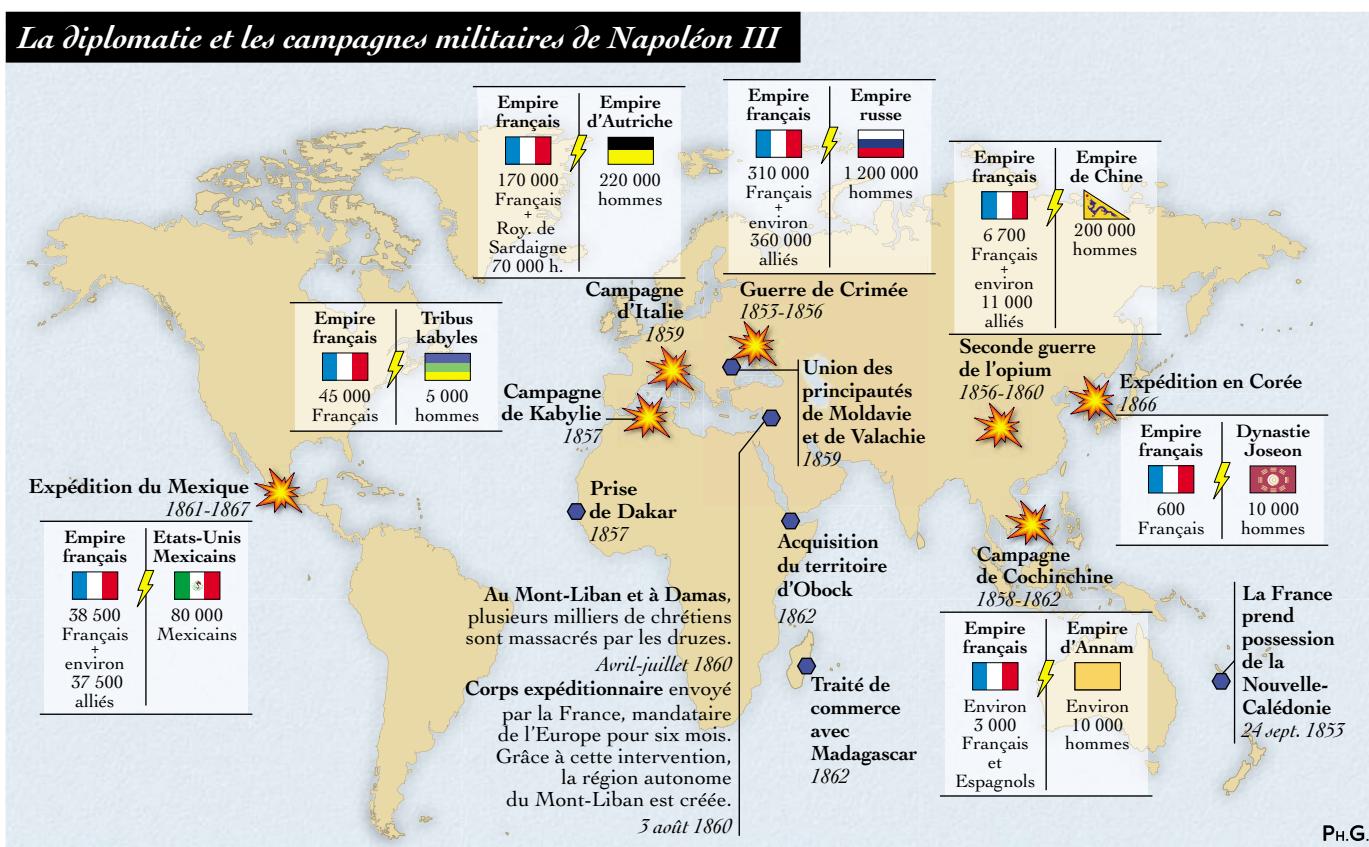
Revenons en arrière. Pour préparer la guerre, il est primordial de définir minutieusement les capacités militaires, en fondant sa réflexion sur le retour d'expérience des

conflits en cours, mais, simultanément, sur l'anticipation de nouveaux besoins militaires. Ainsi, le ministre effectue-t-il une sorte de grand écart intellectuel : il doit répondre très précisément aux exigences du moment, imaginer les menaces futures et adapter sans cesse l'outil. Or, cette analyse n'a été que partiellement, puis tardivement, effectuée par les ministres de Napoléon III : guerre, finances, industrie, affaires étrangères. Partiellement, parce que les responsables militaires ont été encouragés à ne rien faire évoluer dans les six domaines constitutifs d'une armée (doctrine, organisation, ressources humaines, équipement, soutien logistique, entraînement) du fait d'un retour d'expérience positif : les campagnes du Second Empire consistant en de longs sièges ou n'engageant qu'un faible volume



La diplomatie et les campagnes militaires de Napoléon III

© PHILIPPE GODFROY.



P.H.G.

95
HISTOIRE

de troupes n'induisaient aucune remise en cause technique et tactique. De plus, aux niveaux les plus bas, la fougue des troupes – la célèbre *furia francese* – avait répondu à toutes les attentes. Elle avait logiquement, mais insidieusement, créé l'illusion de la force, tout en masquant des défauts de nature différente. Par ailleurs, l'analyse capacitaire avait été tardive, car il avait fallu attendre la bataille de Sadowa, pour qu'apparaisse douloureusement la réalité de la menace allemande.

Le 3 juillet 1866, l'armée prussienne avait écrasé l'armée autrichienne, dans un conflit parfaitement symétrique. Cette nouvelle tout à fait inattendue provoque la perplexité du haut commandement français, essentiellement parce que la résistance vaillante des Autrichiens en 1859 avait fait de cette armée la référence militaire parisienne. Comment se peut-il que ceux-ci soient écrasés par une armée composée de « milices sans consistance » comme titrent les journaux de l'époque ?

Les premières explications que les généraux français dégagent sont d'ordre purement technique : le fusil à aiguille Dreyse prussien est performant et l'utilisation du chemin de fer, pour le soutien logistique et le mouvement des troupes, est judicieuse. Mais ces deux raisons n'expliquent pas la puissance stratégique d'une armée. « La Prusse, avec une population de 22 millions d'âmes, a pu mettre en un mois

700 000 hommes sous les armes. » Tel est le constat amer de la *Revue des deux mondes*. La loi Niel de 1867 sur la mobilisation, qui visait à supprimer les exemptions et à porter les réserves disponibles à un niveau analogue à celui de la Prusse, n'en serait pas moins défigurée par le Corps législatif. Elle ne sera plus qu'un pansement sur une jambe de bois. Autre surprise : les officiers prussiens sont choisis parmi les jeunes bourgeois ou les étudiants, qui s'équipent à leurs frais et s'engagent pour un an dans l'armée d'active. Aussi Napoléon III médite-t-il les termes du rapport que lui adresse le colonel baron Stoffel, attaché de défense à Berlin : « Les Prussiens se plaisent à appeler leur armée le peuple en armes, dénomination très juste, à cause précisément du service militaire obligatoire, et ils ne se trompent pas sur la force considérable qu'elle acquiert par la présence de tous les hommes instruits et bien élevés des classes riches ou aisées qui, comme officiers, sous-officiers et soldats, consacrent à la défense du pays toutes les forces vives et toutes les intelligences qu'il renferme. »

L'illusion algérienne

La campagne d'Algérie avait par ailleurs marqué, et il faut le dire, déformé intellectuellement des générations d'officiers. En effet, cet ennemi algérien, vaillant mais parfaitement asymétrique et dissymétrique, n'avait jamais incité le commandement à réformer une armée « qui gagnait » avec facilité. Les

guerres européennes sont vite considérées, par comparaison, comme des combats de seconde zone. Bugeaud tient à cet égard, en 1846, un discours symptomatique : « Il est bien certain qu'aucune armée de l'Europe n'a dans ce moment autant d'officiers expérimentés que nous. Il leur manque quelque habitude de la grande guerre, mais tout ne consiste pas dans l'art de remuer les grandes masses sur le champ de bataille, ce n'est qu'une partie de la guerre, tout le reste s'apprend en Afrique. Et l'on peut dire avec vérité qu'il faut dans ce pays plus d'intelligence dans les sous-ordres que dans les guerres d'Europe. » On comprend mieux, avec son propos suivant, l'immobilité intellectuelle des généraux et des maréchaux qui seront au premier plan en 1870 et qui, pour certains, comme Mac-Mahon, avaient combattu pendant plus de vingt ans en Algérie : « Celui qui conduit bien une colonne en tous points, dans les montagnes kabyles et même contre les Arabes, a tout au moins une grande partie des qualités qui font le général d'armée. »

Quelques voix s'étaient certes timidement élevées pour considérer cette guerre comme une source de mauvaises habitudes et d'immobilisme intellectuel. Ainsi, le général Trochu, qui reviendrait en 1872 dans *L'Empire et la défense de Paris devant le jury de la Seine*, sur l'Algérie où il était capitaine en 1843 : « C'est vainement que je m'efforçais d'établir que nos guerres de surprise et de razzias différaient absolument »



DAVID CONTRE GOLIATH

Ci-contre : le maréchal Adolphe Niel, vers 1865. Mort en 1869, il avait tenté sans succès de réformer l'armée française après la bataille de Sadowa (1866), durant laquelle la Prusse avait révélé de façon éclatante, aux yeux de l'Europe, sa supériorité militaire. A gauche : le maréchal comte Helmuth von Moltke, vers 1870. Il est le bras armé de Guillaume I^{er} et de Bismarck dans leur objectif de réaliser l'unité allemande. Page de droite : Napoléon III et son fils, le prince impérial, entourés des officiers supérieurs de l'armée, 1870 (Paris, musée de l'Armée).

des grandes guerres d'Europe, au point de vue de la préparation morale et disciplinaire des troupes, de leurs effectifs, des procédés d'exécution ; vainement que je constatais que notre école d'Afrique enserrait les facultés, les vues, l'expérience de nos officiers. »

Trochu allait plus loin encore en affirmant que l'armée française courrait à la catastrophe si l'ennemi se durcissait, car tous, « officiers et soldats, assurés par l'énorme supériorité de notre organisation et de notre armement, de se "débrouiller" devant leurs adversaires, considéraient notre formule algérienne "Débrouillez-vous", comme un principe, même un talisman de guerre, pourraient bien être impuissants devant les Prussiens et les Autrichiens ».

Comment ne pas être marqué par d'aussi longues périodes à ne remplir qu'une seule mission, sur le même terrain ? A force de ne connaître que des embuscades bâclées, de se contenter de coups de main expédiés, à force d'improviser, comment imaginer et surtout préparer un éventuel combat majeur, plus dur, contre un ennemi robuste ?

Les demi-victoires de l'armée française en Italie et l'interminable siège de Sébastopol avaient conforté cette illusion de la haute hiérarchie militaire : l'armée française était bien entraînée, parfaitement équipée et s'appuyait sur une excellente doctrine. Surtout, l'Algérie était une terre des promotions accélérées, en grades et en décosations. Saint-Arnaud n'écrivit-il pas : « 11 novembre, précieuse éphéméride, il y a dix ans que je recevais à Bône la croix de la Légion d'honneur gagnée à Constantine.

En 1837, je débarquais sur cette terre d'Afrique, triste, inconnu et lieutenant d'infanterie. En 1847, je suis heureux, connu, maréchal de camp et commandeur de la Légion d'honneur ! Mon but est atteint, mes enfants ont un nom et une position, et moi, par la force des choses, même avec la paix, je serai lieutenant général dans six ans » ?

La faillite de l'état-major

Le corps d'état-major doit pourtant être également associé à la défaite. Le colonel Dutailly résume la situation : « *Le corps d'état-major se recrute bien parmi l'élite des écoles militaires ; la formation que ses officiers reçoivent leur donne une vaste culture générale et leur permet de rédiger de brillantes synthèses ; elle ne leur apprend pas ce qu'est le travail d'un état-major moderne et, comme les généraux ne sont pas plus savants qu'eux en ce domaine, l'entraînement des grandes unités laisse à désirer.* » La culture générale est au demeurant loin d'être promue dans les écoles de formation initiale, Polytechnique et Saint-Cyr, où l'élève qui travaille est traité de « *crétin potasseur* ». Son acquisition est encore moins une attention constante de l'officier, en garnison. Cet état de fait est souligné par le général Cuny : « *Le travail intellectuel n'était pas apprécié, il ne pouvait être qu'une satisfaction personnelle. Appliquée aux choses du métier, il eût été mal accueilli, surtout s'il était proposé d'apporter quelques modifications aux errements accoutumés. (...) Il ne fut jamais question d'une conférence dans les régiments sur un sujet touchant à notre*

armée ou aux armées étrangères (...). Les officiers restaient entre eux, enfermés dans des exigences qui ne variaient pas. C'était la routine dans toute sa splendeur. »

Or, le manque de formation tactique des généraux ne peut être complètement pallié par leur solide expérience. Les schémas des guerres napoléoniennes, érigés en dogmes, touchent vite leurs limites, car la complexification de la conduite des combats est liée à deux données : l'étroite coopération des armes – infanterie, cavalerie, artillerie – devient un impératif et la modernité de l'armement engendre inévitablement des ruptures tactiques. Il devient aussi évident que l'officier doit parfaitement maîtriser, dès le temps de paix, des compétences pointues dans des domaines variés : effectifs, logistique, renseignement. Officier spécialiste et chef tactique se complètent alors : c'est ce que les Prussiens ont compris dès l'éna, en 1806, en mettant en place un système de formation et de sélection continues. Il n'en va pas de même, loin de là, en France, comme le souligne le colonel Stoffel dans son rapport du 23 avril 1868 : « *De tous les éléments de supériorité dont la Prusse tire-rait avantage dans une guerre prochaine, le plus grand, le plus incontestable sans contre-dit lui serait acquis par la composition de son corps d'officiers d'état-major. (...) L'état-major prussien est le premier de l'Europe. Le nôtre ne saurait lui être comparé.* »

Dès lors, le corps fermé d'état-major français devient la pire des organisations : ses excellents officiers ne le quittent jamais et ils ne viennent pas apporter leur science aux régiments.



Le Second Empire est pourtant une période paradoxale pendant laquelle se développent les bibliothèques de garnison. De prime abord, l'armée se dote d'outils de réflexion et d'expression, mais ils sont davantage techniques, du fait de l'innovation même. Deux revues sont éditées à un nombre conséquent d'exemplaires : le *Journal des sciences militaires* et *Le Spectateur militaire*. Cependant, la ligne éditoriale est de publier des articles de revues étrangères, confirmant que l'effervescence intellectuelle militaire est ailleurs.

Parallèlement, la doctrine peine à suivre les évolutions techniques : ainsi, le mode d'emploi du canon à balles de Reffye, ancêtre de la mitrailleuse, n'est pas distribué aux équipages en 1870. Les règlements militaires datant du Premier Empire sont très partiellement remis à jour.

Malgré tout, il serait injuste de dire que les officiers ne réfléchissent pas. Ainsi, le colonel Lewal, futur directeur de l'Ecole de guerre, s'essaie à des études pointues, cherchant à renouveler la stratégie. Trochu publie, en refusant de le faire sous son nom, un remarquable ouvrage de synthèse intitulé *L'Armée française en 1867*. Mais

Ardant du Picq, promouvant les « forces morales », ne trouve aucun éditeur. Cette forme d'asthénie de la réflexion, masquée par une vraie dynamique d'innovation – mais il est plus confortable de croire que la technique assure la victoire – explique partiellement le choc intellectuel de 1870.

« La supériorité militaire constante est déjà, à long terme, une source d'aveuglement. » Cette assertion du colonel Lesouef résume parfaitement la surprise intellectuelle de 1870. En 1870, l'armée française constate qu'elle est en train de faire ce qu'elle ne pensait ou ne voulait pas faire : se confronter à un ennemi robuste, en général, et à la Prusse, en particulier. Pourtant, certains maréchaux avaient averti le souverain. La preuve : le 8 mars 1869, Napoléon III avait adressé une lettre confidentielle à Niel, lui demandant de lui faire un point de situation précis sur les effectifs mobilisables, et il lui disait ses craintes, lors de ses fréquentes insomnies, liées aussi à la maladie de la pierre : « Mon cher maréchal, je ne dois pas vous cacher qu'il y a une chose qui me tourmente ; nous ne sommes pas aussi prêts qu'on le dit. On rend pleinement justice à vos efforts, à votre zèle éclairé, mais

on craint que si la guerre venait à éclater, il n'y eût de graves mécomptes. »

Docteur en histoire, le colonel Stéphane Faudais est directeur du département Histoire, géopolitique et stratégie de l'Ecole de guerre.

À LIRE de Stéphane Faudais



Le Maréchal Niel, 1802-1869,
L'Artilleur/Bernard Giovanangeli,
318 pages,
19,50 €.

Campagnes du Second Empire (Collectif), Bernard Giovanangeli,
160 pages,
29,90 €.

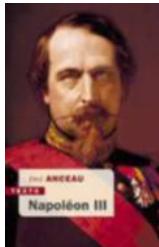
Par Geoffroy Caillet, Eric Mension-Rigau,
Luc-Antoine Lenoir et Cyprien Lemoigne

Brèves d'empire

Napoléon III. La modernité inachevée. Thierry Lentz

Méprisé ou moqué, mais surtout méconnu : longtemps Napoléon III a été le mouton noir des historiens comme du public. Sa présence dans cette splendide « Bibliothèque des illustres », aux côtés de Mazarin ou de son oncle, n'étonnera pas cependant ceux qui, comme Thierry Lentz, ont observé et accompagné le renouveau des études sur le Second Empire depuis trois décennies. Comme le rappelle ici le directeur de la Fondation Napoléon, l'homme était d'une « complexité stimulante » et son règne fut incontestablement novateur pour la France aux plans économique et social. Malgré ses deux décennies au pouvoir, le temps lui manqua pour mener à bien une œuvre de modernisation que la III^e République allait poursuivre sans reconnaître sa dette. Une passionnante synthèse magnifiquement illustrée qui, sans rien dissimuler des ombres (telle la politique étrangère), estime à leur juste valeur les rayons. GC

Perrin/Bibliothèque nationale de France, 2022, 256 pages, 25 €.



Napoléon III. Eric Anceau

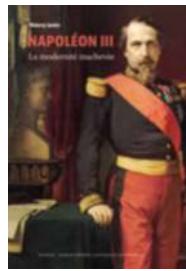
Le contraste entre la place capitale qu'occupe Napoléon III dans l'histoire et le souvenir fort secondaire qu'il a laissé dans les mémoires est pour l'historien un perpétuel motif d'étonnement. Eric Anceau se propose de répondre à ce paradoxe dans ce livre essentiel, en reprenant par le menu l'itinéraire de Louis-Napoléon Bonaparte, de sa naissance comme prince impérial à sa mort comme proscrit en Angleterre. Trois pistes peuvent être avancées : la complexité de l'homme, l'incompréhension qu'il suscita, le dénigrement dont il fut toujours l'objet et qui fut fortifié par la III^e République pour mieux assurer son fragile pouvoir. Ni hagiographie ni portrait-chARGE, de l'aveu même de l'auteur, cette somme passionnante permet, en reprenant à frais nouveaux les archives déjà connues et en exploitant une somme d'archives nouvelles, d'approcher au plus près l'œuvre et de plaider pour une juste mémoire du premier président et dernier souverain français. GC

Tallandier, « Texto », 2020, 752 pages, 12,90 €.

Ils ont fait et défait le Second Empire. Eric Anceau

Si la famille impériale, Napoléon III en tête, a formé le cœur de la propagande du pouvoir de 1852 à 1870, elles sont nombreuses, les personnalités dignes d'intérêt à avoir contribué au succès ou à la défaite du régime. Fin connaisseur de la période, Eric Anceau offre ici au lecteur, de la reine Victoria au pape Pie IX, du duc de Morny à Mérimée, de Victor Hugo à Haussmann, à Pasteur ou aux frères Pereire, vingt-cinq portraits à l'eau-forte de personnages qui, en participant à la promotion du régime ou en luttant contre lui, ont tous dessiné le visage de la France moderne dont accoucha le Second Empire. GC

Tallandier, « Texto », 2021, 416 pages, 10,50 €.



La Nuit des aventuriers

Nicolas Chaudun

Nicolas Chaudun s'est glissé dans les coulisses méconnues d'une conspiration fameuse : celle ourdie nuitamment par Louis-Napoléon, président de la fragile République née en 1848, pour s'emparer du pouvoir le 2 décembre 1851. Excellent connaisseur de la période, l'auteur s'y est frotté à un monde interlope d'ambitieux sans moyens, de militaires de seconde zone, d'hommes sortis de nulle part, de presque clandestins, dont il cisèle la psychologie et les conversations d'une plume vibrante, comme s'il les avait connus en chair et en os. Des hommes encore jeunes, qui n'appartenaient à aucun parti, qui se revendiquent de la gauche, mais seulement sur le papier, et doivent composer avec une épidémie (le choléra de 1849)... N'en jetez plus ! L'analogie assumée qui crève les pages fait de ce grand roman historique un excellent livre politique. GC

Plon, 2021, 240 pages, 18 €.



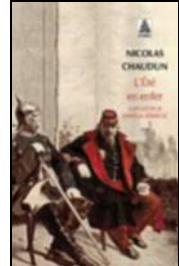
L'Eté en enfer.

Napoléon III dans la débâcle

Nicolas Chaudun

Il ne faut pas manquer ce livre remarquable en tous points. L'écriture captivante de Nicolas Chaudun nous entraîne à la suite de l'empereur Napoléon III durant le funeste mois d'août 1870 qui conduisit, après la défaite de Sedan, à l'effondrement instantané du Second Empire. Récit animé, vérité historique qui jaillit d'une lecture intelligente des sources, au plus près d'un empereur entré dans une longue agonie, entouré de fidèles dévoués mais incompétents. Les conversations sont assourdis par le bruit des canons. Un époustouflant morceau d'anthologie. EM-R

Actes Sud, « Babel », 2016, 208 pages, 8,30 €.





Le Second Empire. Politique, société, culture. **Jean-Claude Yon**

« Manuel » sans en être un, capable de se faire fresque quand il décrit l'évolution politique du régime au gré des événements intérieurs ou internationaux, sans écarter aucune des grandes évolutions, des petites affaires, des anecdotes utiles, le livre de Jean-Claude Yon, plusieurs fois revu et augmenté, est d'un dynamisme surprenant. Le tableau, qui offre un portrait nuancé de l'empereur, mais aussi du peuple français – modes de vie, croyances, habitudes de classe – est toujours vivant, les approches sociologiques ne sont jamais lourdes, les images nombreuses. Un concentré que l'étudiant compulsé avec plaisir, que l'amateur consulte avec gourmandise, que tous les curieux de la France de Napoléon III saluent avec reconnaissance. **L-AL**

Armand Colin, 2022 (3e édition), 424 pages, 26,50 €.



Napoléon III. **Xavier Mauduit**

« Malheur aux vaincus de l'histoire ! » semble dire la légende noire dont ses adversaires ont entouré « Napoléon le Petit ». Contre elle, Xavier Mauduit, spécialiste du Second Empire, offre un panorama qui englobe aussi bien les zones d'ombre que les succès d'un régime qui a laissé à la France un héritage considérable. La personnalité complexe de Napoléon III, depuis sa jeunesse baignée par le souvenir de son oncle jusqu'à sa mort en exil, en passant par son combat pour accéder au pouvoir, éclaire la compréhension de son règne : son idéal fut celui d'un empire renouant presque affectivement avec le peuple français et tourné vers le progrès. En s'appuyant sur de nombreux écrits évocateurs de contemporains, ce livre synthétique et accessible fait plonger le lecteur au plus près de l'atmosphère politique de la période. **CL**

PuF, 2023, 256 pages, 14 €.

Le Ministère du faste. La Maison de l'empereur

Napoléon III. **Xavier Mauduit**

Ce livre dédié aux fastes de la cour de Napoléon III dévoile les coulisses de la « fête impériale » organisée par la Maison de l'empereur. Un personnel varié, depuis les valets de pied jusqu'aux aides de camp, s'active, dans la continuité du cérémonial du Premier Empire, pour diffuser l'image d'un pouvoir fastueux et susciter l'adhésion aussi bien populaire qu'aristocratique. S'attachant peu aux individus qui composent la Maison, le livre explique à merveille le fonctionnement d'une institution qui, bien plus que la gestion du quotidien, assure la propagande du régime. **EM-R**

Fayard, 2016, 456 pages, 24 €.



L'invention de la présidence de la République

Maxime Michelet

Déjà auteur d'une biographie remarquée d'Eugénie, Maxime Michelet a conçu cet ouvrage comme une invitation à « rompre avec une historiographie téléologique » qui engloutit volontiers la II^e République et son président, Louis-Napoléon Bonaparte, dans une mémoire honnie au nom du coup d'Etat de 1851. Au fil de cette chronique rigoureuse et alerte d'un régime méconnu, il met en lumière la nouveauté radicale que constitua le suffrage universel masculin, point d'ancrage du bonapartisme naissant comme de la V^e République à venir. Passionnant. **GC**

Passés/Composés, 2022, 400 pages, 24 €.



Le Maréchal Niel, 1802-1869

Stéphane Faudais

Polytechnicien en 1823, le jeune Adolphe Niel entame une carrière de serviteur de la nation au patriotisme éclatant. Il sert lors du siège de Constantine en 1837, mais aussi dans des missions de soutien à la cause du pape Pie IX en 1849, où il renforce son amitié avec Louis-Napoléon Bonaparte. Biographie classique dans sa forme, le livre marque par sa précision. Les batailles de la guerre de Crimée et de la campagne d'Italie, sont bien mises en lumière par l'auteur, saint-cyrien qui évite l'écueil du tout statistique autant que du trop lyrique. Niel acquiert dans ces expéditions un prestige militaire qui l'emmènera jusqu'au ministère de la Guerre. La grande valeur de ce travail est de montrer combien le maréchal, mort brutalement en 1869, aura manqué à l'empereur dans les mois qui suivirent, lui qui nourrissait une passion inquiète pour l'armée française et regrettait de n'avoir pu la réformer autant que nécessaire. **L-AL**

L'Artilleur/Bernard Giovanangeli, 2021,

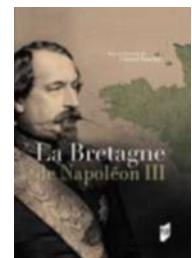
318 pages, 19,50 €.

99
HISTOIRE

La Bretagne de Napoléon III

Gérard Pauchet (dir.)

Parmi d'autres tournées officielles pour se rendre populaires, Napoléon III et Eugénie visitèrent la Bretagne pendant deux semaines en août 1858. A partir de cet événement d'ampleur, l'Université du temps libre (UTL) de Bretagne a rassemblé une vingtaine de plumes pour dresser un tableau de ce tour triomphal, de ses enjeux et de ses conséquences, mais aussi de l'état de la région à cette époque et de l'impact du règne de l'empereur sur elle. L'ouvrage, fouillé et richement illustré, s'interroge sur le profit qu'a su tirer la Bretagne de la prospérité générale des années 1850-1870 et des nouvelles inventions pour se moderniser, au cœur de la révolution industrielle. Beaucoup de cette dynamique de progrès et de cet attachement à l'empereur ne survivra pas, hélas, à la défaite de 1870. **CL**



PUR, 2023, 364 pages, 29 €.

CHRONOLOGIE

Par Blandine Huk

Le dernier empereur

Entre deux exils, Louis-Napoléon Bonaparte aura réussi à se maintenir à la tête de la France durant vingt-deux ans.

20 AVRIL 1808 Naissance de Charles Louis Napoléon, troisième enfant du roi de Hollande Louis Bonaparte, frère de Napoléon Ier, et d'Hortense de Beauharnais, fille de l'impératrice Joséphine.

JUILLET 1815 Après la seconde abdication de Napoléon Ier, Louis-Napoléon prend le chemin de l'exil. Accompagné de sa mère Hortense, séparée de son mari, il trouve refuge à Constance, dans le grand-duché de Bade, où règne Stéphanie de Beauharnais, fille adoptive de l'Empereur. En 1817, Hortense achète le château d'Arenenberg sur la rive suisse du lac de Constance. Louis-Napoléon passe alors ses étés au bord du lac avec sa mère, qui l'élève dans le culte de son oncle, et ses hivers à Augsbourg, en Allemagne, où il est scolarisé et a pour précepteur Philippe Le Bas, républicain et franc-maçon. A partir de 1823, il passe ses hivers à Rome où sont exilés son père et son frère aîné Napoléon-Louis.

12 JANVIER 1816 Une loi condamne les Bonaparte au bannissement perpétuel.

10 MAI 1831 Louis-Napoléon et sa mère arrivent en Angleterre. Chassé d'Italie pour avoir conspiré avec les *carbonari* contre le Saint-Siège et l'Autriche, Louis-Napoléon n'est pas autorisé à résider en France par Louis-Philippe qui vient de succéder à Charles X. La loi du 10 avril 1832, qui condamne à l'exil la famille de Charles X, confirme également celui des Bonaparte.

AOÛT 1831 Louis-Napoléon retourne en Suisse, à Arenenberg, avec sa mère. Il vivra jusqu'à l'automne 1836 dans son pays d'accueil dont il est fait citoyen.

30 OCTOBRE 1836 Tentative de soulèvement de Strasbourg. Depuis la mort du duc de Reichstadt, le fils de Napoléon Ier, en 1832, après celle de Napoléon-Louis en 1831,

Louis-Napoléon se considère comme l'héritier impérial. A Strasbourg, avec des complices parmi les officiers, il espère soulever la garnison pour marcher sur Paris et prendre le pouvoir. En l'espace de deux heures, ils sont mis en échec. Louis-Napoléon est arrêté et expédié aux Etats-Unis dès le 21 novembre.

12 JUIN 1837 Bravant l'interdiction de retourner en Europe, Louis-Napoléon s'embarque pour l'Angleterre et parvient le 4 août à Arenenberg, où sa mère est gravement malade. Elle meurt le 5 octobre après une longue agonie, son fils à ses côtés.

Mi-SEPTEMBRE 1838 Louis-Philippe menace la Suisse d'invasion si elle persiste à refuser d'expulser Louis-Napoléon. Ce dernier finit par quitter son pays d'accueil de lui-même et se réfugie à Londres.

JUILLET 1839 Le prince exilé publie *Des idées napoléoniennes*, ouvrage dans lequel il développe son programme politique s'inscrivant dans l'héritage glorifié de son oncle. Le livre est un succès.

6 AOÛT 1840 A Boulogne-sur-Mer, Louis-Napoléon tente à nouveau de soulever une garnison pour conquérir le pouvoir. Arrêté, il est condamné le 6 octobre à la prison à perpétuité et incarcéré au fort de Ham, dans la Somme. Quelques semaines plus tard, le 15 décembre, un million de personnes massées dans les rues de Paris assisteront au retour des cendres de Napoléon Ier.

25 MAI 1846 Louis-Napoléon s'évade du fort de Ham et se réfugie à Londres.

27 FÉVRIER 1848 Trois jours après l'abdication de Louis-Philippe et la proclamation de la II^e République, Louis-Napoléon traverse la Manche. Mais à la demande du gouvernement provisoire, embarrassé par sa présence, il retourne en Angleterre.

Du prince-président à l'empereur

5 MARS 1848 Adoption du suffrage universel masculin, pour les Français de plus de 21 ans. Le nombre d'électeurs en France passe de 240 000 à plus de 9 millions.

4 JUIN 1848 Bénéficiant surtout du vote des ouvriers, des laissés-pour-compte de la modernisation, des victimes du chômage et de la crise économique, et alors qu'il est toujours en exil à Londres, Louis-Napoléon est élu député de l'Assemblée constituante dans trois départements (Seine, Yonne, Charente-Inférieure), puis en Corse le 18 juin.

17 SEPTEMBRE 1848 De nouvelles élections à l'Assemblée constituante confirment le succès populaire de Louis-Napoléon dans les quatre départements qui l'avaient élu en juin ainsi qu'en Moselle.

24 SEPTEMBRE 1848 Le gouvernement et l'Assemblée autorisent le retour en France de Louis-Napoléon.

11 OCTOBRE 1848 Abrogation de la loi d'exil des Bonaparte.

4 NOVEMBRE 1848 Promulgation de la nouvelle Constitution. Le pouvoir législatif est confié à une assemblée unique de 750 députés élus au suffrage universel pour trois ans. Le pouvoir exécutif est remis à un président de la République élu au suffrage universel pour quatre ans. Louis-Napoléon avait fait connaître sa candidature à l'élection présidentielle dès le 26 octobre.

10 DÉCEMBRE 1848 Louis-Napoléon Bonaparte est élu président de la II^e République dès le premier tour, avec plus de 74 % des voix, face au républicain modéré Cavaignac. Il s'agit de la première et unique élection présidentielle au suffrage direct de l'histoire de France jusqu'en 1965.

La guerre de Crimée (1853-1856)



ARBITRE La guerre de Crimée est une victoire à la fois militaire et politique pour la France, qui retrouve sa place de grande puissance qu'elle avait perdue depuis le Congrès de Vienne en 1815.

9 FÉVRIER 1849 A Rome, les patriotes de Mazzini proclament la République, alors que Pie IX doit se réfugier à Gaète, dans le royaume de Naples. Un corps expéditionnaire français reprend la cité papale fin juin. La papauté est restaurée dans sa souveraineté temporelle. La France maintiendra des troupes à Rome, chargées de la défense des Etats pontificaux, jusqu'en 1870.

ETÉ 1849 Première tournée en province de Louis-Napoléon. Jusqu'en 1870, il effectuera de nombreux déplacements en France, se faisant l'inventeur du voyage politique à des fins de communication et de propagande.

15 MARS 1850 Adoption de la loi Falloux qui consacre la liberté de l'enseignement dans le primaire et le secondaire en supprimant le monopole de l'Université, favorisant ainsi l'influence du clergé.

31 MAI 1850 L'Assemblée vote une loi électorale imposant la domiciliation dans une même commune depuis au moins trois ans pour pouvoir voter. Le corps électoral est réduit de près de 3 millions de personnes.

19 JUILLET 1851 Le projet de réforme constitutionnel de Louis-Napoléon visant à rendre le président rééligible est rejeté par l'Assemblée, la majorité des trois quarts requise n'étant pas atteinte.

2 DÉCEMBRE 1851 Coup d'Etat. S'étant assuré du soutien de l'armée avec l'aide de son demi-frère Charles de Morny, nommé ministre de l'Intérieur, Louis-Napoléon proclame un décret annonçant, en dehors de toute légalité, la dissolution de l'Assemblée (la Constitution l'avait interdite sous peine de « haute trahison ») et le rétablissement du suffrage universel intégral. Les opposants sont arrêtés, la presse est muselée, la répression s'abat sur les « bandits rouges ».

20-21 DÉCEMBRE 1851 Plébiscite approuvant le maintien au pouvoir de Louis-Napoléon.

14 JANVIER 1852 Une nouvelle Constitution, dont les bases sont empruntées à celle de l'an VIII qui instaurait le Consulat, confie l'essentiel des pouvoirs exécutif et législatif au président de la République Louis-Napoléon pour dix ans. Elle rétablit également le Sénat, qui forme le Parlement avec le Corps législatif, mais dont la marge de manœuvre se limite à la discussion et au vote des lois, l'initiative de celles-ci étant réservée à l'exécutif.

17 FÉVRIER 1852 Décret plaçant la presse sous le contrôle de l'Etat.

9 OCTOBRE 1852 Discours de Bordeaux dans lequel Louis-Napoléon proclame « *l'empire c'est la paix* », cherchant tant à informer le peuple français de sa volonté de restaurer l'empire, qu'à rassurer les puissances étrangères.

7 NOVEMBRE 1852 Un sénatus-consulte propose de modifier la Constitution du 14 janvier et de rétablir l'empire. Il est approuvé par plébiscite les 21 et 22 novembre.

2 DÉCEMBRE 1852 La date anniversaire du sacre de Napoléon I^e et de la victoire d'Austerlitz est choisie par son neveu pour la proclamation du Second Empire. Il devient empereur des Français sous le nom de Napoléon III. La France compte alors environ 36 millions d'habitants.

De l'empire autoritaire à la libéralisation

29-30 JANVIER 1853 Mariage de Napoléon III avec Eugénie de Montijo, comtesse espagnole rencontrée deux ans auparavant.

22 JUIN 1853 Le baron Haussmann est nommé préfet de la Seine, fonction qu'il occupera jusqu'en 1870. C'est le début des grands travaux de Paris : percement de grandes artères, aménagements d'espaces

verts, de réseaux souterrains d'eau potable et d'égouts, mise en valeur des monuments.

5 SEPTEMBRE 1853 Napoléon III inaugure le nouveau siège des Affaires étrangères sur le quai d'Orsay.

24 SEPTEMBRE 1853 La France prend possession de la Nouvelle-Calédonie.

27 MARS 1854 Alors que la Russie semble prendre le dessus dans le conflit qui l'oppose à l'Empire ottoman, la France et la Grande-Bretagne, inquiètes de la progression du tsar dans les Balkans, déclarent la guerre à Nicolas I^e. La guerre de Crimée commence.

28 AVRIL 1855 Giovanni Pianori tente d'assassiner l'empereur sur les Champs-Elysées pour venger l'Italie de l'occupation française de Rome en 1849.

15 MAI-NOVEMBRE 1855 Première Exposition universelle française à Paris.

10 SEPTEMBRE 1855 Prise de Sébastopol par les troupes franco-britanniques. Le traité de Paris signé le 30 mars 1856 met fin à la guerre de Crimée et impose la neutralité et la démilitarisation de la mer Noire. Moment de gloire diplomatique pour la France, qui prend le rôle d'arbitre en Europe, le traité apparaît comme une revanche sur celui de Vienne en 1815. En outre, le principe des nationalités cher à Napoléon III est introduit dans les négociations ; il



s'imposera lors de l'indépendance des principautés roumaines de Moldavie et Valachie (1859) et l'unité italienne (1861), toutes deux soutenues par l'empereur français.

16 MARS 1856 Naissance du prince Louis Napoléon, fils unique du couple impérial.

14 JANVIER 1858 Devant l'opéra de la rue Le Peltier, Napoléon III et Eugénie échappent de peu à l'attentat à la bombe fomenté par le révolutionnaire italien Felice Orsini. L'empereur décide dans la foulée la construction d'un nouvel édifice dans une rue plus large et plus sûre. Les travaux de l'opéra Garnier commenceront en 1861. Le gouvernement renforce par ailleurs la répression contre toute tentative d'opposition avec la loi de sûreté générale du 17 février.

26 JANVIER 1859 Signature de l'alliance militaire conclue durant l'été 1858 à Plombières entre Napoléon III et Cavour, ministre de Victor-Emmanuel II de Piémont-Sardaigne. Elle garantit l'aide de la France aux Etats sardes en cas d'attaque autrichienne en échange de la cession de Nice et de la Savoie.

3 MAI 1859 La France déclare la guerre à l'Autriche après que celle-ci a envahi le Piémont. L'armistice de Villafranca du 11 juillet met un terme à la seconde guerre d'Indépendance de l'Italie. L'Autriche cède la Lombardie à la France, qui la remet au Piémont. Mais la Vénétie reste autrichienne.

5 JANVIER 1860 Lettre de Napoléon III à son ministre d'Etat Achille Fould, dans laquelle il expose son programme de relance économique, empreint d'idées saint-simonniennes et de libéralisme.

23 JANVIER 1860 Traité de libre-échange entre la France et la Grande-Bretagne. Véritable petite révolution économique dans un pays alors très protectionniste comme la France, ce traité inaugure une série d'accords similaires signés avec plusieurs autres pays européens. La France ne reviendra à une politique protectionniste qu'en 1892.

AVRIL 1860 Nice et la Savoie votent leur rattachement à la France.

AVRIL-JUILLET 1860 Au Mont-Liban et à Damas, des milliers de chrétiens sont massacrés par les druzes. L'émir Abd el-Kader, qui avait résisté à la conquête française de l'Algérie, et qui, depuis sa libération par l'empereur en 1852, vit à Damas, parvient à sauver quelques centaines de chrétiens en les

accueillant chez lui. Le 3 août, la France, mandataire de l'Europe pour six mois, envoie un corps expéditionnaire. Grâce à cette intervention, le sultan ottoman est contraint de créer la région autonome du Mont-Liban.

19 SEPTEMBRE 1860 L'empereur effectue son premier voyage en Algérie. Il se prend à rêver d'un « royaume arabe » placé sous la protection de la France.

24 NOVEMBRE 1860 Un décret rétablit le droit d'adresse du Corps législatif et du Sénat. Cette concession libérale permet aux députés de répondre au discours du trône qui ouvre chaque session parlementaire.

31 JUILLET 1861 Suppression du système de l'exclusif qui obligeait les colonies, depuis Louis XIV, à ne commercer qu'avec la métropole.

31 OCTOBRE 1861 Suite à la décision du président Benito Juárez de suspendre le remboursement de la dette mexicaine aux puissances européennes, et profitant de la guerre de Sécession qui occupe les Etats-Unis, la France, l'Espagne et l'Angleterre décident d'intervenir au Mexique, en contradiction avec la doctrine Monroe (1823) qui visait à préserver de toute intervention européenne les continents américains, et dont les Etats-Unis se faisaient les défenseurs. Alors que dès avril 1862 les Espagnols et les Britanniques quittent le pays, les Français choisissent de rester et de prendre Mexico. Pour Napoléon III, l'idée est d'instaurer un empire du Mexique catholique allié à la France pour contrebalancer l'influence anglo-saxonne et protestante dans la région.

5 JUIN 1862 Par le traité de Saigon, signé avec le dernier empereur de l'Annam, la France annexe trois provinces qui formeront la Cochinchine. En 1863, le Cambodge voisin passe sous protectorat français.

10 JUIN 1863 Les Français entrent dans Mexico. L'empire est proclamé le 10 juillet.

25 MAI 1864 La loi Ollivier permet aux ouvriers de faire grève à condition de respecter la liberté de travailler des non-grévistes et de ne pas commettre d'actes de violence.

12 JUIN 1864 En accord avec Napoléon III, Maximilien d'Autriche devient empereur du Mexique. Mais après la fin de la guerre de Sécession en 1865, la France se soumet aux pressions des Etats-Unis et retire ses troupes du Mexique. Maximilien, qui refuse

d'abdiquer et de s'enfuir, est fusillé le 19 juin 1867 par les partisans de Benito Juárez, qui rétablissent la République mexicaine.

Déclin et chute

3 JUILLET 1866 A Sadova (aujourd'hui en République tchèque) la Prusse inflige une défaite cuisante à l'Autriche. La guerre déclenchée le 15 juin par la Prusse alliée à l'Italie surprend les chancelleries par sa brièveté. Dans leur objectif d'unité allemande, le roi de Prusse Guillaume Ier et son ministre Bismarck entendent se débarrasser de l'Autriche dans l'espace germanique. Lors de l'entrevue de Biarritz, en 1865, Napoléon III avait assuré Bismarck que la France se tiendrait en retrait d'un conflit austro-prussien. L'empereur avait ensuite convaincu Victor-Emmanuel II de l'intérêt d'une alliance pruso-italienne pour récupérer la Vénétie. Enfin, le 12 juin 1866, Napoléon III signait un traité secret avec l'Autriche, qui lui garantissait la cession de la Vénétie en échange de la neutralité de la France.

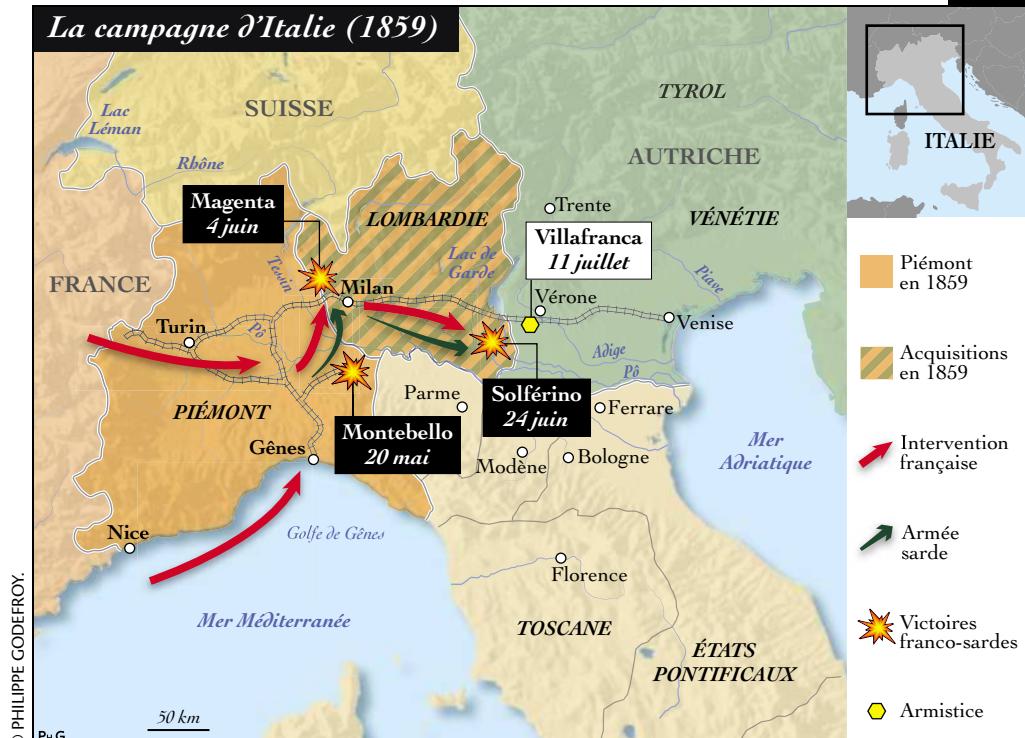
23 AOÛT 1866 Paix de Prague entre la Prusse et l'Autriche. La Confédération germanique issue du Congrès de Vienne de 1815 est dissoute. L'Autriche est exclue des affaires allemandes. Dans la foulée est créée la Confédération de l'Allemagne du Nord sous les auspices de Bismarck, ouvrant la voie à l'unité allemande.

3 OCTOBRE 1866 Par le traité de Vienne, l'Autriche remet la Vénétie à la France qui la cède à l'Italie. Napoléon III espérait détourner ainsi les Italiens de leur projet de faire de Rome leur capitale. En décembre, il rappelle ses troupes stationnées à Rome depuis 1849.

1ER AVRIL-3 NOVEMBRE 1867 Deuxième Exposition universelle de Paris sur le Champ-de-Mars. Elle accorde une place importante au monde du travail et à la question du bien-être ouvrier et de l'harmonie sociale.

10 AVRIL 1867 La loi Duruy rend obligatoire la création d'écoles pour filles dans les communes de plus de 500 habitants, ainsi que l'enseignement de l'histoire et de la géographie, et revalorise les salaires des enseignants. A défaut de pouvoir rendre l'école gratuite et obligatoire, projet initial de Victor Duruy soutenu par l'empereur, elle légalise les caisses des écoles, sortes de cagnottes composées de cotisations volontaires et de

La campagne d'Italie (1859)



subventions de la commune, du département ou de l'Etat, permettant d'aider les familles pauvres à scolariser leurs enfants en dehors des écoles catholiques.

SEPTEMBRE 1867 Les chemises rouges de Garibaldi marchent sur Rome. A l'appel de Pie IX, Napoléon III envoie des troupes le 26 octobre qui, après avoir écrasé les garibaldiens à Mentana le 3 novembre, se réinstallent dans les Etats pontificaux.

11 MAI 1868 Après de longs débats et la résistance des députés bonapartistes autoritaires, la loi libéralisant la presse est votée. Elle supprime l'obligation d'autorisation du gouvernement pour toute création d'un journal traitant de matière politique, de même que la procédure qui permettait de suspendre un titre sur décision ministérielle après « deux avertissements motivés ». En un an, environ 140 journaux seront créés.

6 JUIN 1868 Loi accordant la liberté des réunions publiques à condition qu'elles ne portent ni sur la politique ni sur la religion. Ce droit sera largement contourné par l'opposition lors de la campagne électorale de 1869.

MAI-JUIN 1869 Les élections législatives voient le recul des bonapartistes autoritaires au profit du Tiers-Parti rassemblant les bonapartistes libéraux et des républicains modérés. L'opposition républicaine progresse, surtout dans les grandes villes. Léon Gambetta est élu à Paris et à Marseille.

8 SEPTEMBRE 1869 Un sénatus-consulte modifie la Constitution amorçant une évolution vers un régime de type parlementaire. Il accorde plus de pouvoirs au Corps législatif, qui partage désormais avec l'empereur l'initiative des lois. Le droit d'interroger les ministres est confirmé pour les deux chambres.

17 NOVEMBRE 1869 Le canal de Suez, construit à l'initiative du diplomate français Ferdinand de Lesseps, est inauguré en présence de l'impératrice Eugénie.

20 AVRIL 1870 Un sénatus-consulte instaure la responsabilité des ministres. Le Sénat devient une seconde chambre législative. La Constitution ne peut être changée que par le peuple sur proposition de l'empereur par la voie du plébiscite.

8 MAI 1870 Lors du plébiscite sur l'approbation « des réformes libérales opérées dans la Constitution depuis 1860 par l'empereur » et la ratification du sénatus-consulte du 20 avril,

TRANSALPIN En 1859, Napoléon III, allié au Piémont-Sardaigne, part en guerre contre l'Autriche. Il y gagnera Nice et la Savoie, qui seront rattachées à la France l'année suivante.

le « oui » l'emporte avec plus de 7,3 millions de voix contre 1,5 million de « non ».

2 JUILLET 1870 La candidature, soutenue par la Prusse, de Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne, vacant depuis 1868, est rendue publique. La France exige le retrait de cette candidature, prête à entrer en guerre. Le 12 juillet, le prince de Hohenzollern se désiste mais la France exige du roi de Prusse qu'il garantisse de ne plus soutenir à l'avenir d'autres prétendants.

13 JUILLET 1870 A Ems, près de Coblenz, le roi de Prusse Guillaume I^e reçoit l'ambassadeur de France Vincent Benedetti. La fameuse dépêche d'Ems rédigée par Bismarck le soir même, de façon volontairement provocante, transforme les faits en un humiliant refus du roi de Prusse de recevoir Benedetti et de donner les garanties exigées. Elle suscite l'indignation en France où, dès le lendemain, les appels à la guerre se multiplient et les réservistes sont rappelés.

19 JUILLET 1870 Poussé par la droite autoritaire, l'opinion publique et l'impératrice, Napoléon III déclare la guerre à la Prusse, alors même que l'armée n'est pas prête et que les alliances espérées avec l'Italie et l'Autriche-Hongrie ont échoué. La Prusse de son côté rassemble très vite autour d'elle tous les Etats allemands.

28 JUILLET 1870 Confiant la régence à Eugénie, Napoléon III part pour Metz prendre le commandement en chef de l'armée du Rhin, soit 240 000 hommes. Face à lui,

les armées du maréchal Moltke comptent 500 000 hommes des Etats allemands.

30 JUILLET 1870 Les troupes françaises quittent Rome, laissant la ville au royaume d'Italie, qui en fera, un an plus tard, sa capitale.

9 AOÛT 1870 Jugé responsable des défaites militaires de la France en Lorraine et en Alsace, le gouvernement libéral d'Emile Ollivier est renversé. Eugénie en profite pour réinstaller la droite autoritaire au pouvoir.

1^{ER} SEPTEMBRE 1870 Bataille de Sedan. Face à la supériorité prussienne, les troupes françaises découragées par les défaites successives n'ont aucune chance. Napoléon III fait hisser le drapeau blanc peu après 16 heures. La capitulation est signée le lendemain.

4 SEPTEMBRE 1870 Le peuple parisien envahit le Palais-Bourbon. A l'Hôtel de Ville, Gambetta proclame la III^e République. Le Corps législatif est dissous, un gouvernement de la Défense nationale est formé, qui poursuit la guerre jusqu'à la signature de l'armistice les 26 et 28 janvier 1871.

10 MAI 1871 Par le traité de Francfort, la France perd l'Alsace et une partie de la Moselle, et doit payer à l'Empire allemand, proclamé le 18 janvier dans la galerie des Glaces de Versailles, une indemnité de 5 milliards de francs.

9 JANVIER 1873 Napoléon III meurt en Angleterre après une opération d'un calcul de la vessie. Son fils mourra en 1879, à l'âge de 23 ans, alors qu'il combattait pour les Anglais au Zoulouland.

L'ESPRIT DES LIEUX

© PHOTO 12/ALAMY/OLEK LOPATKIN. © COMPAGNIE DU FORT DE LA CONCHÉE. © ACD FOUNDATION, REPUBLIC OF UZBEK, PHOTO: ANDREY ARAKEY. © NATIONAL CENTRE OF FOLK CULTURE-IVAN HONCHAR MUSEUM, PHOTO BOHDAN POSHYVAILO.

106

UNE VOIX DANS LE DÉSERT

ANCIEN ET NOUVEAU TESTAMENT SE REJOIGNENT DANS LE DÉSERT DE JUDÉE, À TRAVERS LES TRACES DE LEURS PROPHÈTES ET LES MONASTÈRES QUE DES MOINES Y FONDÈRENT DÈS L'AUBE DU CHRISTIANISME.

114

LE BRISE-LAME DE VAUBAN

VASSEAU DE PIERRE RÉPUTÉ

IMPRENABLE, LE FORT DE LA CONCHÉE PORTE HAUT LE GÉNIE DE VAUBAN DANS LA BAIE DE SAINT-MALO. LE GRAND TROPHÉE DASSAULT HISTOIRE ET PATRIMOINE VIENT DE RÉCOMPENSER LE TRAVAIL ACHARNÉ DES BÉNÉVOLES QUI LE RESTAURENT CONTRE VENTS ET MARÉES DEPUIS 1988.





118

AUX ROYAUMES DU MILIEU

DEUX EXPOSITIONS CÉLÈBRENT
L'HISTOIRE ET LES TRÉSORS DE
L'OZBÉKISTAN, DONT LA TERRE VIT
PASSER AU FIL DES SIÈCLES CARAVANES
CHARGÉES DE SOIE ET CAVALIERS
INTRÉPIDES – ALEXANDRE LE GRAND,
GENGIS KHAN OU TAMERLAN.

ET AUSSI
PILLEURS D'HISTOIRE
ON LES APPELLE JOLIMENT
DES « CHASSEURS DE TRÉSORS »
ALORS QUE LEURS PILLAGES
TRÈS LUCRATIFS DÉNATURENT
DES CENTAINES DE SITES
ARCHÉOLOGIQUES EN FRANCE ET
DANS LE MONDE. LES SPÉCIALISTES
ALERTENT L'OPINION SUR CE FLÉAU.

ALARME Ci-contre : Carreau de céramique décoré, Kossiv, oblast d'Ivano-Frankivsk, 1849 (Kiev, Ivan Honchar Museum). Cette pièce est inscrite sur la 19^e liste rouge de l'Icom répertoriant les catégories d'objets culturels ukrainiens exposés au vol et au trafic.



IL SAUTE SUR LES MONTAGNES

Les collines du désert de Judée (*ci-contre, une zone tourmentée à proximité de Jéricho*) rappellent les montagnes « *escarpées* » et « *embaumées* » du Cantique des cantiques où, par maintes images et métaphores, l'auteur évoque le Paradis et l'union nuptiale entre Dieu et le peuple juif. La tradition rapporte que c'est au creux de l'un de ces ravins, le wadi Etham, au sud de Bethléem, qu'il aurait été composé.

© FRANÇOIS-JOSEPH AMBROSELLI.

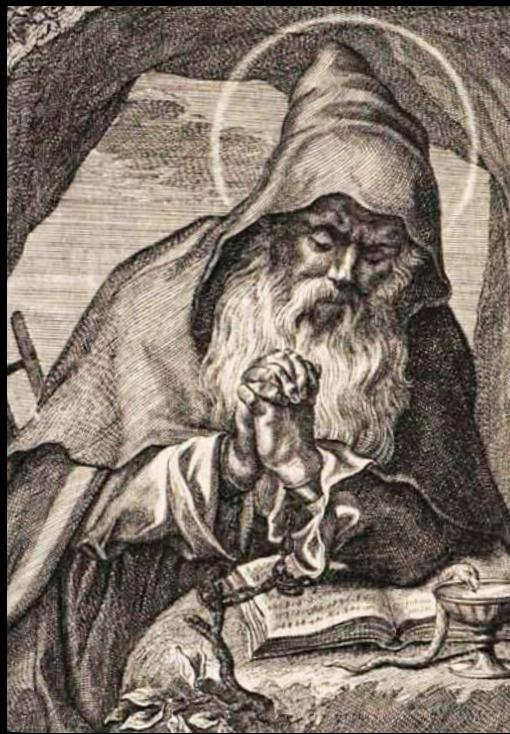




Une. voix dans le désert

Par François-Joseph Ambroselli

Situé à l'est de Jérusalem, le désert de Judée fut le théâtre de nombreux événements bibliques. A la suite des prophètes de l'Ancien Testament, les premiers moines de la chrétienté s'y installèrent pour y vivre dans le dépouillement le plus total.



DU SANG ET DES LARMES
Ci-dessus : à 10 km au nord-est de Jérusalem, au creux du wadi Qelt, s'épanouit le premier monastère de Palestine : le monastère de Pharan. Il fut fondé au début du IV^e siècle par saint Chariton (*ci-contre*), qui y mena le combat de la foi, usant d'une arme spirituelle qu'il affectionnait particulièrement : la prière « sincère, accompagnée de larmes ». L'édifice a été reconstruit au XX^e siècle et est actuellement habité par un ermite russe du nom de Abuna Chariton. En bas, à gauche : frère Abiel contemple les ruines d'un monastère au nom inconnu, à proximité de Taybeh, au lieu-dit Kirbet ed Danabyé.

C'est un minuscule désert coincé entre Jérusalem et Jéricho, une terre aride et rocaleuse d'à peine 80 km de long, dominée à l'ouest par le mont des Oliviers. En une journée, un bon marcheur peut le traverser dans sa largeur. Le désert de Judée, que les Hébreux appelaient « désert de Juda », n'a pas la renommée des vastes solitudes du Sahara ou d'Arabie : il ne fait que 1 790 km². Et pourtant, il renferme, entre ses collines rondes et ses ravins escarpés, mille et une histoires transmises d'âge en âge par les traditions locales et les écrits bibliques. La plupart des prophètes de l'Ancien Testament l'ont sillonné de long en large. Samuel, Elie, Elisée, Jérémie et tant d'autres « fous de Dieu » ont trouvé refuge dans ses escarpements.

Bien des siècles plus tard, c'est sur son sol craquelé que saint Jean-Baptiste, vêtu de sa tunique de poils de chameau, a annoncé l'imminence du royaume des cieux, faisant griller ses sauterelles et dégustant le miel sauvage déposé par les abeilles dans les renflements sombres des rochers. C'est là aussi que, selon les Evangiles synoptiques, le Christ fut « poussé par l'Esprit » pour être tenté par le diable et jeûner pendant quarante jours. A sa suite, des milliers de moines s'enfoncèrent dans cette masse désolée de rochers ocre, pour vivre, dès la fin du III^e siècle, leur idéal ascétique dans des grottes, construisant leurs monastères sur les pentes abruptes des ravins.

Parmi tous les lieux bibliques de Terre sainte, le désert de Judée est sans doute l'un des plus authentiques. Nulle modernité n'a souillé son paysage depuis deux mille ans. Le vent y soulève toujours la même poussière. Les mêmes pierres roulent à flanc de montagne. Rien n'a changé ou presque. En parcourant ces immensités désolées, l'histoire biblique apparaît dans sa matière vivante. « Il faut s'imaginer que ce désert était, dès les premiers siècles, un point de ralliement pour ceux qui voulaient se rapprocher du Christ et marcher sur les traces des premiers prophètes. On considère souvent le désert

d'Egypte comme le berceau de la vie monastique avec saint Antoine, le père des moines, ou encore saint Paul de Thèbes, qui l'a précédé au désert de la mer Rouge. Mais en réalité, le monachisme a jailli simultanément de différents rameaux aux III^e et IV^e siècles : en Egypte bien sûr, mais aussi en Syrie, en Mésopotamie et surtout en Palestine, sur la terre de la première Eglise, celle de Jérusalem, fondée par le Christ lui-même. Aucun autre monachisme n'a le privilège de naître sur la terre où se sont déroulés et accomplis tous les événements du Salut », explique frère Abiel, moine français vivant en Terre sainte depuis une vingtaine d'années, qui vient de consacrer son mémoire d'étude

d'un immense précipice et pointe du doigt la falaise d'en face, percée de grottes comme un gruyère. L'une d'elles, plus grande, attire le regard : « C'était l'église. La grotte est toujours appelée El Knisé par les Arabes locaux », nous dit le moine. Au vu du nombre de grottes, qui étaient autant de cellules, ce monastère accueillait jadis plus d'une centaine de solitaires. Les Bédouins nomment encore l'endroit Kirbet ed Danabyé, c'est-à-dire « la ruine de la queue ». Ils sont les nouveaux occupants : leurs chèvres parquées dans les anciennes cellules sous la bonne garde des fusils ont pris la place des ascètes.

Un promeneur passant par là ne se douterait pas qu'il marche sur les traces

Parmi tous les lieux bibliques de Terre sainte, ce désert est l'un des plus authentiques.

théologique à la naissance du monachisme dans le désert de Judée.

Les collines et les ravins de ce lieu de désolation n'ont plus aucun secret pour ce quadragénaire. Après douze années passées au monastère de Bet Gemal, situé à moins de 30 km à l'ouest de Jérusalem, il a reçu en 2015 la bénédiction de ses supérieurs pour arpenter le Moyen-Orient à la rencontre des communautés chrétiennes d'Orient, découvrir leurs traditions et visiter leurs monastères. Ses pèlerinages aux sources de la vie chrétienne l'ont conduit dans le désert de Juda, « là où tout a commencé ». La barbe hirsute, le regard clair, les membres solides, il bondit de rocher en rocher, traque la moindre trace d'anciennes constructions. Car la plupart des monastères du désert ont disparu : « Il y en avait des dizaines », déplore frère Abiel. Une grande majorité ont été emportés par les siècles. Et il faut avoir le regard perçant pour en débusquer les ruines.

Non loin de Taybeh, dernier village chrétien de Palestine situé à une trentaine de kilomètres au nord de Jérusalem, frère Abiel s'arrête soudain au bord

des premiers chrétiens. Mais frère Abiel a le regard vif. Dans un flanc de colline recouvert de pierres blanches, il reconnaît les gravats de l'ancienne église ; dans un espace dégagé et plat, l'emplacement d'un ancien champ de blé. Souvent, en cours de route, il s'arrête au milieu de nulle part, fouille le sol et en retire des morceaux de mosaïques : « Il y avait un monastère ici ! » s'exclame-t-il alors. Dans ces vastes solitudes, il ne marche pas, il court : « Il y a tant à voir. Ce désert est un trésor archéologique, une terre aride mais tellement vivante à la fois ! C'est là qu'à 23 ans, j'ai ressenti l'appel pour devenir moine », se souvient-il.

Il n'était pas le premier à ressentir cet appel. Il y a près de mille sept cents ans, un autre « fou de Dieu » avait ressenti le désir de suivre le Christ jusque dans l'abjection : saint Chariton, dont la vie nous est connue grâce à un auteur anonyme du VI^e siècle. Né à Iconium, en Asie Mineure, vers le milieu du III^e siècle, ce jeune notable chrétien aurait subi le martyre après avoir refusé d'offrir un sacrifice aux idoles païennes. Ayant survécu aux outrages de ses persécuteurs, il se rendit finalement en





NID D'AIGLE Ci-dessus : pour se rapprocher de Dieu, les ermites du désert de Judée, à l'instar de leur précurseur saint Chariton, trouvaient refuge sur les pentes abruptes des ravins, dans des grottes humides et difficilement accessibles, comme celles qui percent le versant oriental du mont de la Tentation, situé en face de Jéricho. A droite : en descendant le wadi Qelt vers Jéricho, le visiteur tombera sur le monastère de Saint-Georges, fondé au V^e siècle par des moines désireux de suivre l'exemple de saint Chariton. La tradition byzantine rapporte que l'une de ses grottes aurait été occupée pendant trois ans et demi par le prophète Elie.

© PHOTO12/ALAMY/RAFAEL KATAYAMA © PHOTO12/ALAMY/OLEG LOPATKIN



pèlerinage en Terre sainte pour y vivre une vie de privations sur le modèle des prophètes Elie et Jean-Baptiste. Mais la providence allait lui jouer quelques tours : agressé par des brigands sur la route de Jéricho, l'apprenti ascète fut emmené en captivité dans leur repaire, situé dans les grottes d'un ravin du désert de Judée, au nord de Jérusalem, le wadi Pharan. Alors que tout semblait perdu, un serpent vint déposer son venin dans l'outrre de ses geôliers qui, après s'être saoulés, périront brutalement. Chariton comprit ainsi sa vocation : il resterait dans cette grotte humide pour rendre gloire au Dieu qui l'avait libéré des mains des brigands.

Après des années de jeûne, de prière et de solitude, il commença à voir affluer des pèlerins en quête de guérison et de réconfort spirituel. Galvanisés par son zèle, certains se joignirent à lui au début du IV^e siècle : le premier monastère de Palestine naquit ainsi dans les grottes inhospitalières d'un ravin. Et il existe toujours, à 10 km au nord-est de Jérusalem. Détruit lors des invasions perses et arabes au VII^e siècle, le « monastère de Pharan » est redécouvert et fouillé à la fin du XIX^e siècle par les pères blancs de

Sainte-Anne, puis occupé à partir de 1903 par une communauté russe orthodoxe qui lui adjoint un mur de clôture et des bâtiments fonctionnels. Il est habité épisodiquement depuis cette époque par un ou deux moines qui perpétuent, par leurs prières inlassables, la vocation des anciens ermites du désert.

Il faut descendre la route romaine située au nord du mont des Oliviers, puis s'enfoncer dans les profondeurs du wadi Pharan (wadi Qelt pour les Arabes) pour atteindre cet antique temple de Dieu. Au détour d'une colline dénudée, au terme de deux heures et demie de marche, il apparaît sur le flanc d'une falaise, accroché comme un nid d'hirondelle au-dessus d'un précipice, surplombant la source abondante d'Ain Farah, où s'épanouissent roseaux et arbres fruitiers. Les grottes primitives de Chariton sont toujours là elles aussi, à 12 m du sol, perçant la falaise d'ouvertures noires et béantes. Il faut emprunter des escaliers sculptés dans la roche pour se faufiler enfin dans ces alvéoles humides. La plus grande mesure 6 m de profondeur pour 8 m de longueur : elle servait d'église, comme en témoignent les quatre trous creusés dans le sol pour fixer l'autel. Les

autres, plus petites, faisaient office de cellules. Sans doute est-ce là que Chariton s'abîma dans la prière, résistant aux assauts du diable et de l'humidité.

La vie d'ermite n'était en effet pas dénuée de risques. Autour de la grotte-église, faisant office de nucléon central, une quinzaine de grottes-cellules étaient autrefois disséminées dans la vallée, séparées d'une trentaine de mètres les unes des autres : « Mesurez le danger que représentait, de nuit, le trajet des moines vers l'église rupestre, par des escaliers suspendus à plusieurs dizaines de mètres de hauteur. Ils risquaient leur vie pour aller à l'office ! » fait remarquer frère Abiel. Partout, des croix gravées sur la roche témoignent de la ferveur de jadis et de l'intense activité du monastère. Une effervescence qui n'était sans doute pas du goût de Chariton. Vers 330, regrettant sa solitude, il dispensa ses derniers conseils spirituels à ses disciples et descendit le wadi Qelt en direction de Jéricho. Après une journée de marche, il trouva une grotte isolée dans la montagne « ed duq », qui surplombe la ville à l'extrémité est du désert, connue pour avoir été, selon la tradition, le lieu des trois tentations du



Christ mentionnées dans les évangiles de Marc, Matthieu et Luc. Là, dans ces hauteurs isolées, Chariton pouvait mener son combat spirituel avec ardeur, et trouver enfin la paix de l'âme.

Mais le silence fut de courte durée. Rapidement, il fut rejoint par d'autres disciples et dut fonder un autre monastère : le monastère de Douka. Reconstruit au XIX^e siècle par les Grecs orthodoxes, sous le nom de monastère de Sarandarion, ce lieu rempli de souvenirs fait toujours face à Jéricho, accroché comme un balcon au flanc de la falaise. Il est bâti autour d'une grotte-église où est vénéré un rocher que la tradition considère comme l'une des pierres de la première tentation, un gros caillou que le diable aurait souhaité voir changer en pain et que les mains de milliers de pèlerins ont poli : « *L'ironie de l'histoire veut qu'un parc de loisirs et des hôtels de luxe aient été construits juste en dessous du monastère. Les fortunées se baignent en bikinis et sirotent des cocktails tout près de l'endroit où les anciens ont mené le combat de la foi...* » se lamenta frère Abiel. Aujourd'hui encore, la montagne à laquelle il est suspendu est appelée « mont de la

Quarantaine » ou « mont de la Tentation », et l'on raconte que c'est à son sommet que Satan aurait proposé au Christ de lui donner « *tous les royaumes du monde avec leur gloire* » (Matthieu, 4,8).

De là-haut, la vue est imprenable en effet sur la vallée du Jourdain, depuis l'Hermon jusqu'à la mer Morte. Les montagnes de Jordanie se dressent à l'est comme d'imposants remparts. Par temps clair, on peut même apercevoir les sommets de l'Hermon, situé à la frontière de la Syrie et du Liban. A l'ouest, l'œil se perd dans les immensités cabossées du désert de Judée jusqu'au mont des Oliviers, qui cache Jérusalem. La position était stratégique. En témoignent les ruines de la forteresse de Dok, une ancienne place forte séleucide, mentionnée par Flavius Josèphe et le livre des Maccabées (1 M 16,15), qui occupait jadis, tel un nid d'aigle, l'étroit plateau du sommet.

En contrebas de cette ancienne citadelle s'étend Jéricho, première ville tombée aux mains des Israélites lors de leur conquête du pays de Canaan selon le récit qu'en fait le livre de Josué. Fondée il y a près de onze mille ans à 300 m en dessous du niveau de la mer, elle est

considérée par la tradition comme la cité du péché et du combat spirituel : « *C'est devant Jéricho que le prophète Josué, successeur de Moïse à la tête du peuple hébreu, fit sonner la trompette sur ordre de l'Eternel, pour mettre à bas ses murailles. C'est aussi dans la plaine de Jéricho que le prophète Elie fut emporté au ciel sur un char de feu. Si on avait été là il y a trois mille ans, on aurait vu le ciel s'ouvrir pour l'accueillir !* » s'enthousiasme frère Abiel. La mémoire du prophète est d'ailleurs vénérée au sein du monastère de Douka, au pied du mont de la Quarantaine, dans une ancienne grotte où, régulièrement, les chrétiens locaux viennent brûler des cierges et de l'encens. La tradition rapporte qu'Elie y aurait élu domicile, ainsi que son successeur, le prophète Elisée : « *C'est dans cette grotte qu'Elisée reçut la visite de Naaman, le général syrien qu'il avait guéri de la lèpre après lui avoir recommandé de se plonger sept fois dans le Jourdain* », explique frère Abiel.

Fervent défenseur de la tradition locale, le moine français a recensé dans le désert de Juda deux autres grottes attribuées au prophète Elie. L'une est située dans le magnifique monastère de





Saint-Georges, suspendu dangereusement aux parois rocheuses du Wadi Qelt, et aurait servi de refuge à Elie durant trois ans et demi. Le chapitre 17 du livre des Rois raconte que « *les corbeaux lui apportaient du pain et de la viande, matin et soir* », et que le prophète se désaltérait au torrent de Kerith, situé au fond du ravin. L'autre grotte est lovée dans la pente douce d'une montagne, près du village chrétien de Taybeh : « *On dit que des bergers, qui s'y étaient arrêtés pour la nuit, furent tirés de leur sommeil par un vieil homme à la barbe blanche leur demandant avec insistance ce qu'ils faisaient dans "sa" grotte* », s'amuse frère Abiel.

Le fougueux moine se plaint néanmoins du désintérêt croissant des chrétiens de Terre sainte pour ces lieux pétris d'histoire : « *Les derniers chrétiens de Judée ont pour la plupart oublié les traditions de leurs pères.* » Lorsqu'il pénètre dans cette minuscule grotte garnie de stalactites, Abiel ramasse les quelques déchets qui jonchent le sol, trouve dans la fente d'une pierre un bout de charbon et un peu d'encens, puis allume une bougie et entonne une litanie en arabe. Son rêve ? Y reconstruire un ermitage. Il y avait jadis une petite

chapelle à l'entrée de la grotte. Quelques pierres chancelantes en témoignent. Aujourd'hui, ses environs ont des allures de terrain vague et plus personne n'y vient.

Cette solitude aurait sans doute plu à Chariton. Vers 340, dérangé par l'afflux de visiteurs, le saint ermite dut fuir de nouveau son monastère et s'enfonça une nouvelle fois dans le désert. Il mit le cap vers le sud-ouest, vers des contrées sauvages situées à l'écart des grandes voies de pèlerinage. Il trouva une grotte à son goût, au sud de Bethléem, sur l'arête d'une falaise abrupte. Son repos fut de courte durée. Rejoint encore une fois par des disciples, il fonda un autre monastère, plus grand que les deux précédents : le monastère de Souka, communément appelé « monastère de Chariton ». Du temps de son apogée, au VI^e siècle, ce monastère, aussi appelé « Vieille Laure », s'étendait sur près

forteresse spirituelle, les moines avaient le loisir de mener en toute quiétude le combat acharné de la foi. L'un des disciples de Chariton, saint Kyriakos, avait décrit en des termes précis les modalités de cette vie d'anachorète : « *Tenir en estime et glorifier l'amour fraternel, l'hospitalité, la virginité, le soulagement des pauvres, la psalmodie, les longues stations nocturnes, les larmes de la compunction (...), réduire leur chair par les jeûnes, se porter vers Dieu par la prière, faire de cette vie une méditation de la mort.* »

Chariton avait montré l'exemple. Lassé de fuir la foule, il avait finalement décidé de la prendre de haut : il s'était trouvé une grotte à quelques centaines de mètres du monastère, accessible seulement par une échelle ; une grotte à trois niveaux, munie de citerne, de bassins, d'une chapelle et enfin, à son sommet, d'une alcôve suspendue au-

Dans ces forteresses spirituelles, les moines pouvaient mener le combat de la foi.

de 450 000 m² et comptait, outre une église, une boulangerie, une infirmerie, une hôtellerie et plus de quarante cellules de moines.

Mais après la conquête musulmane de 638, les attaques des Bédouins devinrent plus fréquentes et les ascètes quittèrent les cellules épargnées dans le ravin pour se regrouper dans des ermitages près de l'église, qui fut alors entourée d'épais remparts surmontés de tours de guet. De ces fortifications, il ne reste que quelques murs pantelants, ainsi que les vestiges d'une seule tour, dressée sur la pente de la montagne comme une vigie fatiguée. Entre le VIII^e et le XII^e siècle, le monastère de Chariton ressemblait sans doute au monastère actuel de Mar Saba, situé à une dizaine de kilomètres à l'est de Bethléem : un lieu de prière aux allures de citadelle imprenable, adossé à la falaise escarpée d'un ravin, comme sorti de l'imagination de Tolkien. Dans cette

dessus de la vallée, faisant office de cellule. Dans cette petite grotte en forme de cloche, le saint ermite, perché à plus de 100 m d'altitude, avait pu enfin vaquer aux affaires de Dieu, laissant à sa mort un héritage colossal : au VI^e siècle, on dénombrait près de 10 000 moines répartis à travers 80 fondations.

Cet ascète sans prétention avait lancé ainsi la grande colonisation du désert de Judée « *transformant cette zone aride en jardin secret, lieu de l'intimité entre le Christ et son épouse, l'Eglise* », explique frère Abiel. Il avait surtout participé malgré lui à l'accomplissement des écritures. Car à mesure que ses disciples construisaient des monastères, cultivant les sols, aménageant des terrasses et des citerne, ils réalisaient la célèbre prophétie d'Isaïe (Is 35) : « *Que soient pleins d'allégresse désert et terre aride, que la steppe exalte et fleurisse. (...) Des eaux jailliront dans le désert.* »



LA PERLE DU DÉSERT Fondé au V^e siècle par saint Sabas sur le modèle des laures de saint Chariton, le monastère de Mar Saba (*ci-dessous*) illustre parfaitement cette nécessité pour les moines du désert de Judée, à partir du VII^e siècle, de s'entourer d'épais remparts pour se protéger des assauts des Bédouins. Il permet de se faire une idée précise de l'aspect du monastère de Souka au temps de son apogée : un complexe fortifié adossé à la falaise abrupte d'un ravin. Page de gauche : frère Abiel face aux ruines du monastère de Souka. Ci-dessus : les montagnes du désert de Judée, à proximité de la mer Morte, dont les nuances ambrées rappellent l'un des versets du Cantique des cantiques (4, 6) : « *Avant le souffle du jour et la fuite des ombres, j'irai à la montagne de la myrrhe, à la colline de l'encens.* »



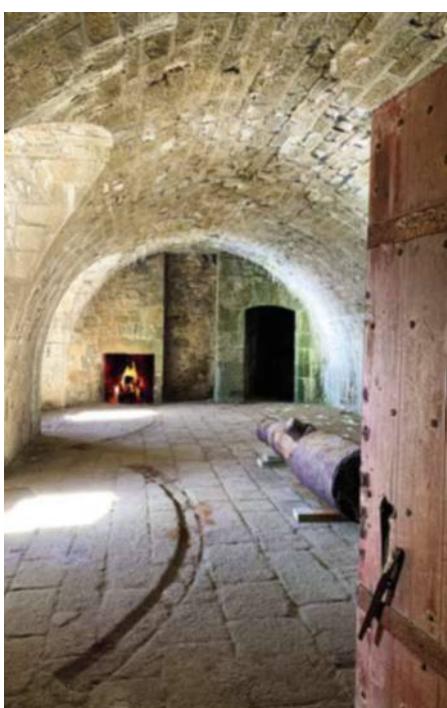


LIEUX DE MÉMOIRE

Par Marie-Laure Castelnau

Le brise-lame de Vauban

Construit au XVII^e siècle par Vauban dans la baie de Saint-Malo, le fort de la Conchée vient de se voir décerner le Grand Trophée Dassault Histoire et Patrimoine.





La Conchée sera ci-après la meilleure forteresse du royaume, la plus petite et la mieux entendue, comme elle aura été la plus difficile à bâtir, car jamais ouvrage ne le fut autant », s'exclamait le marquis de Vauban dans une lettre adressée à Louis XIV en 1695. Situé à deux milles nautiques de Saint-Malo, sur un rocher isolé, battu par les vents et les courants, ce fort s'apparente à un authentique coup de génie. Quand on sait les dangers que représentent les rochers dans la baie de Saint-Malo, la violence des courants, les variations spectaculaires du niveau des marées, on ne peut qu'être émerveillé que le commissaire général des fortifications du roi ait pu bâtir dans un environnement aussi sévère une forteresse capable de résister aux plus violentes tempêtes.

Elément essentiel du système de défense côtière de Saint-Malo, cet ouvrage s'inscrivait de manière plus générale dans le vaste projet de défense des côtes françaises voulu par Louis XIV. La stratégie de Vauban était de transformer la baie de Saint-Malo en place forte pour interdire aux escadres

SAUVÉ DES EAUX Le fort de la Conchée (*page de gauche et en bas*) a été sauvé de la ruine par la Compagnie du fort de la Conchée, une association de passionnés qui le restaure depuis 1988, et dont le travail vient d'être récompensé par le Grand Trophée Dassault Histoire et Patrimoine (*ci-dessus, de gauche à droite : Alexis Brézet, directeur des rédactions du Figaro, Bernadette Benoist, présidente de La Compagnie du fort de la Conchée, Marie-Hélène Habert-Dassault, directrice de la communication et du mécénat du groupe Dassault, et Yves-Marie Morault, gérant de la SCI du fort de la Conchée*).

ennemis l'accès du mouillage de la cité corsaire. Aussi fit-il construire, outre celui-ci, plusieurs ouvrages fortifiés : le Fort national, le fort du Petit Bé, plus loin en mer, et le fort Harbour. Bien que sans expérience de grands travaux maritimes, Vauban décida, contre l'avis de tous les Malouins, de construire la Conchée sur la roche isolée du même nom de façon à verrouiller l'accès de la fosse aux Normands, où les navires anglais et hollandais venaient bombarder la ville.

En 1693, les premiers travaux étaient lancés. Pour l'aider, Vauban avait fait venir de Brest un de ses meilleurs ingénieurs, Siméon Garangeau, certain de pouvoir compter sur sa fidélité contre les nombreux adversaires du projet. Il avait en outre pris grand soin de faire découper le granit du rocher pour disposer

d'assises bien planes et extrêmement robustes, sur lesquelles les remparts pourraient dénier la tempête. Les murailles, épaisse de plus de 3 m, faisaient corps avec le rocher. L'avancée au sud du fort était constituée de très gros blocs de granit avoisinant parfois les 500 livres, de façon à former un rempart extrêmement solide contre les coups de boutoir des vagues. A l'époque, les chaloupes qui acheminaient les matériaux nécessaires pouvaient mettre jusqu'à deux bonnes heures depuis Saint-Malo.

Quelques mois à peine après le début du chantier, vingt-cinq navires anglo-hollandais viennent mouiller tout près de la Conchée. Les récents travaux effectués sont endommagés et les trente ouvriers qui œuvraient aux fondations sont faits prisonniers. Les ennemis envoient



alors sur Saint-Malo un navire chargé d'explosifs. Heureusement, une tempête renverse l'embarcation et l'explosion ne provoque que peu de dégâts. Il n'en fallait pas plus pour finir de convaincre les plus perplexes de la nécessité d'un fort pour protéger la cité corsaire. Vauban ordonne alors que vingt et un canons, des vivres et des soldats soient installés sur l'île. Un an et demi plus tard, une partie des souterrains sont achevés. Situés presque au niveau de la mer à marée haute, ils sont équipés de six puissants canons, dont les boulets de 48 livres filent tout droit dans la coque des navires ennemis. Un dispositif redoutable.

Ainsi, en juillet 1695, lorsqu'une flotte ennemie survient au large de Saint-Malo, les canons du fort ripostent pendant deux jours. Après avoir subi de lourds dégâts et la perte d'environ cinq cents hommes, les Anglais finissent par lever l'ancre. Le fort de la Conchée a remporté son premier et unique combat ! Les travaux se poursuivent avec quelques modifications imposées par une réduction du budget. Sur la terrasse principale, une longère à toit d'ardoises est construite pour les officiers.

En 1710, la construction du fort est achevée. Le chantier aura coûté au total 400 000 livres, dont 15 % financés par les Malouins. Alors à l'apogée de sa gloire, le maréchal de Vauban avait réussi à faire de cette forteresse le chef-d'œuvre de l'architecture militaire de son temps : édifiée sur une tête de rocher, elle s'étend sur 65 m de long et 32 m de large avec une hauteur de parapet de 22 m au-dessus du niveau de la mer basse. La salle de tir voûtée, au nord, qui abrite les soldats du fort, était considérée par Vauban comme « l'une des plus belles [pièces] du royaume, voire de la chrétienté ».

Cette même année, la forteresse entre en service, placée sous le commandement



d'un capitaine et de trois lieutenants. Un chirurgien et un aumônier y sont également présents en permanence. En cas d'offensive, une cinquantaine d'hommes sont prévus en renfort. Mais ce n'est qu'en 1758 qu'une nouvelle flotte ennemie se présente au large de Saint-Malo. Impressionnés par l'imposante silhouette de la Conchée, les bateaux anglais détournèrent leur route jusqu'à Cancale, où ils livrèrent quelques batailles. Plus aucune autre attaque ne fut signalée ensuite en face de la cité corsaire. La stratégie de Vauban avait fait ses preuves : le fort remplissait bien son rôle d'arme de dissuasion.

Avec la signature, en 1904, de l'Entente cordiale entre le Royaume-Uni et la France, Saint-Malo devient un port de commerce pacifique, peu à peu annexé par les touristes. Le ministre de la Guerre déclasse alors le fort de la Conchée et celui de l'île d'Harbour : plus d'armement,

plus de garnison ni même quelques soldats de garde. L'Etat s'interroge sur la transformation de l'édifice en prison, puis renonce devant l'étendue des travaux nécessaires. Le fort est alors abandonné peu à peu. Quelques fonctionnaires débarquent de temps en temps pour constater que des ardoises se sont envolées, que des portes sont gonflées par l'humidité et des murs gorgés d'eau. Les années passent et la citadelle tombe définitivement dans l'oubli. Mouettes et cormorans installent leurs nids dans les brèches des remparts et vivent sur la forteresse dans la plus grande quiétude. La guerre de 1914-1918 n'apporte aucun changement : Saint-Malo est bien trop loin du front.

Au cours de la libération de Saint-Malo par les Américains en août 1944, la forteresse des mers, inscrite à l'inventaire des sites classés depuis 1933, est sévèrement endommagée et, après





VAISSEAU DE PIERRE Ci-dessus : le dallage de la terrasse a retrouvé son aspect des années

1700. Sur la gauche, les logis ont retrouvé leur couverture d'ardoises et l'intérieur a été entièrement restauré (*page de gauche, en bas*). Page de gauche, en haut : perché sur un rocher isolé difficile d'accès à deux milles marins (environ 3,7 km) de Saint-Malo, le fort de la Conchée fut le « plus difficile à bâtir », selon Vauban, mais aussi le « meilleur » du royaume.

la guerre, l'Etat décide de la mettre en vente. En 1947, c'est un architecte des bâtiments de France, Raymond Cornon, qui en devient propriétaire, jusqu'à ce que la famille de Quenétin, originaire de Saint-Malo, lui succède en 1984. Cette année-là, le fort de la Conchée est classé monument historique. Les nouveaux propriétaires bâtissent un grand débarcadère en bois afin de remplacer l'escalier de pierre disparu, mais la première tempête d'hiver emporte la construction. Découragés devant la difficulté et l'ampleur des travaux, ils remettent la citadelle en vente en 1988.

Intrigué par cette annonce, Alain Rondeau, rédacteur en chef de la revue *Bateaux*, en reportage dans la cité corsaire, demande alors à visiter les lieux. Le fort de la Conchée n'est plus qu'un imposant amas de ruines, mais Alain Rondeau reste émerveillé par cette construction unique et décide de la sauver. En quelques mois, il parvient à réunir une vingtaine de passionnés de l'histoire des corsaires malouins, défenseurs du patrimoine et amoureux des sites marins hors du commun, et à les convaincre de racheter l'édifice pour 1 million de francs. Pour assurer le paiement des travaux, ils créent une association baptisée « La Compagnie du fort de la Conchée ».

Année après année, rassemblant des fonds, sollicitant des entreprises souvent effrayées par l'ampleur des travaux, ils réussissent à faire dégager

des tonnes de pierres, à relever des murs démolis, à assembler dénormes charpentes et à mettre un terme aux infiltrations de la pluie qui ravinait les voûtes en recouvrant les logis d'épaisses ardoises et en dallant de neuf en beau granit de Chausey des dizaines de mètres carrés de plate-forme. Malgré la difficulté des conditions de travail et de l'acheminement des matériaux, souvent par hélicoptère, les ouvriers de la Conchée font preuve d'une ferveur et d'un courage indéfectibles. « *On les surnomme les bâtisseurs de l'extrême ou plutôt les restaurateurs de l'extrême !* » précise fièrement Bernadette Benoist, présidente de La Compagnie du fort de la Conchée depuis la mort d'Alain Rondeau en 2017.

Si cette forteresse fut, selon Vauban, la plus difficile à bâtir, sa restauration ne l'a pas été moins. « *En redonnant vie à cet ouvrage hors du commun, nous avons voulu donner du sens au dur labeur de ces artisans du XVII^e siècle qui ont bâti cette œuvre majeure souvent dans la souffrance et parfois au péril de leur vie* », souligne encore Bernadette Benoist. Depuis le rachat en 1988, 80 % de la restauration a été achevée, avec la reconstruction des six logis, des salles de tir et des remparts. Ce chef-d'œuvre de l'art militaire a pu retrouver une grande part de sa splendeur grâce à la ténacité des Compagnons et avec le soutien technique, administratif et financier de la Direction des affaires culturelles de la Bretagne, du conseil

général d'Ille-et-Vilaine, du conseil régional de Bretagne et de la ville de Saint-Malo. Au total, plus de 5 millions d'euros auront été nécessaires pour l'ensemble des travaux.

Cet immense chantier mené par des particuliers vient d'être récompensé lors de la dixième édition du Grand Trophée de la plus belle restauration, placé sous l'égide de Dassault Histoire et Patrimoine, du *Figaro Magazine*, de *Propriétés Le Figaro* et de la Fondation Mérimée. Un prix qui vient récompenser la beauté du fort autant que le travail de restauration accompli depuis plus de trente ans. « *Nous avons aussi voulu couronner une aventure humaine incroyable menée par une association de bénévoles qui a choisi de restaurer un monument totalement à l'abandon et en lui consacrant leur vie* », a ajouté Alexis Brézet, directeur des rédactions du *Figaro* et président du jury.

L'aventure n'est pas finie pour autant. Pour réaliser la reconstruction du boulevard de défense, à l'entrée du fort, l'association a besoin de récolter de nouveaux fonds et vient de lancer une souscription avec la Fondation du patrimoine. Estimée à 8,2 millions, cette restauration offrira une meilleure accessibilité au site et permettra d'organiser des visites estivales sur ce vaisseau de pierre immobile, qui semble plus que jamais prêt à fendre la mer et à affronter toutes les tempêtes. ↗

• **À VOIR :** le fort de la Conchée se visite exclusivement lors des Journées du patrimoine.
Rens. : www.fortdelaconchee.org

À LIRE



Fort de la Conchée.
Le chef-d'œuvre
le plus audacieux
de Vauban
Alain Rondeau
Praxys Marine
224 pages
38 €

ANGES GARDIENS

Ci-contre : *Bodhisattva*, terre crue, Ouzbékistan, Dalverzin-tépé, II^e-III^e siècle (Tachkent, Fine Arts Institute of the Academy of Sciences). Dans le bouddhisme, le terme de *bodhisattva* désigne des êtres humains ou divins ayant atteint l'état d'éveil mais qui diffèrent leur entrée dans le Nirvana pour sauver leurs semblables.





Aux royaumes du milieu

Deux superbes expositions, au Louvre et à l'Institut du monde arabe, célèbrent cet hiver les trésors d'Ouzbékistan.

Une formidable invitation au voyage, à la découverte des merveilles de la route de la Soie.

Elle fut la terre des conquêtes folles et des grands établissements. Des caravanes lentes et des cavaliers intrépides. De la soie, de l'encens, de la turquoise et du lapis. Celle qui vit naître la passion d'Alexandre le Grand pour Roxane la Resplendissante et assista à la furie des archers montés de Temüjin qui, devant la mosquée de Boukhara, s'était proclamé « fléau de Dieu » avant de s'arroger le titre, au jour de son couronnement, de Gengis Khan, le chef féroce. Elle connut l'arrivée à Samarcande des artisans de Chiraz, de Delhi et d'ailleurs, uniques rescapés des ravages innombrables du redoutable Timour le Boiteux ou Tamerlan, déportés là par la volonté du conquérant afin qu'ils lui cisèlent la plus belle des capitales, dômes bleus et mosaïques multicolores. Elle fit vivre côté à côté le zoroastrisme, le judaïsme, le christianisme et le bouddhisme, avant que d'être islamisée. Marco Polo, émerveillé de la traversée qu'il en avait faite, l'avait révélée au monde occidental dans son grand récit, *Le Devisement du monde*. Plus tard, en 1877, le géographe Ferdinand

MILLE ET UNE NUITS
A droite : *Tête de prince kouchan*, terre crue, Ouzbékistan, Dalverzin-tépé, 1^{er}-II^e siècle (Tachkent, Fine Arts Institute of the Academy of Sciences). En haut : *Trésor (lingots, bracelets, colliers, boucle de ceinturon)*, or, cornaline, turquoise, Ouzbékistan, Dalverzin-tépé, 1^{er} siècle (Tachkent, Agency for Precious Metals under the Central Bank of the Republic of Uzbekistan).





von Richthofen avait imaginé le tracé d'une route de la Soie qui unirait les deux extrémités de l'Asie – la Chine et la Méditerranée.

Quelque peu romantique, l'idée fit florès et c'est encore sous ce vocable que l'on désigne les multiples routes caravanières qui ont sillonné la surface et l'histoire de l'Asie centrale, reliant des territoires aussi différents que la péninsule Arabique, la Mésopotamie, le plateau iranien, l'Inde, l'Himalaya et le désert de Gobi, empruntées par des marchands de soie, mais aussi de parfums, de thé, de vin, d'épices, de teintures, de miel, de pierres précieuses, de bronze, d'or et de porcelaine, par des artisans, des diplomates et des guerriers. Au cœur de ce commerce, au carrefour de ces routes, se trouve cette

terre quasi mythique, ces contrées si méconnues des Européens qui forment l'actuel Ouzbékistan.

Aujourd'hui, l'ex-République soviétique veut asseoir son pouvoir, exister sur la scène internationale, et choisit pour cela d'affirmer une identité forte. Une identité qu'elle puise dans une forme de roman national assumé, qu'elle raconte au monde entier. Son arme, c'est son histoire ; son plus bel atout, sa culture. L'enjeu est politique : l'admiration des peuples fortifiera sa crédibilité. Sur les places de ses villes, les statues de Tamerlan ont chassé les effigies de Lénine. Cet hiver, son président Shavkat Mirziyoyev est venu à Paris en personne pour inaugurer aux côtés d'Emmanuel Macron pas moins de deux expositions prestigieuses,

ÉLÉPHANT ROYAL

Ci-dessus : Personnage royal à dos d'éléphant combattant des fauves, peinture murale, Ouzbékistan, Varakhsha, vers 730 (Tachkent, State Museum of Arts of Uzbekistan). Elle ornait la « salle rouge » d'un palais de Varakhsha, ancienne résidence des souverains de Boukhara avant la conquête arabe du VIII^e siècle.



AUX PORTES DU CIEL

A gauche : Porte, bois, décor gravé, Ouzbékistan, Samarcande, début du XV^e siècle (Samarcande, State Historical, Architectural and Art Museum). Elle provient du Gur-i Mir, le mausolée de Tamerlan et de ses descendants mâles, à Samarcande. Ci-dessus : Prince en armure, terre crue polychrome, Ouzbékistan, Khalchayan, I^{er} siècle (Tachkent, State Museum of Arts of Uzbekistan).

simultanées et complémentaires, l'une au musée du Louvre, l'autre à l'Institut du monde arabe.

La première, malgré sa petite taille, ne balaie pas moins dix-neuf siècles de civilisation. Point de grand discours ni de leçon d'histoire bien précise sur les cimaises des cinq petites salles qui la constituent, à l'entresol de l'aile Richelieu du Louvre : le sujet est trop vaste. Le catalogue publié à l'appui, en revanche, est dense, et le reflet de l'immense travail des historiens et des missions archéologiques ouzbèkes mais aussi françaises en Ouzbékistan depuis plusieurs années. Derrière les vitrines, la quasi-totalité des pièces sont

des trésors nationaux ouzbeks. Pour cette exposition, le président Mirziyoyev a signé un décret exceptionnel de sortie du territoire. C'est sans doute la dernière fois que nous les verrons en dehors de leur pays d'origine.

Des premiers Etats-oasis qui s'étaient constitués sur ces terres après le départ d'Alexandre le Grand, Samarcande, Termez, Khalchayan, Dalverzin-tépé, Kampyr-tépé et d'autres, on conserve quantité d'objets d'une qualité surprenante. En Bactriane, des tribus guerrières venues du Xinjiang, les Yuezi, fondèrent le royaume kouchan (I^{er}-III^e siècle). Un art dynastique kouchan se développa, témoin de relations avec

le monde gréco-romain, mais aussi avec l'Inde et la Chine, jusqu'à former parfois un véritable et étonnant art gréco-bouddhique. Du monument de Khalchayan, on admire ainsi des statues de terre crue et peinte, datées du I^{er} siècle, où l'esthétique grecque est encore bien présente. Une statue de prince en armure, le visage beau, le regard fier et décidé, porte un bandeau qui l'identifie comme prince héritier. De Dalverzin-tépé, un site archéologique de la vallée du Sourkhan-darya, à une dizaine de kilomètres au nord-est de la ville de Shurchi, dans le sud du pays, on admire des sculptures bouddhiques de terre crue mêlée de plâtre, mais aussi le



plus important trésor d'objets en or d'Asie centrale – lingots, fils, plaques, perles, bracelets, boucles d'oreilles, pectoral, collier, torque et barrette –, sans doute le trésor d'un temple ou les deniers publics d'une communauté, qui auraient été cachés au début du II^e siècle, puis oubliés pour n'être retrouvés que deux mille ans plus tard. Du site de Kara-tépé, on admire une tête de Bouddha dorée ; de celui de Fayaz-tépé, l'un des plus beaux exemplaires de sculpture bouddhique de la région : un Bouddha entouré de moines.

A partir de la fin du III^e siècle, le commerce se développe considérablement et les royaumes sogdiens du centre de l'Ouzbékistan, dits « du milieu » car situés entre la Chine et la Méditerranée, s'enrichissent. L'art de cour atteint son apogée. Les prêts exceptionnels du musée des Beaux-Arts de Tachkent, couplés à une reconstitution numérique passionnante, restituent la splendeur des peintures murales de la « salle rouge » d'une résidence princière de Varakhsha, à l'ouest de Boukhara. La *Peinture des ambassadeurs* d'Afrosiab, à Samarcande, illustre l'alliance qui vient de s'établir entre l'empereur de la dynastie Tang, Gaozong (649-683), et le roi de Samarcande, Varkhuman. Les prodiges que produisent les techniques actuelles de conservation et restauration des œuvres ont permis l'acheminement d'une porte de bois calciné au décor sculpté, porte de la salle du trône d'un palais de Samarcande du VI^e siècle, figurant Nana, la grande déesse de la Sogdiane et de la Bactriane, entourée d'adorants.

Avec la conquête arabe, à partir du début du VIII^e siècle, commence l'islamisation politique et culturelle de l'Asie centrale, dont témoignent deux feuillets d'un des plus anciens corans connus, dit « coran de Katta Langar ». S'ensuivent les travaux d'Avicenne, d'al-Biruni, d'al-Boukhari. Samarcande revêt de riches décors de stucs sculptés. Entre le XI^e et le XII^e siècle, règne sur ce territoire la tribu turque des Qarakhanides – originaire de la région de Kashgar –,

TEMPS DE PRIÈRE
Ci-contre : *Bouddha en méditation entre deux moines*, pierre, décor sculpté, Ouzbékistan, Fayaz-tépé, II^e siècle (Tachkent, State Museum of History of Uzbekistan). Ce haut-relief est l'un des exemples les plus remarquables de sculpture bouddhique de Bactriane du Nord. En bas : *Peinture des ambassadeurs*, peinture murale, Ouzbékistan, Afrosiab (Samarcande), vers 660 (Samarcande, Historical Museum of Afrosiab). Découverte en 1965, cette composition ornait les quatre murs du salon de réception d'une villa d'Afrosiab, site archéologique de l'ancienne Samarcande.



contemporains des Seldjoukides en Iran et plus à l'ouest. C'est ensuite l'invasion de Gengis Khan et le voyage de Marco Polo, évoqué par le prêt par la Bibliothèque nationale de France de son fameux *Livre des merveilles*. Le temps des grands empires timouride et shaybanide revit quant à lui à travers de très belles peintures de manuscrits, mais aussi par la porte du mausolée de Tamerlan, exposée pour la première fois en dehors d'Ouzbékistan.

La seconde exposition, « Sur les routes de Samarcande, merveilles de soie et d'or », à l'Institut du monde arabe, se concentre sur la splendeur de l'artisanat textile ouzbek au XIX^e et au XX^e siècle, déployant sous nos yeux éblouis de somptueux manteaux, dits « chapan », d'or, de soie et de velours, des

calottes brodées d'or et d'argent, des robes talismaniques censées protéger de la mort et de la maladie, de ravisants souzanis, des ikats de soie, des tapis, des caftans, des robes, des coiffes, mais aussi des harnachements de chevaux, des selles en bois peintes à la main et des bijoux d'argent sertis de turquoises et de corail.

Yannick Lintz, commissaire de l'exposition du musée du Louvre et actuelle présidente du musée des Arts asiatiques Guimet (après avoir dirigé pendant neuf ans le département des arts de l'Islam du Louvre), et Yaffa Assouline, commissaire de l'exposition de l'Institut du monde arabe, veulent voir dans ces œuvres et dans la diversité indéniable des influences dont elles témoignent la démonstration





DÉESSE CENDRÉE
Ci-dessus : *Porte de la salle du trône* (fragment), bois calciné, décor sculpté, Ouzbékistan, Samarcande, VI^e siècle (Samarcande, National Center of Archeology). Au centre de cette porte provenant d'un palais de Samarcande du VI^e siècle, la déesse Nana, protectrice de la ville, est entourée d'adorants.

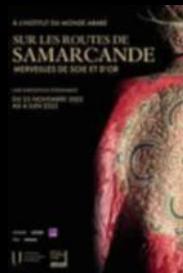


FILS D'OR ET D'ARGENT Ci-dessus, à gauche : *Boucle d'oreille*, argent, cornaline, turquoise, fin du XIX^e-début du XX^e siècle (Nukus, The State Museum of Arts of the Republic of Karakalpakstan named after I.V. Savitsky). Ci-dessus, à droite : *Calottes*, Boukhara, 1940-1960 (Tachkent, The State Museum of Applied Art of Uzbekistan). Page de droite : *Chapan de cérémonie de l'émir Mohammed Alim Khan*, velours, broderie d'or, Boukhara, XIX^e siècle (Boukhara, State Museum). Manteaux, calottes, robes, mais aussi bijoux, l'artisanat ouzbek est mis à l'honneur par l'Institut du monde arabe de Paris, en complément de l'exposition du Louvre.

PHOTOS : © LA FONDATION POUR LE DÉVELOPPEMENT DE L'ART ET DE LA CULTURE DE LA RÉPUBLIQUE D'OZBÉKISTAN, PHOTO LAZIZ HAMANI.

qu'un dialogue culturel est possible entre Orient et Occident, entre religions coexistantes, et que ce qui compte finalement, au-delà des guerres et des violences, serait les réconciliations répétées par le biais du commerce, des échanges culturels et de la politique. Si partielle que soit notre vision des trésors produits par une région du monde fascinante (il manque à l'exposition les œuvres ouzbèkes conservées dans les musées russes), il semble un peu exagéré de faire de l'histoire quelque peu mouvementée de l'Ouzbékistan une apologie du vivre-ensemble. On n'en prend pas moins plaisir à se plonger dans cet univers encore si mystérieux, à contempler ces œuvres rares et à se laisser éblouir par des costumes et des parures dignes des *Mille et Une Nuits*. ↗

- « **Splendeurs des oasis d'Ouzbékistan** », jusqu'au 6 mars 2023. Musée du Louvre, 75001 Paris. Tous les jours, sauf le mardi, de 9 h à 18 h ; nocturne le vendredi jusqu'à 21 h 45. Tarif: 17 € (musée + exposition). **Gratuit pour les moins de 26 ans résidents de l'Espace économique européen.** Réservation conseillée : www.louvre.fr
- « **Sur les routes de Samarcande. Merveilles de soie et d'or** », jusqu'au 4 juin 2023. Institut du monde arabe, 75005 Paris. Du mardi au vendredi, de 10 h à 18 h ; samedi, dimanche et jours fériés, de 10 h à 19 h. Tarifs : 12 €/10 €/6 € (- 26 ans). Rens. : www.imarabe.org



À LIRE



Catalogue de l'exposition
Louvre Editions/
El Viso
320 pages
39 €





T RÉSORS VIVANTS

Par Sophie Humann



Pilleurs d'Histoire

Du Donbass à l'Ile-de-France,
de la Cyrénaïque à la Corse,
les chasseurs de trésors dépouillent
le sol de ses vestiges archéologiques.
Les scientifiques dénoncent un trafic
prospère en pleine expansion.



C'est la dix-neuvième liste rouge publiée par le Conseil international des musées (Icom) depuis sa création en 1946. Diffusée le 24 novembre 2022, elle recense, avec l'aide de onze musées ukrainiens, 53 types d'objets en péril, photos à l'appui : peintures du XX^e siècle, icônes, costumes folkloriques, manuscrits du Moyen Age, pointes de lances ou bijoux scythes, poteries grecques anciennes... afin que les douaniers, policiers ou marchands d'art puissent disposer d'éléments de comparaison devant une œuvre d'art qu'ils soupçonnent être sortie illégalement d'Ukraine.

On sait que plusieurs milliers d'œuvres ont déjà disparu du Musée régional d'art Oleksiy Chovkounenko de Kherson, du musée d'Histoire régionale de Melitopol, du musée d'Art local de Marioupol. Les sites archéologiques du sud et du sud-est du pays sont également menacés. Toutes les fouilles, dont celles menées par l'équipe d'archéologues ukrainiens et polonais à l'emplacement de la cité gréco-romaine d'Olbia du Pont, sont

PATRIMOINE EN DANGER Statues sorties de Cyrénaïque exposées au Louvre (*page de gauche, en haut*), vestiges pillés à Palmyre présentés au musée d'Art et d'Histoire de Genève (*ci-dessus*) : les archéologues sensibilisent le public à l'ampleur des trafics. Le Conseil international des musées (Icom) dresse des listes rouges d'objets d'art en danger, comme ce saint Marc en bois polychrome (*page de gauche, en bas*) figurant sur la dernière, qui concerne l'Ukraine.

interrompues. Sur les sites antiques, destructions et pillages sont inévitables, et plus encore sur les kourganes, ces tumulus qui recouvrent les tombes des élites scythes, dans lesquels ont été trouvées en 1954 les parures en or qui font la fierté du musée de Kiev.

Au-delà de la guerre mémorielle (Russes et Ukrainiens revendiquent concurremment l'héritage des Scythes), c'est également l'appât du gain qui motive les pillards des sites archéologiques, comme dans toute région en proie à un conflit armé ou au chaos politique. Le colonel de gendarmerie Hubert Percie du Sert, qui a pris la tête de l'OCBC (Office central de lutte contre le trafic de biens culturels) en août dernier, l'a rappelé lors du colloque organisé sur le sujet les 12 et 13 octobre au musée d'Histoire de Marseille (« Agir ensemble contre le pillage archéologique et le trafic illicite

des antiquités ») : « En Afghanistan, le pillage par la population est organisé par les instances étatiques qui y voient un moyen d'augmenter les revenus de l'Etat. On estime que 15 à 20 % du financement de Daech ont reposé sur le pillage archéologique. » En 2015, des reçus de ventes d'antiquités ont en effet été retrouvés par les troupes américaines dans les cachettes d'Abu Sayyaf en Syrie. Dans la seule province de Deir ez-Zor, l'organisation Etat islamique aurait engrangé 265 000 dollars de taxes prélevées sur les ventes de fragments du patrimoine syrien, pour une valeur de 1,32 million de dollars.

« Les vestiges archéologiques sont extraits clandestinement, stockés clandestinement avec l'appui d'organisations criminelles hybrides, qui leur trouvent de premiers acheteurs, explique le patron de l'OCBC. Ensuite, ils sortent du territoire, acquérant un début de vie administrative. Ils sont





CRI D'ALARME Le musée d'Histoire de Marseille expose des objets volés en France et dans le bassin méditerranéen (*ci-dessus*). Les archéologues s'alarment car le pillage des sites les empêche de lire l'histoire. Or 520 000 objets sont pillés chaque année en France. Douanes, gendarmes et scientifiques coopèrent désormais pour dénoncer et sanctionner vols et trafics : 27 400 objets ont été par exemple saisis en Lorraine chez un particulier en 2020, dont ce rare dodécaèdre romain (*ci-contre*) et cette tête de statue romaine (*page de droite*).

conservés dans des ports francs, revendus plusieurs fois avec de faux certificats pour brouiller les pistes. Un jour on les fait expertiser, on les prête pour réussir à les exposer, on leur crée une véritable légende... Il y a ainsi de plus en plus de faux documentés qui circulent sur le marché de l'art. Celui-ci brasse 65 milliards d'euros par an, c'est suffisamment important pour intéresser les traquants en tous genres. »

Professeur d'histoire de l'art et archéologie de l'Antiquité classique en Orient à l'université de Poitiers, et directeur de la mission archéologique française en Libye, Vincent Michel se bat depuis dix ans contre le pillage archéologique. En 2012, il a identifié des statues pillées en Cyrénaïque qui ont été exposées au Louvre l'an dernier avec leurs scellés et a dressé la liste rouge des objets libyens en péril en 2015. Il n'hésite pas à parler d'industrialisation de l'activité criminelle. « Jamais il n'y a eu une telle fragilité, une telle vulnérabilité du patrimoine à la source, s'inquiète-t-il. En Ukraine, on retrouve cette volonté habituelle en temps de guerre de s'approprier les biens d'autrui, de sattaquer à sa mémoire, à son identité, de s'attribuer l'âme des autres. Des objets d'art ukrainiens acquis de manière illicite circulent sûrement déjà en même temps que ceux du marché légal. Il faut distinguer les vols au sein des musées des pillages



archéologiques. Dans le premier cas, les objets sont identifiés, on peut dresser des listes. Face aux pillages archéologiques, nous sommes plus démunis car nous ignorons ce qui a été sorti de terre. Les pillards fouillent principalement les nécropoles car ils sont presque certains de trouver des objets funéraires conservés en bon état à côté des morts. En Libye, les fouilles clandestines continuent aussi. Nous constatons, en prenant des photos régulières, l'existence de nouveaux trous creusés sur les sites... »

Dans un marché de l'art mondialisé, avec des pays comme ceux du Golfe qui mènent une politique d'acquisition d'objets d'art offensive pour remplir leurs musées présents et futurs, tout se vend. Il est facile de brouiller les pistes de telle manière que les acquéreurs peuvent avoir les plus grandes difficultés à identifier la provenance des œuvres d'art, comme l'a prouvé la récente affaire concernant certains objets du Louvre Abu Dhabi ou les interrogations pesant sur des pièces de la collection Al Thani.

Sans surprise, la Turquie, le Liban et Israël sont d'importantes plaques tournantes du trafic. Plus près de nous, la Sicile sert de débouché aux vestiges pillés en Libye. La Belgique, où la seule cellule d'investigation « Art et antiquités » a fermé, attire aussi des œuvres d'art destinées à être blanchies. « Aujourd'hui, les détecteurs de métaux sont peu chers et performants, déplore Vincent Michel. La Palestine est ainsi devenue la grotte d'Ali Baba des détectoristes. C'est effrayant de constater le nombre d'antiquités en métal en vente sur eBay ou sur Catawiki. Le pillage s'est démocratisé. Les gens ont pris conscience que chaque objet a une valeur financière, qu'il n'y a qu'à se baisser pour en trouver et qu'à cliquer sur Internet pour le vendre. Or, sortis de leur contexte, les objets ne racontent plus rien. »

Un constat que partage Dominique Garcia, le président de l'Inrap (Institut national de recherches archéologiques préventives), qui tire, lui aussi, la sonnette d'alarme. Car la France, où les détecteurs de



métaux se vendent jusque dans une chaîne de magasins de loisirs, n'est pas épargnée par la mode du pillage. On évalue en effet à 520 000 le nombre d'objets pillés chaque année dans l'Hexagone. Tous les sites archéologiques sont menacés. « On estime que 150 000 détecteurs de métaux sont en circulation sur le territoire, explique Dominique Garcia. Sur Internet, les détectoristes ont accès à la carte des sites, ils les repèrent grâce aux photos aériennes, ont accès aux publications... et viennent faire leur marché ! Nous sommes obligés d'entourer tous nos sites de grillages de protection. Quand on a fouillé la tombe de Lavau, près de Troyes, nous avons dû engager un maître-chien pour surveiller le chantier. Un site comprend l'ensemble des objets qui s'y trouvent et leur environnement. Si, par exemple, on retire des monnaies des vestiges d'une villa romaine, on supprime le moyen le plus pertinent de dater ceux-ci. Or, sur Internet, plus de cent fibules gallo-romaines se vendent par heure... »

Face à l'ampleur du phénomène, l'Inrap a lancé une campagne de communication à destination du grand public, des collèges et des lycées. Depuis quelques années, archéologues, douaniers, services de police et de gendarmerie s'organisent et collaborent, tissant des réseaux de correspondants et se formant les uns les autres. Médiatisées, quelques affaires spectaculaires ont entraîné aussi un début de prise de conscience chez les chasseurs de trésors potentiels. Désormais, 20 000 procédures par an concernent le trafic des biens culturels. En 2021, les douanes ont saisi 32 000 pièces sur le territoire français.

Le patrimoine archéologique est protégé par le Code du patrimoine (la loi LCAP de 2016 est venue renforcer la protection des biens archéologiques), le Code pénal et le Code des douanes.

Les intrusions sur les sites, les fouilles sur un terrain appartenant à autrui (même chez un particulier, elles sont soumises à autorisation), le recel, le commerce illicite d'objets volés ou issus de fouilles clandestines vers ou en provenance de l'étranger : tous ces actes sont des infractions à la loi qui font encourir à leurs auteurs jusqu'à 100 000 euros d'amende et sept ans de prison.

Un vigneron pilleur interpellé grâce à la brigade de la douane de Melun en 2012 a ainsi été condamné par le tribunal de Meaux en 2014 (jugement confirmé par la cour d'appel de Paris en 2016 et la Cour de cassation en 2017) à six mois de prison avec sursis et à une amende de 197 235 euros, assortis de la saisie des 2 321 objets retrouvés chez lui et remis à la Drac Ile de France. En août 2020, 27 400 objets, dont un rare dodécaèdre romain, étaient retrouvés chez un pilleur pour un montant estimé à 772 685 euros. Le 15 septembre 2021, 4 231 objets étaient saisis par les douanes, dont près de 3 000 pièces de monnaie... A Colmar enfin, en octobre dernier, grâce à un signalement de la Drac, les gendarmes ont pu récupérer des kilos d'objets pillés sur l'ancienne ligne de front de la Première Guerre mondiale : cartouches, plaques d'identification des soldats... et même des obus et des grenades qui auraient pu éclater ! Le tout destiné, encore et toujours, à être revendu sur Internet. « Le patrimoine est un bien non renouvelable, prévient pourtant Dominique Garcia. Si on extrait tout, nous ne pourrons plus écrire l'Histoire. »

• À VOIR : « Trésors coupables », jusqu'au 12 novembre 2023. Musée d'Histoire de Marseille, 2 rue Henri-Barbusse, 13001 Marseille. Ouvert du mardi au dimanche, de 9 h à 18 h. Tarifs : 6 €/3 €. Rens. : musees.marseille.fr ; 04 91 55 36 00.

LE FIGARO HISTOIRE

**1 AN
D'ABONNEMENT
6 NUMÉROS**

45€
au lieu
de 59,40€



OU
**2 ANS
D'ABONNEMENT
12 NUMÉROS**
80€
au lieu de 118,18€
+ 10€ DE RÉDUCTION

129
LE FIGARO
HISTOIRE

ABONNEZ-VOUS

PAR TÉLÉPHONE
01 70 37 31 70
avec le code RAP23002

PAR INTERNET
www.figarostore.fr/histoire

PAR COURRIER
en adressant votre règlement de 45 €
ou 80 € à l'ordre du Figaro à :
**Le Figaro Histoire Abonnement,
45 avenue du Général Leclerc
60643 Chantilly Cedex**

Offre France métropolitaine réservée aux nouveaux abonnés et valable jusqu'au 31/03/2023. Les informations recueillies sur ce bulletin sont destinées au Figaro, ses partenaires commerciaux et ses sous-traitants, pour la gestion de votre abonnement et à vous adresser des offres commerciales pour des produits et services similaires. Vous pouvez obtenir une copie de vos données et les rectifier en nous adressant un courrier et une copie d'une pièce d'identité : Le Figaro, DPO, 14 boulevard Haussmann 75009 Paris. Si vous ne souhaitez pas recevoir nos promotions et sollicitations, cochez cette case Si vous ne souhaitez pas que vos coordonnées soient transmises à nos partenaires commerciaux pour de la prospection postale, cochez cette case Nos CGV sont consultables sur www.lefigaro.fr - Société du Figaro, 14 bd Haussmann 75009 Paris. SAS au capital de 41 860 475 €. 542 077 755 RCS Paris.



© FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO.

AVANT, APRÈS

Par Vincent Trémolet de Villers

L'époque buissonnière

Puisque le monde se réduit à la géographie du passe Navigo doublé de quelques escapades en troupeau et à date fixe, Sylvain Tesson a choisi de faire l'époque buissonnière. Il a jeté le bracelet *all inclusive* qui donne accès aux plaisirs de la société contemporaine – smartphones, salles de gym, *flex office*, BFM et Instagram – pour faire de sa vie une errance contemplative, une méditation en mouvement. A pied, à cheval, en side-car, en voilier, mais aussi sur ces deux planches de salut que peuvent être les skis. Ses sports d'hiver ne ressemblent pas aux nôtres. La grande machinerie qui monte les descendents en est absente, c'est sur les cimes que l'écrivain a traversé les Alpes, depuis Menton jusqu'à Trieste. Quatre hivers successifs dans le blanc. La neige pour unique compagne. Tesson n'est pas seul. Daniel du Lac, le seigneur des montagnes, le guide. Philippe Rémoville, randonneur rencontré dans un refuge, complète la petite confrérie.

Que cherchent-ils ? La liberté d'abord. Une liberté totale, organique, qui ne cède qu'aux exigences du ciel, du vent, du blanc. Le corps s'épuise dans l'étendue, point perdu sur la neige, il finit par se confondre avec elle. Le soir, au refuge, un poêle, une tasse de thé, un livre, un lit écrasent de leurs douceurs tous les palaces de la terre. Et puis, dès l'aube, on regarde le ciel, la carte, et l'on retrouve les chemins blancs. Le temps s'écoule, mais il s'arrête. La beauté, elle, s'impose. Rêve de pierre, blanche comme neige, la beauté est souveraine. Elle est partout présente, quotidienne, évidente. Tesson la traverse et l'accompagne de quelques vers de Rimbaud auxquels il ne comprend définitivement rien. Il fixe son esprit un jour entier sur une phrase de Proust dans *Les Plaisirs et les Jours*. La littérature est le plus puissant des réseaux sociaux, c'est une conversation que l'on reprend quand on le souhaite.

Les peintres des sommets sont rares s'étonne l'écrivain. Qu'à cela ne tienne, certaines de ses pages sont des tableaux : « *Ils étaient noirs, les bois de l'Ofenpass. Le soleil perçait les pins. Nous glissions sur des ombres bleues.* »

En bas, la foule grouille avant de se terrer sous la menace d'un virus venu de Chine. Tesson et les siens observent en surplomb cette curieuse agitation. Puis les refuges ferment, les drones surveillent :

il faut redescendre. « *La lutte contre le virus 19, écrit Tesson, avait été l'occasion de s'entraîner au contrôle des masses (...). Quand une société vit derrière un écran, il n'est pas difficile de lui faire porter un masque. Les résultats s'étaient révélés inespérés.* » Dès que le gouvernement a entrouvert les portes, nos skieurs se sont faufilés. On les retrouve l'hiver suivant, processionnaires de la même liturgie : « *Passaient les paysages, demeurait la substance. Chaque matin, reprise du chemin. Et chaque soir, gestes de la soupe, du feu, et du châlit.* »

Le lecteur se lève et se couche avec eux. Il partage cette cure d'altitude. Ce n'est pas qu'un voyage géographique, un itinéraire géologique, une aventure amicale aussi (du Lac, c'est Aragorn dans *Le Seigneur des anneaux* quand Tesson serait Bilbon Sacquet), c'est surtout une ascension spirituelle. Comme l'affût, dans *La Panthère des neiges*, contenait en lui toute la force d'une contemplation qui ne demandait qu'à être comblée, le blanc nourrit la nostalgie de la pureté originelle. C'est la couleur des anges. La grande santé de l'alpiniste s'achève dans le chant des psaumes. *✓*

© DANIEL DU LAC.



LE GRAND BLANC
Sylvain Tesson (à gauche)
et Philippe Rémoville
dans la fraîcheur du matin,
au milieu des mélèzes,
au départ de Maljasset,
entre la Haute-Ubaye
et le Queyras.

À LIRE



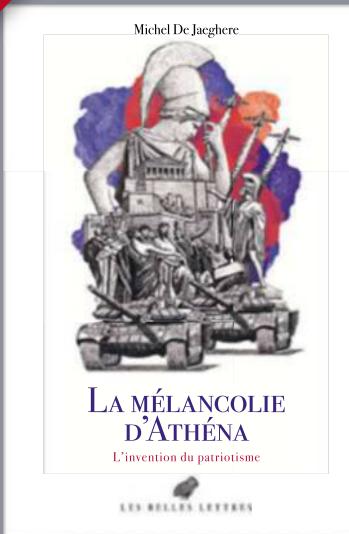
Blanc
Sylvain Tesson
Gallimard
240 pages
20€

ABONNEZ-VOUS !

ET RECEVEZ LE LIVRE

LA MÉLANCOLIE D'ATHÉNA

Michel De Jaeghere



LA MÉLANCOLIE
D'ATHÉNA

L'invention du patriotisme

LES BELLES LETTRES

Nombre de pages : 632
Format : 12,5 x 19 cm

« Nous voici retournés au cœur des contradictions qui rendent cette histoire décisive. Parce que les Grecs se sont posé les questions que nous n'avons cessé de retrouver depuis. Parce qu'ils ont consigné avec une clarté sans pareille les différentes réponses possibles. Qu'ils ont analysé avec minutie les tenants et aboutissants des cas de conscience dont seraient tissés pour toujours nos débats politiques. Ils ont eu le génie de donner aux événements de leur histoire une portée universelle en dégageant ce qui relève, dans leurs causes, des permanences de la nature humaine ; ce qui tient, dans leurs conséquences, des lois de la politique. »

Parcourant le V^e siècle grec, des origines des guerres médiques à la fin de la guerre du Péloponnèse, Michel De Jaeghere ne se contente pas ici de faire le récit frémissant de cet apogée de la civilisation hellénique. Il a suivi à la trace les débats, les dilemmes, les conflits inhérents à la naissance du patriotisme, de sa dilatation dans le panhellénisme à sa caricature en volonté de puissance, et de l'échec tragique auquel la tentation de l'impérialisme avait conduit Athènes, aux crises de sa démocratie. Fidèle à la méthode inaugurée dans son *Cabinet des antiques* (Les Belles Lettres), il prend appui sur Hérodote, Thucydide, Isocrate, Platon, quelques autres, pour faire dialoguer les textes antiques avec notre propre histoire et tenter de dégager, dans l'expérience des Grecs, ce qu'ils ont à nous dire d'essentiel, de vital sur nous-mêmes. L'histoire du grand siècle d'Athènes en sort comme rajeunie.

**1 AN
D'ABONNEMENT
+ LE LIVRE**

LA MÉLANCOLIE D'ATHÉNA

59€
au lieu
de 84,30€
soit 30% DE RÉDUCTION



LE FIGARO
HISTOIRE

BULLETIN D'ABONNEMENT

À retourner sous enveloppe non affranchie à : LE FIGARO HISTOIRE - ABONNEMENTS - LIBRE REPONSE 85169 - 60647 CHANTILLY CEDEX

59€ pour 1 an (6 numéros) + le livre « La mélancolie d'Athéna » au lieu de 84,30€ (prix de vente au numéro), soit une réduction de 30%.

45€ pour 1 an (6 numéros) au lieu de 59,40€ (prix de vente au numéro), soit une réduction de 24%.

NOUVEAU Inclus dans votre abonnement, les numéros du Figaro Histoire en version numérique

M. Mme

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal |_____| Ville _____

Tél. portable |_____| pour améliorer le suivi de votre livraison

Pour accéder aux versions numériques, il est indispensable de compléter votre adresse mail :

E-mail |_____|

RAP23001

Je joins mon règlement par chèque bancaire à l'ordre de : Société du Figaro.

Je règle par carte bancaire :

N° |_____|

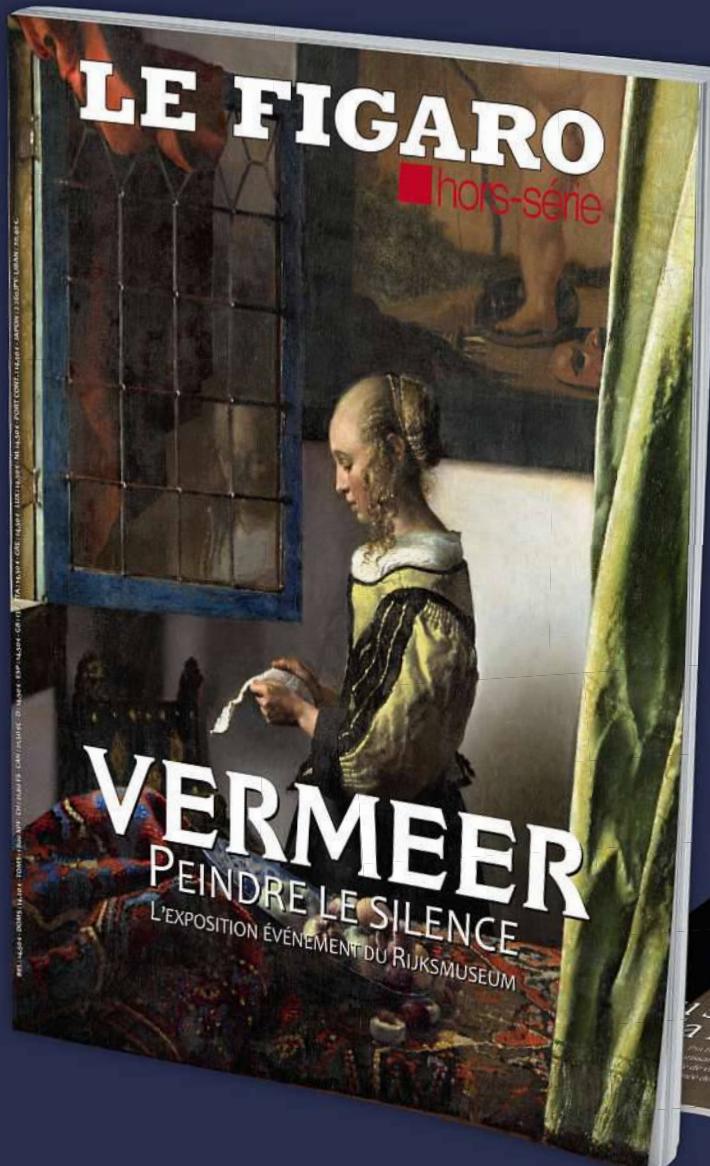
Date de validité |_____|

Signature obligatoire et date

LE FIGARO

VOUS RÉVÈLE LES DESSOUS DE LA CULTURE

hors-série



VERMEER, PEINDRE LE SILENCE

La Jeune Fille à la perle et *La Laitière* sont devenues des icônes, leur auteur reste pourtant singulièrement méconnu. Son art est une énigme, une parenthèse hors du temps, qui nous ferait presque oublier le siècle et les lieux qui l'ont vu naître. Ils sont pourtant bien définis : le Siècle d'or hollandais, à la première moitié du XVII^e siècle, période de prospérité, de commerce et d'ouverture au vaste monde, fut certainement déterminant dans l'élosion de talents comme ceux de Vermeer, Rembrandt, Peter De Hooch, Frans Hals... A l'occasion de la plus grande rétrospective jamais organisée sur Vermeer, au Rijksmuseum d'Amsterdam, *Le Figaro Hors-Série* lui consacre un numéro double : qui fut le génial artiste qui ne quitta jamais Delft et se contenta, pour l'essentiel, de peindre des intérieurs bourgeois ? Quels furent ses rivaux ? D'où vient la magie de sa peinture, qui transforme une scène de genre au XVII^e siècle en Hollande en un instant miraculeusement suspendu, rendu unique par l'échange des regards, la circulation de l'air autour des personnages, le léger flou qui les entoure, l'impression du spectateur de les surprendre en pleine action ? Une plongée, somptueusement illustrée, dans le mystère du sphinx de Delft.



13,90 € 164 pages, actuellement disponible
chez votre marchand de journaux et sur www.figarostore.fr/hors-serie



Retrouvez *Le Figaro Hors-Série* sur Twitter et Facebook

